

Agatha Christie

**Une Mémoire
d'éléphant**



Agatha Christie

**UNE MÉMOIRE
D'ÉLÉPHANT**



AGATHA CHRISTIE

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT

Traduit de l'anglais par Jean-André Rey

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Ce roman a paru sous le titre original :
ELEPHANTS CAN REMEMBER

À Molly Myers en témoignage de reconnaissance.

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT

Hercule Poirot attendait la visite de son amie Ariane Oliver, la romancière. Elle avait, semblait-il, quelque chose à lui demander. Mais pourquoi avait-elle eu l'air si indécise quant à ce qu'elle devait faire ? Lui apportait-elle un problème difficile à résoudre ? Allait-elle le mettre au courant d'un crime ? Il n'ignorait pas qu'avec elle ce pouvait être n'importe quoi. À ses yeux, les choses les plus banales et les choses les plus extraordinaires se ressemblaient étrangement.

Sa pensée se reporta de quelques années en arrière, et il se remémora les différents événements dans lesquels elle l'avait entraîné. Un meurtre imaginaire lors d'une fête de charité s'était, contre toute attente, transformé en un crime véritable. Une jeune fille était un jour venue interrompre son petit déjeuner pour lui annoncer qu'elle croyait avoir commis un meurtre mais n'en était pas sûre. Mrs. Oliver avait identifié la jeune fille en question, mais elle avait trouvé le moyen de se faire assommer et avait bien failli laisser sa vie dans l'aventure.

La visite qu'elle se proposait de lui faire ce soir allait-elle l'entraîner dans une aventure dangereuse, ou n'aurait-il à résoudre qu'un problème simple ? Il ne pouvait se douter qu'il allait se trouver devant une affaire de double suicide vieille d'une quinzaine d'années à laquelle la police officielle paraissait avoir trouvé une solution satisfaisante.

Il ne prévoyait pas que, d'abord un peu contre son gré, il allait se trouver mêlé à cette affaire à cause de deux jeunes gens qui s'aimaient et souhaitaient se marier. Il ne savait pas l'importance que ce garçon et cette fille allaient bientôt prendre à ses yeux, les endroits où cela allait le conduire, les questions qu'il allait poser, l'activité qu'il allait déployer, la pitié qu'il allait éprouver, les profondeurs de la tragédie qu'il allait sonder...

Il ne prévoyait rien de tout cela lorsqu'il reposa le récepteur. Il ne pensait qu'à une chose : Mrs. Oliver allait venir après dîner pour lui soumettre un problème et solliciter ses conseils. Un problème dans lequel il ne s'attendait pas à rencontrer la moindre difficulté. Tant il est vrai que même les êtres les plus intelligents sont incapables de prévoir ce qui va leur arriver dans un proche avenir.

I

Un déjeuner littéraire

Mrs. Oliver se regarda dans la glace, tout en jetant un coup d'œil vers la pendule de la cheminée qui lui semblait retarder de quelque vingt minutes. Puis elle revint à la contemplation de sa coiffure. L'ennui, chez elle – et elle l'admettait bien volontiers – c'était qu'elle changeait constamment de coiffure. Elle avait à peu près tout essayé. À une certaine époque, un sévère style pompadour, puis une coiffure en coup de vent qui permettait de rejeter les cheveux en arrière pour mettre en valeur un front intellectuel – du moins espérait-elle qu'il l'était. Elle avait aussi essayé des boucles bien ordonnées et même une sorte de désordre artistique. Mais aujourd'hui, peu importait le genre de coiffure qu'elle allait adopter, puisqu'elle se proposait de mettre un chapeau, chose qu'elle faisait rarement.

Sur la dernière étagère de son armoire, étaient disposés quatre chapeaux. Deux d'entre eux étaient résolument consacrés aux mariages. Dans de telles circonstances, le chapeau était une obligation. Le premier, orné de plumes, épousait strictement la forme de la tête et résistait merveilleusement aux averses soudaines qui pouvaient survenir à l'improviste au moment où vous descendiez de voiture devant l'église. Le second, plus recherché, ne pouvait guère se porter que pour assister à un mariage par un bel après-midi de samedi en été, car il comportait des fleurs et une garniture de tulle jaune maintenue par du mimosa.

Les deux autres qui se trouvaient sur l'étagère étaient des chapeaux pour tout aller. Le premier était ce que Mrs. Oliver appelait son chapeau « de campagne ». Fait de feutre havane, il allait très bien avec un tailleur de tweed ainsi qu'avec deux pull-overs qu'elle possédait : un de cachemire et un autre plus léger pour les journées chaudes. Cependant, bien qu'elle utilisât fréquemment les pull-overs, elle ne portait pratiquement jamais le chapeau. En effet, pourquoi se coiffer d'un chapeau pour aller simplement déjeuner chez des amis à la campagne ?

Le quatrième – et aussi le plus coûteux du lot – avait d'extraordinaires avantages. Probablement, se disait parfois Mrs. Oliver, parce qu'il était coûteux. C'était une sorte de turban composé de plusieurs couches de velours de teintes pastel et qui allait avec tout.

Mrs. Oliver marqua un temps d'hésitation avant d'appeler à l'aide.

— Maria !

Puis, plus fort :

— Maria !... Venez ici une minute, je vous prie.

Maria arriva. Elle était habituée à ce que sa maîtresse l'appelât pour lui demander son avis lorsqu'elle s'habillait pour sortir.

— Vous allez mettre cet adorable chapeau, n'est-ce pas ?

— Oui. Et je voulais savoir si, à votre avis, il va mieux ainsi ou en sens inverse.

Maria recula d'un pas pour mieux se rendre compte.

— Ma foi, je crois que vous l'avez mis sens devant derrière, non ?

— Oui, je le sais, dit Mrs. Oliver. Je le sais parfaitement, et j'ai l'impression qu'il va mieux dans l'autre sens.

— Oh ! pourquoi irait-il mieux ?

— Parce qu'il a été prévu pour être porté ainsi. Sans doute à cause de cette jolie nuance de bleu qui s'oppose à ce brun, ce qui me paraît plus heureux que le vert et le rouge de l'autre côté.

Ce disant, Mrs. Oliver ôta le chapeau et l'essaya dans l'autre sens. Puis elle lui fit effectuer seulement un quart de tour sur sa tête. Mais ni elle ni Maria ne trouvèrent le résultat à leur goût.

— Ça ne convient pas à votre visage, déclara la femme de chambre. Ça n'irait d'ailleurs à personne.

— Non. Finalement, je crois que je vais le mettre dans le bon sens.

— Mon Dieu, je dirai même que c'est plus prudent.

Mrs. Oliver ôta le chapeau. Maria l'aida à passer une robe en lainage léger de couleur puce, puis à remettre son chapeau.

— Vous êtes élégante au possible, madame.

C'était cela que Mrs. Oliver aimait chez Maria. Si on lui en fournissait la moindre occasion, elle était toujours prête à donner son approbation et à exprimer des louanges.

— J'imagine que vous allez prononcer un discours, à ce repas ?

— Un discours ! répéta Mrs. Oliver d'un air horrifié. Sûrement pas. Vous savez bien que ce n'est pas mon habitude.

— Je croyais qu'on en faisait toujours, à ces déjeuners littéraires.

— Je n'ai nul besoin de m'y employer moi-même. Il ne manque pas de gens qui adorent ça et qui s'en tireront bien mieux que moi.

— Je suis sûre que vous feriez un discours remarquable, si vous vouliez, répondit Maria qui s'entraînait à jouer le rôle du démon tentateur.

— Non. Je sais parfaitement ce que je peux faire et aussi ce qui ne me

convient pas. Je serais absolument incapable de prononcer un discours quelconque. Je me troublerais, je m'énerverais, et je me mettrais certainement à bafouiller ou à répéter deux fois les mêmes choses. Non seulement je me sentirais stupide, mais j'en aurais probablement l'air.

— Bon. J'espère que tout se passera bien. C'est un grand repas, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Mrs. Oliver d'un air abattu. Un très grand repas.

« Et je me demande bien pourquoi j'y vais », songea-t-elle.

Mais elle n'exprima pas sa pensée à haute voix, car Maria venait de retourner en toute hâte à la cuisine, soudain alarmée par l'odeur caractéristique de la confiture débordant sur le fourneau.

« Je suppose que c'est parce que j'ai envie de connaître l'ambiance. On ne cesse de m'inviter à des déjeuners littéraires et je n'y vais jamais. »

Mrs. Oliver s'attaqua à la meringue qu'elle avait dans son assiette. C'était là une friandise qu'elle aimait tout particulièrement et qui terminait fort agréablement ce succulent repas. Néanmoins, quand on atteignait un certain âge, il fallait se montrer prudent avec les meringues. À cause des dents. Certes, ces dents avaient très bonne apparence, et elles possédaient même l'indéniable avantage de ne pas vous faire souffrir. Elles étaient bien rangées, d'une blancheur éblouissante, plus belles que les dents naturelles. Seulement, naturelles elles ne l'étaient pas, et Mrs. Oliver était même persuadée que la matière qui les composait n'était pas de très haute qualité. Les chiens, croyait-elle, avaient des dents en ivoire véritable, mais celles des êtres humains n'étaient faites que d'os. Ou de matière plastique si elles étaient artificielles. Quoi qu'il en soit, l'essentiel était de ne pas se laisser placer dans une situation embarrassante. La laitue présentait quelque difficulté, ainsi que les amandes salées. Il en était de même de certains chocolats, des caramels collants et des meringues. Avec un soupir de satisfaction, Mrs. Oliver avala la dernière bouchée.

Le déjeuner avait été donné en l'honneur des femmes de lettres. Mais, par bonheur, les convives n'appartenaient pas tous à la gent féminine. Mrs. Oliver avait été placée entre deux représentants fort sympathiques du sexe fort. Edwin Aubyn, dont elle avait toujours apprécié les poèmes, était un homme extrêmement agréable qui avait connu des aventures passionnantes au cours de ses voyages à l'étranger. Sir Wesley Kent, lui aussi, avait fait preuve d'une très grande courtoisie. Il lui avait dit des choses charmantes à propos de ses livres, mentionnant les raisons pour lesquelles il avait aimé tel ou tel roman, et elle l'avait considéré d'un œil favorable. Les louanges des hommes, pensait-elle, sont toujours les bienvenues. C'étaient généralement les femmes qui faisaient étalage d'une sensiblerie déplacée. Elles lui écrivaient de ces choses ! Mais il fallait

reconnaître qu'il y avait aussi quelques jeunes gens sentimentaux qui lui expédiaient d'au-delà les mers des missives absolument invraisemblables. Pas plus tard que la semaine précédente, elle avait reçu une lettre dithyrambique commençant par ces mots : « En lisant votre dernier roman – *Le Deuxième Poisson rouge* –, j'ai compris quelle noblesse de sentiments devait être la vôtre. » Mrs. Oliver n'était certes pas d'une modestie exagérée, et elle trouvait que les romans policiers qu'elle écrivait étaient fort bons dans leur genre. Mais elle ne voyait pas le moins du monde ce qui pouvait faire croire à la noblesse de ses sentiments. Elle avait simplement le talent d'écrire des ouvrages que beaucoup de gens aimaient à lire.

Les convives passaient maintenant au salon où l'on allait servir le café. C'était, Mrs. Oliver le savait par expérience, l'instant dangereux, le moment où d'autres femmes allaient venir lui infliger d'excessives louanges qui la gênaient et lui poser des questions auxquelles il lui était généralement impossible de répondre. Une de ses amies étrangères lui avait dit un jour, de sa voix grave à l'accent charmant :

— J'ai entendu ce que vous venez de dire à ce jeune journaliste. Eh bien, je trouve que vous manquez de... comment dirai-je ? d'orgueil en ce qui concerne votre œuvre. Vous devriez répondre : « Oui, j'écris bien. Mieux que n'importe quel autre auteur de romans policiers. »

— Mais ce n'est pas vrai ! avait protesté Mrs. Oliver. Je ne suis sans doute pas mauvaise, cependant...

— Ah ! ne répondez jamais ça. Vous devez déclarer que vous êtes la meilleure, même si vous ne le pensez pas. Afin que tout le monde le sache et le répète.

Aujourd'hui, se dit la romancière, la chose ne serait pas tellement difficile. Il n'y avait guère que deux ou trois femmes qui la dévisageaient et avaient l'air de l'attendre au moment où elle quittait la salle à manger. Elle se contenterait de leur adresser un sourire en les gratifiant d'une réponse banale. Par exemple : « C'est très gentil à vous. Je suis si heureuse de connaître des gens qui aiment mes livres ! » Et ensuite, elle pourrait s'esquiver.

Ses yeux firent le tour du salon. Peut-être aurait-elle la chance de repérer des amis aussi bien que de soi-disant admirateurs. Mais les convives se dirigeaient déjà vers les fauteuils et les canapés. Le danger était imminent. Il se présenta sous la forme d'une femme d'amples proportions, à l'air imposant et autoritaire.

— Oh Mrs Oliver ! s'écria-t-elle d'une voix haut perchée. Quel plaisir de vous rencontrer aujourd'hui ! Il y a si longtemps que je le souhaitais ! J'adore vos livres. Je les adore, il n'y a pas d'autre mot. Et mon fils également. Quant à mon mari, il ne voyageait jamais, autrefois, sans emporter au moins deux de vos

romans. Mais asseyons-nous, voulez-vous ? Il y a tant de choses que j'aimerais vous demander !

Pas du tout le genre de femme avec qui je me sente capable de sympathiser, songea Mrs. Oliver. Mais, après tout, celle-là ou une autre... Elle se laissa conduire vers un petit canapé à deux places qui occupait un angle du salon.

— Eh bien, nous voilà installées, dit sa nouvelle admiratrice quand on leur eut servi le café. Je suppose que vous ne connaissez pas mon nom. Je suis Mrs. Burton-Cox.

— Oh oui, répondit la romancière, aussi embarrassée qu'à l'ordinaire.

Mrs. Burton-Cox ? Il lui semblait avoir déjà entendu ce nom. Cette femme écrivait-elle ? Sûrement pas des romans. Des livres sur la politique, peut-être ?

— Vous allez être surprise de ce que je vais vous dire. Mais, à la lecture de vos livres, j'ai senti combien vous êtes compatissante, combien vous savez comprendre la nature humaine. Et je crois que si quelqu'un peut me fournir une réponse à l'angoissante question que je me pose, c'est vous.

— Je ne vois pas, vraiment...

Mrs. Burton-Cox trempa un morceau de sucre dans son café et le broya comme s'il se fût agi d'un os. Des dents d'ivoire, peut-être ? songea Mrs. Oliver.

— La première chose que je veux vous demander est celle-ci : vous avez bien une filleule qui s'appelle Celia Ravenscroft, n'est-ce pas ?

— Oh ! dit simplement la romancière d'un ton qui marquait la surprise.

Elle avait un bon nombre de filleuls et de filleules. Et, à mesure qu'elle avançait en âge, il y avait des moments où elle était incapable de se les rappeler tous. Elle avait fait son devoir, en temps voulu, leur envoyant des jouets pour Noël, leur rendant parfois visite, allant les faire sortir de leur école pour les week-ends lorsqu'ils étaient internes. Puis il y avait le jour de leur majorité ou celui de leur mariage, circonstances dans lesquelles la marraine devait évidemment faire quelque chose. Ensuite, progressivement, ils s'estompaient, disparaissaient de votre vie.

— Celia Ravenscroft, répéta Mrs. Oliver. Oui, oui, bien sûr.

Mais aucune image récente de la jeune fille ne se présentait à son esprit. Elle se rappelait lui avoir offert pour son baptême une très belle passoire en argent de l'époque de la Reine Anne. Excellent ustensile pour passer le lait, mais aussi le genre d'objet que sa filleule pourrait toujours vendre un bon prix si elle avait un jour besoin d'argent liquide. Combien il était plus facile de se rappeler les cafetières, les passoires ou les timbales de baptême que l'enfant lui-même !

— Mais il y a bien longtemps que je ne l'ai vue, ajouta-t-elle.

— C'est, je crois, une jeune personne assez indépendante et impulsive, qui change souvent d'idée. Très intellectuelle, au demeurant, et qui a bien réussi à

l'université. Mais ses opinions politiques... Enfin, je suppose que tous les jeunes gens s'intéressent plus ou moins à la politique, de nos jours.

— J'avoue ne pas entendre grand-chose à la question, répondit Mrs. Oliver pour qui la politique avait toujours été une sorte de malédiction.

— Je vais me confier à vous et vous dire exactement ce que je voudrais savoir. Je suis sûre que vous accepterez de me renseigner. J'ai si souvent entendu parler de votre bon cœur et de votre compréhension.

Je me demande si elle va essayer de m'emprunter de l'argent, se dit Mrs. Oliver qui avait le souvenir de certains entretiens ayant commencé de cette manière.

— Voyez-vous, je considère que l'instant est très grave pour moi, poursuivit Mrs. Burton-Cox. En effet, Celia s'est mis en tête d'épouser mon fils Desmond.

— Oh, vraiment !

— Du moins est-ce leur idée à tous les deux pour le moment. Mais vous concevez qu'il est indispensable de connaître les gens, et il y a un point que je désire fort élucider. C'est une chose assez particulière et que je ne pourrais pas demander – comment dirai-je ? – à une étrangère. Mais vous, chère Mrs. Oliver, vous n'êtes pas vraiment une étrangère.

La romancière se dit qu'elle souhaiterait bien l'être, car elle commençait à se sentir un peu inquiète. Je me demande, songea-t-elle, si Celia n'a pas eu ou n'est pas sur le point d'avoir un bébé et si on ne s'imagine pas que je suis au courant des faits. Ce serait terriblement embarrassant. D'un autre côté, étant donné que Celia doit maintenant avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, il me serait très facile de répondre que je ne sais rien.

Mrs. Burton-Cox se pencha vers elle.

— Je pense que vous devez être au courant de ce qui s'est passé et vous devez connaître les détails du drame. Est-ce que c'est sa mère qui a tué son père, ou bien est-ce l'inverse ?

Mrs. Oliver s'attendait à tout sauf cela. Elle ouvrit de grands yeux et considéra Mrs. Burton-Cox d'un air incrédule.

— Mais... je ne comprends pas. Je veux dire... je ne vois pas quelle raison...

— Chère Mrs. Oliver, vous devez certainement savoir toute l'histoire. Il s'agit d'une cause célèbre. Oh ! je sais bien que cela s'est passé il y a une quinzaine d'années. Mais l'affaire a eu un grand retentissement, et vous devez sûrement vous en souvenir.

Mrs. Oliver se tortura l'esprit pour tâcher de trouver une réponse adéquate. Celia était sa filleule, et sa mère – Molly Preston – avait été autrefois une de ses amies, quoique pas particulièrement intime. Elle avait épousé un officier du nom

de Ravenscroft. À moins que ce ne fût un ambassadeur. Il était étrange qu'elle ne pût se souvenir de ce genre de choses. Elle ne se rappelait même pas si elle avait été demoiselle d'honneur au mariage. Ensuite, les Ravenscroft avaient quitté l'Angleterre pour partir au Moyen-Orient, ou aux Indes, elle ne savait plus. Elle les avait revus de temps à autre, lors des brefs séjours qu'ils avaient faits en Angleterre, mais elle n'en conservait qu'un souvenir très vague. Un peu comme ces photos fanées que l'on retrouve en feuilletant un vieil album.

Mrs. Burton-Cox la fixait avec des yeux ronds, comme si elle était déçue par sa maladresse ou son impuissance à faire revivre dans la mémoire de son interlocutrice ce qui avait pourtant été, en son temps, une cause célèbre.

— Vous voulez parler de l'accident...

— Oh non ! Ce n'était pas un accident. Cela s'est passé dans le Kent, où les Ravenscroft avaient une villa au bord de la mer. Un jour, on les a retrouvés tous les deux sur la falaise, tués chacun d'une balle de revolver. Mais la police n'a pu déterminer si la femme avait tué son mari pour se suicider ensuite, ou bien si c'était l'homme qui avait d'abord tiré sur sa femme avant de se donner la mort. L'examen des balles par les experts n'a donné aucun résultat positif, et on a pensé qu'il pouvait s'agir d'un double suicide. Mais il aurait pu évidemment s'agir d'un homicide par imprudence suivi de suicide. Pourtant, tout le monde semblait persuadé que le meurtre avait bien été volontaire, et il courait dans la presse et dans le public des quantités d'histoires...

— Lesquelles relevaient probablement de la plus haute fantaisie, dit Mrs. Oliver.

— C'est possible, mais très difficile à affirmer. On a parlé d'une querelle qui aurait eu lieu la veille entre les deux époux, on a suggéré l'existence d'un autre homme et, bien entendu, celle d'une autre femme. Mais la chose n'a jamais été tirée au clair, et je crois qu'on a étouffé l'affaire autant qu'on l'a pu, à cause de la situation élevée qu'occupait le général Ravenscroft. On a même prétendu qu'il avait fait récemment un séjour dans une maison de santé et qu'il n'était pas responsable de ses actes.

— Je suis vraiment navrée, répondit Mrs. Oliver d'un ton ferme, mais je dois avouer que je ne sais rien de cette affaire. Je me rappelle, maintenant que vous en parlez, l'existence de ce drame, mais je n'ai jamais su ce qui s'était passé.

Et, en vérité, songea la romancière en regrettant de ne pas avoir assez de cran pour exprimer sa pensée à haute voix, je me demande comment vous avez l'impertinence de venir me poser une telle question.

— Il est très important que je le sache, insista Mrs. Burton-Cox, étant donné que mon fils, le cher enfant, veut épouser Celia.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous aider, car je n'ai jamais été au courant

des détails de l'affaire.

— Cependant, insista encore Mrs. Burton-Cox, avec les histoires prodigieuses que vous écrivez, vous connaissez forcément la criminologie. Vous savez quelles personnes sont susceptibles de commettre des crimes, et pourquoi...

— Je ne sais rien, trancha Mrs. Oliver sur un ton qui, maintenant frisait l'impolitesse.

— Rendez-vous compte que l'on ne sait pas auprès de qui s'informer. Après tant d'années, il est impossible de s'adresser à la police, qui, j'imagine, ne voudrait rien dire, étant donné que l'affaire a été manifestement étouffée. Et pourtant, je sens qu'il est important que je sache la vérité.

— En ce qui me concerne, répliqua Mrs. Oliver d'un ton glacial, je me contente d'écrire des livres, lesquels sont purement du domaine de la fiction. Je ne sais rien sur le crime en soi, et je n'ai aucune idée de ce qu'est la criminologie. Je ne puis donc vous aider en aucune manière.

— Vous pourriez demander à votre filleule. À Celia.

— Demander à Celia ! Je ne vois guère comment je le pourrais. À l'époque du drame, elle n'était qu'une enfant.

— Je suppose, néanmoins, qu'elle est au courant de l'affaire. Les enfants savent toujours beaucoup de choses. Et je suis sûre qu'elle vous dirait, à vous, tout ce qu'elle sait.

— Il me semble que vous feriez mieux de lui poser la question vous-même.

— Je ne crois pas pouvoir le faire. Je suis convaincue que cela ne plairait pas à Desmond. Voyez-vous, il est assez... susceptible quand il s'agit de Celia. Et je ne pense vraiment pas que... Mais je suis sûre qu'elle vous raconterait tout.

— Jamais je ne m'aviserai de lui poser une telle question, déclara Mrs. Oliver.

Elle fit semblant de jeter un coup d'œil à sa montre et reprit aussitôt :

— Oh, mon Dieu, comme ce déjeuner a duré longtemps ! Il faut que je me sauve, car j'ai un rendez-vous important. Au revoir, Mrs. Burton-Cox. Désolée de ne pouvoir vous aider, mais ces choses sont tellement délicates... Et puis, cela changerait-il vraiment quelque chose pour vous ?

— Oui, ça changerait tout, me semble-t-il.

À ce moment-là, une femme de lettres que Mrs. Oliver connaissait passa à proximité. Elle bondit et la saisit par le bras.

— Louise ! Comme je suis heureuse de vous voir ! Jusqu'à présent, je n'avais pas remarqué votre présence.

— Ariane ! Il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrées, en effet. Vous avez beaucoup minci, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'art de me dire toujours des choses agréables, répondit Mrs. Oliver en l'entraînant. Je me dépêche, car j'ai un rendez-vous.

— J'imagine que vous ne pouviez pas vous tirer des griffes de cette affreuse bonne femme.

— Elle avait entrepris de me poser les questions les plus invraisemblables.

— Et vous ne saviez pas y répondre ?

— Ma foi, non. Car elles n'étaient pas du tout de mon ressort. Et l'eussent-elles été que je n'aurais pas voulu y répondre.

— Portaient-elles, du moins, sur un sujet intéressant ?

— Mon Dieu, répondit Mrs. Oliver après un instant de réflexion, elles n'étaient pas absolument sans intérêt. Seulement...

— Venez ! Elle se lève dans l'intention évidente de vous poursuivre. Si vous n'avez pas votre voiture, je vais vous ramener.

— Je ne la prends jamais pour circuler à Londres. Il est tellement difficile de se garer.

— Vous habitez Easton Terrace, je crois ?

— Oui. Mais je dois me rendre à Whitefriars Mansions.

— Oh oui ! Ce sont ces grands immeubles de formes géométriques... Je connais.

II

Où l'on parle pour la première fois d'éléphants

N'ayant pas trouvé son ami Hercule Poirot à son domicile, Mrs. Oliver dut avoir recours au téléphone.

— Serez-vous chez vous ce soir ? lui demanda-t-elle sans préambule.

Ses doigts tambourinaient nerveusement sur la tablette qui supportait l'appareil.

— Serait-ce...

— Ariane Oliver, annonça la romancière, toujours surprise que ses amis ne reconnaissent pas sa voix immédiatement.

— Oui, je serai chez moi toute la soirée. Cela signifie-t-il que je pourrais avoir le plaisir de votre visite ?

— C'est très aimable à vous d'envisager la chose sous cet angle, car je ne suis pas certaine que cette visite vous soit tellement agréable.

— Il m'est toujours agréable de vous voir, chère madame.

— Il se pourrait, pourtant, que je ne vienne que pour vous importuner. Je voudrais avoir votre avis sur une question qui me tracasse.

— Je suis toujours disposé à donner mon avis à tout le monde, répondit le détective dont la modestie n'était pas la vertu première.

— Il s'est produit quelque chose qui me cause du souci, et je ne sais pas quoi faire.

— Eh bien, chère amie, je serai hautement flatté de vous recevoir.

— Quelle heure vous conviendrait ?

— Voulez-vous que nous disions neuf heures ? Nous prendrons le café, à moins que vous ne préfériez une grenadine ou un sirop de cassis. Mais non, je me rappelle que vous n'aimez pas ça.

Dès qu'il eut reposé le récepteur, Poirot se retourna vers Georges, son fidèle serviteur.

— Mon ami, dit-il, nous aurons ce soir le plaisir de recevoir Mrs. Oliver. Il faudra du café, j'imagine, et peut-être aussi une liqueur. Je ne sais pas exactement ce qu'elle aime.

— Je l'ai vue parfois boire du kirsch, monsieur.

— Et aussi, me semble-t-il, de la crème de menthe.
Mais sans doute préfère-t-elle le kirsch.

Mrs. Oliver arriva à l'heure dite. Pendant tout le dîner, Poirot s'était demandé ce qui pouvait bien motiver cette visite inattendue et pourquoi la romancière était indécise quant à la conduite qu'elle devait tenir. Lui réservait-elle quelque problème difficile, ou bien venait-elle lui faire part d'un crime ? Il n'ignorait pas qu'avec Mrs. Oliver on pouvait s'attendre à tout : aux choses les plus banales ou, au contraire, aux plus extraordinaires. Il y avait des moments où elle l'exaspérait presque, mais il lui était en même temps très attaché.

Dès l'entrée de la romancière, il comprit qu'il ne s'était pas trompé : elle paraissait véritablement soucieuse. Il l'accueillit avec sa courtoisie habituelle, la fit asseoir, lui servit le café et lui tendit un verre de kirsch.

— Ah ! commença Mrs. Oliver en poussant un soupir, j'imagine que vous allez me trouver terriblement sotté. Néanmoins...

— J'ai lu dans le journal de ce soir que vous aviez assisté aujourd'hui à un déjeuner littéraire. Je m'étais imaginé que vous n'y alliez jamais.

— Je me rends souvent à des cocktails, mais rarement à des repas, c'est vrai. Et je ne suis pas près d'y retourner.

— Cela ne vous a pas plu ?

— Si, jusqu'à un certain point. Mais ensuite, il s'est produit quelque chose d'ennuyeux.

— Et c'est là, je présume, ce qui vous a incitée à venir me voir.

— Oui. Et je ne sais vraiment pas pourquoi, car cela n'a rien à voir avec vous, et je ne pense même pas que ce soit le genre de chose susceptible de vous intéresser. Malgré tout, j'aimerais connaître votre opinion et savoir ce que vous feriez à ma place.

— Ce dernier point est fort délicat. Je sais comment moi, Hercule Poirot, j'agirais en toute circonstance, mais j'ignore comment vous êtes capable d'agir, vous.

— Vous devez bien avoir une idée. Vous me connaissez depuis si longtemps...

— Environ vingt ans, si je ne m'abuse.

— Je ne sais pas exactement. Je ne me rappelle jamais les dates. Je connais 1939, à cause du début de la guerre, quelques autres çà et là, qui ont trait à des événements exceptionnels...

— Donc, pour en revenir à votre déjeuner littéraire, vous ne l'avez pas apprécié.

— J'ai apprécié le déjeuner en lui-même. C'est après que... Une de ces

imposantes femmes à l'air autoritaire, qui s'arrangent toujours pour dominer tout le monde, a foncé littéralement sur moi. Un peu comme on attrape un papillon, vous savez. Elle m'a poussée vers un canapé et s'est mise à me parler d'une de mes filleules, que je n'ai d'ailleurs pas vue depuis des années. Elle voulait savoir... Mon Dieu, comme il est difficile de vous dire ça...

— Mais non, répondit doucement Poirot. C'est très facile, au contraire. Tout le monde finit toujours par tout me dire, à moi. C'est facile parce que je suis étranger.

— Eh bien, elle m'a questionnée sur les parents de cette jeune fille. Elle voulait savoir si c'était son père qui avait tué sa mère, ou si c'était l'inverse.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, je me rends compte que ça paraît stupide...

— Elle voulait savoir si c'était le père de votre filleule qui avait tué sa femme, ou bien si c'était sa mère qui avait tué son mari. C'est ça ?

— Exactement.

— Mais... est-ce l'un ou l'autre ?

— On les a trouvés tous les deux tués d'une balle de revolver au sommet d'une falaise. Cela s'est passé il y a une quinzaine d'années. Mais pourquoi venir me poser cette question, à moi ?

— Parce que vous écrivez des romans policiers, et qu'elle vous croit experte en criminologie, tout simplement. Le drame qu'elle a évoqué est donc bien réel.

— Certes. Mais je ferais mieux de vous raconter ce que je sais. Il s'agit de Lady Ravenscroft et de son mari Sir Alistair. La jeune femme avait été à l'école avec moi, et je la connaissais donc bien, quoique nous ne fussions pas véritablement intimes. Lui était officier et avait fait presque toute sa carrière au-delà des mers. Rentrés en Angleterre, ils avaient acheté cette maison dans le Kent. Et brusquement, surgit le drame dont tous les journaux de l'époque ont parlé. On s'est demandé si les deux époux avaient été assassinés ou s'ils s'étaient entre-tués. Je crois me souvenir que l'arme était un revolver appartenant à Sir Alistair...

Mrs. Oliver précisa à Poirot tous les détails qu'elle pouvait se rappeler.

— Pourquoi, demanda enfin le détective, cette femme voulait-elle savoir ce qui, d'après votre récit, semble n'avoir jamais été élucidé ?

— C'est précisément ce que je souhaiterais découvrir. Je pense que je pourrais assez facilement retrouver Celia qui doit habiter Londres ou les environs. Je crois me rappeler qu'elle a obtenu une licence et donne des cours dans un collège. De temps à autre, j'entends parler d'elle : une carte à Noël et en quelques rares occasions...

— Pas mariée ?

— Non. Mais, apparemment, elle se propose justement d'épouser Desmond Burton-Cox, le fils de cette femme dont je suis en train de vous parler.

— Laquelle, sans doute, ne veut pas de ce mariage à cause de cette vieille affaire.

— C'est, en tout cas, la seule explication qui me paraisse plausible. Mais quelle importance peuvent avoir pour elle les détails de cette tragédie ? Que ce soit le père qui ait tué la mère ou la mère qui ait tué le père, je ne vois pas très bien...

— Je trouve, effectivement, la question de Mrs. Burton-Cox passablement étrange. Cela mérite réflexion. Peut-être est-elle légèrement désaxée. Est-elle très attachée à son fils ?

— Probablement.

— Sans doute craint-elle que la jeune fille n'ait hérité d'une prédisposition au meurtre.

— Comment le saurais-je ? Elle semble penser que je puis le lui dire. Mais elle ne m'en a pas raconté assez. Qu'y a-t-il derrière tout ça, à votre avis ? Qu'est-ce que cela signifie *véritablement* ?

— Il serait assez intéressant de le découvrir, répondit Poirot d'une voix lente.

— C'est la raison pour laquelle je suis venue vous voir. Je sais que vous aimez découvrir la raison cachée des choses.

— Croyez-vous que Mrs. Burton-Cox ait une préférence ?

— Vous vous demandez, je suppose, si elle aimerait mieux savoir que c'est le mari le vrai coupable, ou bien la femme ? Mon Dieu, je n'ai pas l'impression qu'elle ait une préférence marquée.

— Bon. Je comprends votre problème. Vous rentrez d'un déjeuner au cours duquel on vous a demandé quelque chose qui vous a semblé délicat et vous voudriez savoir quelle est la meilleure façon de traiter une affaire semblable.

— Quelle est-elle, selon vous, cette meilleure façon ?

— Il ne m'est pas facile de me prononcer, car je ne suis pas une femme. Voyons. Une personne qui vous était jusque-là inconnue vous a exposé un problème sans vous fournir de motif véritable. Je crois qu'il y a trois choses que vous pourriez faire. La première, c'est d'envoyer un mot à cette dame en lui disant : « Je suis désolée, mais je me rends compte que je ne puis vraiment vous être d'aucun secours », ou quelque chose dans ce goût. La seconde, c'est de vous mettre en rapport avec votre filleule et de lui faire part de la question que vous a posée la mère du jeune homme qu'elle se propose d'épouser. Vous apprendriez de sa propre bouche si elle est véritablement décidée à ce mariage. Si oui, son fiancé est-il au courant des démarches de sa mère ? Il y aurait aussi d'autres points intéressants à préciser. Par exemple, savoir ce que la jeune fille pense de

Mrs. Burton-Cox. Enfin, vous pouvez opter pour une troisième solution, et c'est cette dernière que je vous conseillerais vivement...

— Je sais. Elle tient en un seul mot, n'est-ce pas ?

— Rien.

— Oui. Je me rends compte que ce serait peut-être, en effet, la meilleure solution. Ne rien faire. Mais...

— Mais, interrompit Poirot, il y a une chose qui s'appelle la curiosité humaine.

— Je voudrais simplement savoir la raison véritable qui a poussé cette femme à venir me poser une question aussi extravagante. Quand je saurai ça, je pourrai me détendre et oublier toute l'affaire. Mais jusque-là, je sais que...

— Que vous ne dormirez pas bien. Vous vous réveillerez au milieu de la nuit, et j'imagine – vous connaissant comme je vous connais – qu'il vous viendra à l'esprit les idées les plus extraordinaires. Idées que vous pourrez d'ailleurs, par la suite, introduire dans un de vos romans.

— Ma foi, j'imagine que ce n'est pas impossible, si on examine la question sous cet angle, répondit Mrs. Oliver avec un flamme dans le regard.

— La curiosité est une chose passionnante. Que ne lui devons-nous pas ! J'ignore qui l'a inventée. Peut-être les Grecs. Ils voulaient savoir. Avant eux, personne, à ma connaissance, n'avait réellement éprouvé le besoin de savoir. Après eux, on a voulu connaître le *pourquoi* des choses. Et c'est ainsi que nous avons eu droit aux navires, aux chemins de fer, aux machines volantes, aux bombes atomiques, à la pénicilline et à des tas d'autres choses. Un jeune garçon regarde le couvercle d'une marmite se soulever sous l'effet de la vapeur, et nous avons les trains. Ensuite, les grèves des chemins de fer, bien entendu. Et tout à l'avenant.

— Me considérez-vous comme une horrible fouineuse ?

— Pas le moins du monde. Je pense, au contraire, que votre curiosité ne dépasse pas la normale. Mais, voyons. Ce drame que vous avez évoqué, en a-t-on découvert le mobile ?

— Pas vraiment. D'autant que le mari et la femme paraissaient s'entendre à merveille. Et maintenant, après tant d'années, je ne suppose pas qu'on puisse le découvrir.

— Oh si ! répondit Poirot. Je me sens capable d'y parvenir. Par des amis bien placés, je pourrais avoir connaissance des résultats de l'enquête et sans doute même avoir accès au dossier.

— Vous le pourriez vraiment ? demanda Mrs. Oliver avec une lueur d'espoir dans les yeux.

— Certes. Mais, naturellement, cela demanderait un certain temps.

— Dans ce cas – je veux dire si vous acceptez – il faudra que je fasse moi-même quelque chose. Par exemple, prendre contact avec la jeune fille et essayer de savoir si elle est au courant. J'aimerais aussi faire la connaissance du garçon qu'elle va épouser.

— D'accord. Ce serait excellent.

— Je suppose qu'il doit aussi exister des gens...

— C'est une affaire qui appartient au passé, dit Poirot avec un soupir. Ce fut sans doute une cause célèbre en son temps. Mais qu'est-ce qu'une cause célèbre, quand on y réfléchit ? À moins qu'elle n'aboutisse à un dénouement spectaculaire, nul ne s'en souvient.

— C'est vrai, reconnut Mrs. Oliver. On en a beaucoup parlé dans les journaux de l'époque, et puis tout s'est estompé...

— Oui, le problème est difficile. Si la police a été incapable de découvrir le mobile au moment du drame, c'est que la chose ne devait pas être facile.

— Je peux toujours aller voir ma filleule. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, ce que Mrs. Burton-Cox souhaitait me voir faire. Elle pense très certainement que la jeune fille connaît certains détails de l'affaire. Ce qui, entre parenthèses, ne serait pas impossible. Les enfants sont capables de découvrir les choses les plus extraordinaires.

— Quel âge avait-elle, à la mort de ses parents ?

— Neuf ou dix ans, je pense. Au moment du drame, elle était, me semble-t-il, interne dans un collège.

— Il est possible qu'elle ait parlé de cette affaire à son fiancé, et que le garçon en ait ensuite fait part à sa mère. Je ne serais pas surpris que Mrs. Burton-Cox ait tenté de questionner la jeune fille et essuyé une rebuffade. Alors, elle a pu penser que Mrs. Oliver, qui était la marraine, pourrait, elle, obtenir des renseignements. Bien que je n'arrive pas à comprendre l'importance qu'ils peuvent avoir à ses yeux. Réflexion faite, il m'apparaît que les gens – pour reprendre le terme vague dont vous vous êtes servie – pourraient peut-être se montrer d'un certain secours. À condition qu'ils se souviennent. Mais se souviennent-ils vraiment ?

— Tout à l'heure, je pensais aux éléphants.

— Aux éléphants ?

Poirot se dit, une fois de plus, que Mrs. Oliver était, décidément la plus énigmatique des femmes.

— C'est pendant le déjeuner que j'ai commencé à y penser, reprit la romancière.

— Pour quelle raison ? demanda Poirot, intrigué.

— En réalité, je pensais aux dents. Vous savez, lorsque vous essayez de

manger certaines choses, si vous avez de fausses dents, vous ne vous en tirez pas toujours très bien. Il vous faut savoir ce qu'il vous est possible de manger et ce qu'il est prudent d'éviter.

— Je sais, répondit le détective en poussant un soupir.

— Puis je me suis dit que nos dents, faites d'os, n'étaient pas de très bonne qualité et qu'il serait bien agréable d'être un chien qui possède des dents d'ivoire. J'ai pensé ensuite à d'autres animaux qui ont des dents d'ivoire : les morses, par exemple. Tout cela m'a amenée à songer aux éléphants et à leurs énormes défenses.

Poirot ne voyait toujours pas où son interlocutrice voulait en venir.

— Et je suis parvenue progressivement à la conclusion que nous devrions chercher les gens qui ressemblent aux éléphants. Parce que les éléphants, dit-on, n'oublient pas.

— J'ai déjà entendu cette affirmation, en effet.

— Les éléphants n'oublient pas, répéta Mrs. Oliver. Vous connaissez sans doute l'histoire du tailleur indien qui avait un jour fourré une aiguille dans la trompe d'un éléphant. À leur prochaine rencontre, l'animal se remplit la bouche d'eau et inonda son ennemi. Cependant, plusieurs années s'étaient écoulées. Il n'avait pas oublié. Eh bien, voilà. Ce qu'il me faut faire, c'est partir à la poursuite de quelques éléphants.

— Je ne suis pas très sûr de saisir ce que vous voulez dire. Qui classez-vous parmi les éléphants ? À vous entendre, on dirait que vous vous proposez d'aller puiser vos renseignements au zoo.

— Ce n'est pas tout à fait ça. Mais il y a des gens qui ont une mémoire tout aussi bonne que celle attribuée aux pachydermes. En fait, il arrive fréquemment que l'on se rappelle des choses bizarres. En ce qui me concerne, il y a des événements dont je me souviens parfaitement. Par exemple, une réunion d'anniversaire, alors que j'étais âgée de cinq ans, où il y avait un gâteau de couleur rose surmonté d'un oiseau en sucre. Je me rappelle aussi le jour où mon canari s'est échappé et où j'ai tellement pleuré. Et le jour où je suis entrée dans un pré pour aller me fourrer presque entre les pattes d'un taureau. Et ce fameux pique-nique au cours duquel nous avons cueilli des mûres. Je m'étais affreusement égratigné les mains et les bras, mais j'avais plus de mûres que tous les autres. Je devais avoir environ neuf ans. Mais il n'est pas utile de remonter aussi loin. J'ai assisté à des douzaines de mariages, mais il n'y en a que deux qui m'aient laissé un souvenir durable. L'un avait lieu dans New Forest, et j'étais demoiselle d'honneur. Je crois que c'était une de mes cousines qui se mariait. Cependant, je ne puis arriver à me rappeler qui étaient les autres invités. Le second mariage était celui d'un de mes amis qui était dans la Marine. Il avait

failli se noyer, un jour, et les parents de la jeune fille ne voulaient pas qu'elle l'épouse. Vous voyez, il y a des événements que l'on se rappelle fort bien.

— Je commence à comprendre, dit Poirot. Vous allez donc vous lancer à la recherche des éléphants.

— Oui. Je vais tâcher de me rappeler les gens que je connaissais à l'époque du drame, ceux qui ont pu être plus ou moins en relations avec les Ravenscroft, ceux qui les ont fréquentés alors qu'ils étaient aux Indes ou ailleurs. Il n'y a pas d'inconvénient à rechercher les personnes que vous n'avez pas vues depuis très longtemps, parce qu'elles sont toujours heureuses de voir quelqu'un surgir du passé. Et, bien sûr, elles vous parlent des événements qui se déroulaient à cette époque...

— Très intéressant, commenta Poirot. Et je crois que vous êtes parfaitement apte à ce genre de recherches. Lancez-vous donc sur le sentier des éléphants. Il se peut qu'ils se souviennent. Et je vous souhaite bon voyage.

LIVRE I
LES ÉLÉPHANTS

III

L'encyclopédie de tante Alice

— Pouvez-vous me trouver mon carnet d'adresses, s'il vous plaît, Miss Livingstone ?

— Il est sur votre bureau, madame. Sur le coin gauche.

— Oh, je sais. Mais c'est celui de l'année dernière que je voudrais. Et même, si possible, celui de l'année précédente.

— Il se peut qu'on l'ait jeté.

— Non, je ne jette jamais mes carnets d'adresses, car on peut toujours en avoir besoin. Il doit se trouver dans un des tiroirs du secrétaire.

Miss Livingstone était nouvelle, remplaçant Miss Sedgwick. Cette dernière était – ou plutôt avait été – précieuse. Elle savait toujours où Mrs. Oliver rangeait ses affaires et connaissait même les endroits où elle était susceptible de les laisser traîner. Elle se rappelait les noms des gens à qui Mrs. Oliver avait écrit des lettres aimables et aussi les noms de ceux à qui, poussée à bout, elle avait envoyé des missives désagréables. Oui, Miss Sedgwick était inestimable. Un peu comme ce gros livre brun que possédaient toutes les maîtresses de maison de l'époque victorienne et qui s'intitulait : « *Je réponds à tout* ». Et c'était vrai. On y apprenait comment il fallait s'y prendre pour faire disparaître sur le linge les traces du fer à repasser, comment on pouvait sauver une mayonnaise tournée, quelles formules on devait employer pour écrire à un évêque, et des milliers d'autres choses. On trouvait absolument tout, dans cet ouvrage précieux qui avait été autrefois le livre de chevet de tante Alice.

Eh bien, Miss Sedgwick était, elle aussi, une véritable encyclopédie. Miss Livingstone ne lui ressemblait certes pas. Elle vous observait de ses yeux ronds et ternes dans son long visage au teint brouillé, persuadée qu'elle était parfaitement compétente. Mais Mrs. Oliver, elle, était persuadée du contraire. La nouvelle secrétaire se rappelait uniquement les endroits où ses précédents employeurs rangeaient leurs affaires, et elle pensait que Mrs Oliver devrait bien adopter les mêmes méthodes de classement.

— Ce que je veux, reprit la romancière avec la fermeté et la détermination d'une enfant gâtée, c'est mon carnet de 1970. Et celui de 69 également.

Cherchez-les aussi rapidement que possible, voulez-vous ?

— Bien sûr, madame, bien sûr, répondit la secrétaire en promenant autour d'elle le regard vague d'une personne qui cherche un objet dont elle n'a jamais entendu parler.

Si je ne récupère pas Sedgwick, je deviendrai folle, se dit Mrs. Oliver.

Miss Livingstone se mit à ouvrir les tiroirs, l'un après l'autre.

— Voici celui de l'année dernière, annonça-t-elle bientôt d'un air satisfait. Il sera beaucoup plus à jour, n'est-ce pas ? C'est 1971.

— Ce n'est pas celui de 71 que je vous ai demandé.

Un vague souvenir se fit jour dans l'esprit de Mrs. Oliver.

— Regardez donc dans la boîte à thé qui est sur le guéridon.

— Mais, madame, un carnet d'adresses ne saurait être dans une boîte à thé.

— Il pourrait parfaitement s'y trouver. Je crois me rappeler...

Écartant Miss Livingstone d'un geste de la main, elle se dirigea vers le guéridon et souleva le couvercle de la boîte à thé.

— Le voici ! dit-elle en brandissant un petit carnet brun.

Après quoi, elle alla s'asseoir à sa table de travail.

— Ce sera tout pour le moment, Miss Livingstone. Pourtant... non. Vous pourriez essayer de retrouver mon album d'anniversaires.

— Je ne savais pas...

— Je ne m'en sers plus, maintenant. Mais il y a bien longtemps que je l'ai. Je l'ai commencé alors que j'étais enfant. Je crois qu'il doit être dans la mansarde que nous utilisons parfois comme chambre d'amis quand les enfants viennent en vacances. Regardez dans le petit bureau qui se trouve près du lit.

Mrs. Oliver poussa un soupir de soulagement en voyant s'éloigner sa secrétaire, et elle se mit à compulser le carnet d'adresses parfumé au thé de Ceylan.

Ravenscroft. Celia Ravenscroft, 14 Fishacre Mews. C'était là qu'elle habitait à une certaine époque, mais il y avait une autre adresse : Strand-on-the-Green, près Kew Bridge.

Elle tourna quelques pages.

— Oh ! celle-ci est encore plus récente, dit-elle à mi-voix. Mardyke Grove. Ça se trouve au-delà de Fulham Road, me semble-t-il. A-t-elle un numéro de téléphone ? Il est à moitié effacé. Mais je crois... Oui, je crois que c'est ça... Flaxman... De toute façon, je peux toujours essayer.

Elle avança la main vers le téléphone. Au même moment, la porte s'ouvrit devant Miss Livingstone.

— Ne pensez-vous pas...

— J'ai trouvé l'adresse que je cherchais, annonça Mrs. Oliver. Essayez de

dénicher cet album d'anniversaires. C'est important.

— Ne l'auriez-vous pas laissé à Sealey House lorsque vous avez déménagé ?

— Sûrement pas. Continuez vos recherches.

Et comme la porte se refermait sur la secrétaire, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Et surtout, prenez bien votre temps.

Puis elle forma le numéro, attendit quelques secondes et alla entrouvrir la porte pour crier dans l'escalier :

— Vous pourriez essayer de voir dans le coffre espagnol. Vous savez, celui qui est cerclé de cuivre. Je ne sais pas exactement où il se trouve. Sous la table du hall, peut-être.

Le premier coup de téléphone ne donna rien. Elle était tombée sur une Mrs. Smith-Potter qui n'avait pas la moindre idée du numéro de téléphone que pouvait avoir maintenant la personne qui habitait l'appartement avant elle. La romancière se replongea dans son carnet et découvrit deux nouvelles adresses qui avaient été griffonnées à la hâte et étaient, de ce fait, à peu près illisibles. Cependant, à la troisième tentative qu'elle fit pour les déchiffrer, un Ravenscroft presque illisible lui aussi sembla émerger des ratures et des surcharges. Elle forma un autre numéro.

Une voix déclara connaître Celia.

— Oui, mais il y a des années qu'elle n'habite plus ici. La dernière fois que j'ai entendu parler d'elle, je crois bien qu'elle était à Newcastle.

— Mon Dieu, mais je n'ai pas cette adresse !

— Je ne l'ai pas non plus, répondit la voix féminine à l'autre bout du fil. Il me semble qu'elle était partie pour prendre un emploi de secrétaire chez un médecin-vétérinaire.

Ce n'était pas très encourageant. Après avoir, une fois de plus, feuilleté son carnet, Mrs. Oliver finit par trouver une autre adresse et un autre numéro de téléphone.

— Oui, bien sûr, dit une voix. Une jeune fille très compétente. Elle a travaillé chez moi pendant un an et demi, et je l'aurais volontiers gardée plus longtemps. Mais elle est partie pour aller chez un médecin de Harley Street¹. Un instant... Je crois bien avoir son adresse. C'est quelque part à Islington².

L'instant d'après, sans se décourager, Mrs. Oliver formait un autre numéro.

— Miss Celia Ravenscroft ? répondit une voix à l'accent étranger. Oui, elle habite bien ici. Elle a une chambre au deuxième étage. Elle est sortie, mais elle ne tardera pas à rentrer.

Mrs. Oliver raccrocha avec un soupir. Miss Livingstone, couverte de poussière et décorée de toiles d'araignée, venait de reparaître, les bras chargés

d'une pile de volumes d'aspect peu engageant.

— Je ne sais pas si ces registres peuvent vous être utiles, dit-elle d'un air réprobateur, car ils remontent à plusieurs années.

— C'est possible tout de même.

— Y a-t-il encore autre chose à chercher ?

— Je ne pense pas. Si vous voulez bien poser ça sur le coin du divan, je les consulterai ce soir.

— Très bien, reprit la secrétaire d'un air de plus en plus réprobateur. Mais je vais d'abord les épousseter.

— Ce sera très gentil de votre part.

Mrs. Oliver se retint à grand-peine d'ajouter :

— Par la même occasion, époussetez-vous également. Vous avez six toiles d'araignées dans l'oreille gauche.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et rappela Islington.

— Miss Celia Ravenscroft ?

— Oui, c'est moi-même, répondit une voix qui, cette fois, était indubitablement anglo-saxonne mais que Mrs. Oliver trouva un peu acide et tranchante.

— Je ne sais pas si vous vous souviendrez très bien de moi. Je suis Mrs. Oliver. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vues, mais je suis votre marraine.

— Oh, bien sûr ! Je n'ai pas oublié.

— Me serait-il possible de vous voir ? Accepteriez-vous, par exemple, de venir déjeuner, ou bien...

— Ma foi, cela m'est assez difficile à cause de mon travail. Mais je pourrais venir ce soir, si vous vouliez. Vers sept heures et demie ou huit heures. Ensuite, j'ai un rendez-vous. Néanmoins...

— Si cela vous est possible, j'en serai extrêmement heureuse.

— Eh bien, c'est entendu.

— Si vous voulez noter mon adresse...

Mrs. Oliver raccrocha le récepteur, griffonna quelques mots sur son bloc-notes et leva les yeux d'un air excédé vers Miss Livingstone qui venait de faire une autre apparition, croulant presque sous le poids d'un énorme album.

— Je me demande si ça pourrait être ça.

— Non, ça ne pourrait pas. Ce que vous tenez là, ce sont des recettes de cuisine.

— Oh ! mon Dieu...

— Je pourrais fort bien en regarder quelques-unes, dit Mrs. Oliver en s'emparant du volume. Pourquoi pas ? Réflexion faite, je me demande si cet

album que nous cherchons ne serait pas dans l'armoire à linge. À côté de la porte de la salle de bains. Sur l'étagère du haut, au-dessus des serviettes de bain. J'y mets quelquefois des livres et des papiers. Attendez, je vais aller voir moi-même.

Dix minutes plus tard, Mrs. Oliver feuilletait les pages d'un album fané, tandis que Miss Livingstone attendait, debout sur le seuil.

Au bout d'un moment, la romancière leva les yeux.

— Vous pouvez également regarder dans le bureau du salon. Celui qui est un peu abîmé, vous savez ? Voyez si vous pouvez y découvrir d'autres carnets d'adresses. Après ça, je crois que je n'aurai plus besoin de vous pour la journée.

Miss Livingstone disparut.

— Je me demande, murmura Mrs. Oliver avec un soupir, qui est la plus heureuse de nous deux : elle de s'en aller ou moi de la voir partir.

Décrochant à nouveau le téléphone, elle appela le numéro d'Hercule Poirot.

— Ici Ariane Oliver. C'est vous, monsieur Poirot ? Avez-vous fait quelque chose ?

— Je vous demande pardon ? Fait... quoi ?

— N'importe quoi. Au sujet de l'affaire que nous avons évoquée hier.

— J'ai pris mes dispositions pour entreprendre certaines recherches.

— Mais vous ne les avez pas encore faites, fit remarquer Mrs. Oliver qui avait une piètre opinion de la façon dont les hommes envisagent les choses.

— Et vous, chère madame ?

— J'ai été très occupée.

— Ah ! mais avez-vous agi, de votre côté ?

— J'ai rassemblé des éléphants, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je crois comprendre, oui.

— Et il n'est pas facile de se replonger dans le passé. C'est extraordinaire le nombre de gens dont on se souvient quand on relit les noms. Et ces choses stupides qu'ils sont capables d'écrire sur les albums d'anniversaires. Je ne peux pas comprendre pourquoi je tenais tant à ces annotations lorsque j'avais seize ou dix-sept ans. Ou même trente.

— Vos recherches ont-elles été fructueuses ?

— Pas tellement. Mais je crois néanmoins que je suis sur la bonne voie. À propos, j'ai téléphoné à ma filleule. Elle doit venir me voir ce soir entre sept et huit. À condition qu'elle ne me fasse pas faux bond. Avec les jeunes, on ne sait jamais. On ne peut absolument pas compter sur eux.

— A-t-elle paru contente de votre coup de téléphone ?

— Je ne saurais le dire. Pas outre mesure, j'imagine. Je lui ai trouvé une voix un peu incisive. Je me rappelle maintenant que lors de notre dernière rencontre – il doit bien y avoir une dizaine d'années – elle m'avait paru un peu effrayante.

— Effrayante ? Quel sens donnez-vous à ce mot ?

— Je m'exprime sans doute mal. Je veux dire simplement qu'elle avait l'air moins intimidée par moi que je ne l'étais par elle.

— Cela peut être une bonne chose, à mon avis.

— Vraiment ?

— Si les gens ont décidé de ne pas vous aimer, s'ils sont persuadés qu'ils ne vous aiment pas, ils prendront plaisir à vous le faire sentir. Et, ce faisant, ils laisseront échapper plus de renseignements que s'ils s'étaient efforcés d'être aimables...

— Et de faire de la lèche, vous voulez dire ? Oui, vous devez avoir raison. Dans ce dernier cas, ils nous disent les choses qu'ils croient devoir nous faire plaisir, dans l'autre cas, ils essaieront de trouver des propos susceptibles de nous vexer. Je voudrais bien savoir si Celia est ainsi. Je me rappelle que, lorsqu'elle avait cinq ans, elle lançait ses chaussures à la tête de sa gouvernante.

La conversation terminée, Mrs. Oliver alla s'asseoir sur le divan pour compulsier les souvenirs d'antan qui y étaient amoncelés...

Le temps avait passé vite, et elle fut surprise d'entendre résonner le timbre de la porte d'entrée.

IV

Celia

Une grande jeune fille était debout sur le seuil. Mrs. Oliver resta un instant médusée. C'était donc là Celia. Il se dégageait d'elle une extraordinaire impression de vitalité.

— Entrez, Celia, dit Mrs. Oliver. La dernière fois que je vous ai vue, si je me souviens bien, c'était à un mariage où vous étiez demoiselle d'honneur. Vous aviez une robe abricot...

— Oui. La plus vilaine robe que j'aie jamais portée. C'était au mariage de Martha Leghorn.

— Vous aviez néanmoins beaucoup plus d'allure que les autres.

— C'est gentil à vous de me dire ça, parce que je ne me sentais guère à mon avantage.

Mrs. Oliver fit asseoir sa jeune visiteuse et se saisit d'un flacon de cristal.

— Un peu de sherry ? Ou bien préférez-vous autre chose ?

— Le sherry sera parfait, merci.

— Je suppose que cela doit vous paraître étrange d'être ici ce soir. Vous avez certainement été surprise de recevoir mon coup de téléphone. Je ne suis pas une marraine très consciencieuse, je le reconnais.

— Pourquoi le seriez-vous, à mon âge ?

— Oui, bien sûr. Il arrive un certain moment où les devoirs prennent fin. Pourtant, j'ai parfois l'impression que je n'ai pas rempli les miens aussi parfaitement que je l'aurais dû. Je ne crois même pas avoir assisté à votre confirmation.

— Sans doute pensez-vous que le rôle d'une marraine est de vous faire apprendre le catéchisme et de renoncer pour vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? dit Celia.

Un sourire amusé passa sur ses lèvres. Elle se montrait très aimable, et néanmoins Mrs. Oliver ne pouvait s'empêcher de penser que ce devait être une fille difficile, peut-être agressive, voire même dangereuse.

— Eh bien, je vais vous apprendre pourquoi j'ai voulu vous voir, reprit la romancière. L'affaire est assez particulière. Je ne me rends pas souvent aux

déjeuners littéraires, mais il se trouve que j'ai assisté à l'un d'eux avant-hier.

— Je sais. J'ai lu un compte rendu de cette réunion dans un journal, et votre nom y était mentionné.

— Oui. Et je souhaiterais presque ne pas y être allée.

— Vous y êtes-vous ennuyée ?

— Plus exactement, quelque chose m'a ennuyée. Et, fait étrange, cela vous concerne jusqu'à un certain point.

— Vous m'intriguez, dit Celia en buvant une gorgée de sherry.

— Il y avait là une femme qui est venue me parler. Je ne la connaissais pas, et elle ne me connaissait pas non plus.

— Cela doit vous arriver assez souvent, je présume.

— Certes. C'est une des servitudes de la vie littéraire.

— J'ai été pendant un certain temps secrétaire d'un écrivain, et je connais un peu la question.

— Cette fois, c'était un peu différent. Cette personne m'a abordée en me disant presque sans préambule : « Je crois que vous avez une filleule qui s'appelle Celia Ravenscroft. »

— Un peu étrange. Et un peu brutal, aussi. Il me semble qu'elle aurait pu amener la chose plus graduellement. De toute façon, en quoi pouvais-je bien l'intéresser ? A-t-elle quelque chose contre moi ?

— Pas à ma connaissance.

— Est-ce une de mes amies ?

— Je l'ignore.

Il y eut un silence. Celia but une autre gorgée de sherry tout en observant attentivement Mrs. Oliver.

— Vous m'intriguez véritablement, dit-elle enfin, et j'avoue que je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

— J'espère que vous ne serez pas fâchée...

— Fâchée ? Pourquoi le serais-je ?

— Parce que vous pourriez penser que ce que je vais vous répéter ne me regarde pas et que, en tout cas, j'aurais mieux fait de le garder pour moi. La personne que j'ai mentionnée s'appelle Mrs. Burton-Cox.

— Oh !...

— Et elle m'a annoncé que son fils avait, croyait-elle, formé le projet de vous épouser.

Celia haussa les sourcils, et son regard se durcit imperceptiblement.

— Et vous voulez savoir si c'est vrai ou pas.

— Je n'y tiens pas essentiellement. Je ne mentionne le fait que parce que c'est une des premières choses qu'elle m'ait dites. Étant donné que vous êtes ma

filleule, elle pensait que je pourrais sans doute vous demander de me fournir certains renseignements. Et je présume qu'elle s'attendait à me voir, ensuite, aller lui répéter ce que j'aurais pu apprendre.

— Quels renseignements voulait-elle avoir sur moi ?

— Je crains vraiment que ce que je vais vous dire ne vous plaise pas. Car la question ne m'a pas plu lorsqu'on me l'a posée. En fait, j'ai même trouvé qu'il fallait avoir un certain toupet pour me la poser et que l'attitude de cette femme était impardonnable. Elle m'a demandé à peu près textuellement : « Pouvez-vous savoir si c'est sa mère qui a tué son père ou bien si c'est l'inverse ? »

— Elle vous a demandé ça ? Sans vous connaître personnellement ?

— Nous ne nous étions effectivement jamais rencontrées.

— N'avez-vous pas trouvé le fait assez extraordinaire ?

— Je crois que rien de ce qu'elle aurait pu me dire ne m'aurait paru extraordinaire, car je l'ai trouvée particulièrement odieuse.

— Vous ne vous trompez pas.

— Et vous allez épouser son fils ?

— Je ne sais pas. La question a été envisagée. Vous connaissez le... l'affaire dont elle vous a parlé ?

— Uniquement ce que peuvent en connaître les personnes qui ont été vaguement en relations avec votre famille.

— Les faits sont simples. Du moins, en apparence. À leur retour des Indes, mes parents s'étaient installés dans le Kent dans une villa qu'ils venaient d'acheter. Un jour, ils sont sortis ensemble pour aller faire une promenade sur la falaise et ne sont pas revenus. On les a retrouvés morts, tués chacun d'une balle de revolver. L'arme, découverte près d'eux, appartenait à mon père. Rien ne pouvait indiquer s'il s'agissait d'un double suicide ou bien si l'un d'eux avait tué l'autre avant de se donner la mort. Mais peut-être savez-vous déjà tout cela ?

— J'ignore les détails, car ce drame a eu lieu il y a déjà longtemps. Vous deviez avoir huit ou dix ans, à cette époque.

— Euh... oui, environ.

— Je me trouvais à ce moment-là aux États-Unis où j'étais allée faire une tournée de conférences, et j'ai simplement lu l'affaire dans les journaux. On en a passablement parlé, précisément à cause de la difficulté à connaître les faits réels, ainsi que le mobile qui paraissait absent. Bien entendu, je me suis intéressée à l'affaire, parce que j'avais connu vos parents quelques années auparavant. Surtout votre mère, qui avait été ma camarade de collège. Ensuite, la vie nous avait séparées. Je m'étais mariée, et elle était, de son côté, partie aux Indes avec son mari. Mais elle m'avait demandé d'être marraine de l'un de ses enfants. Évidemment, étant donné qu'ils n'habitaient pas l'Angleterre, je ne les

voyais qu'à de très longs intervalles et fort peu de temps chaque fois. Vous, je vous rencontrais plus souvent.

— Oui, je me rappelle que vous veniez me faire sortir lorsque j'étais pensionnaire. Et vous m'emmeniez dans des restaurants où l'on mangeait de si bonnes choses !

— Vous étiez une enfant assez exceptionnelle. Vous aimiez le caviar.

— Je l'aime toujours, bien que l'on ne m'en offre pas souvent.

— J'ai été, comme vous pouvez aisément l'imaginer, absolument horrifiée en lisant les comptes rendus du drame. On précisait que vos parents étaient en excellents termes, qu'ils s'étaient toujours bien entendus, et le mobile paraissait quasi impossible à déterminer. Et il n'y avait eu, apparemment, aucune intervention extérieure. J'avais été, je le répète, bouleversée. Et puis tout cela s'était estompé dans mon esprit pour ne me revenir en mémoire que quelques années plus tard, lorsque je vous ai revue. Mais, naturellement, je ne vous ai parlé de rien.

— Et je vous en ai su gré. Vous avez été toujours très bonne envers moi. Vous me faisiez parvenir de merveilleux présents. Je me rappelle surtout celui que vous m'avez envoyé pour mes vingt et un ans. Et puis, vous étiez tellement compréhensive ! Pas du tout comme ces personnes qui n'arrêtent pas de poser des questions et voudraient tout savoir de votre vie.

— Tout le monde fait preuve de curiosité, un jour ou l'autre. Mais vous devez maintenant comprendre ce qui m'a choquée dans les propos de Mrs. Burton-Cox. Cela semble extraordinaire de la part d'une personne qui m'est totalement étrangère, et la raison de sa demande m'échappe. Car elle ne me concerne pas. À moins...

— À moins que cela n'ait trait à mon projet de mariage avec Desmond ? suggéra Celia.

— Oui, c'est possible. Mais en quoi cela la regarde-t-il ?

— C'est que, précisément, *tout* la regarde.

— J'ose espérer que son fils ne tient pas d'elle.

— Oh non ! J'aime bien Desmond, et je crois qu'il m'aime aussi.

— Est-il très attaché à sa mère ?

— Je ne saurais le dire. De toute façon, je n'ai pas l'intention de me marier pour l'instant. Je n'en ai pas du tout envie. Mais, dites-moi, si je vous fournissais la réponse à la question que vous a posée Mrs. Burton-Cox, iriez-vous la lui transmettre ?

— Non. Absolument pas. Si je la rencontre à nouveau, je lui dirai simplement que l'affaire ne nous regarde ni l'une ni l'autre et qu'il n'entre pas dans mes intentions d'aller vous faire subir une interview.

— Je savais par avance que je pouvais vous faire confiance. C'est pourquoi ça ne me dérange pas de vous dire ce que je sais.

— Vous n'y êtes nullement obligée, Celia. Et notez bien que je ne vous l'ai pas demandé.

— Non. Mais je vous donnerai la réponse tout de même. Elle tient en un mot : rien. Ou presque rien.

— Rien ? répéta Mrs. Oliver d'un air pensif.

— À l'époque du drame, je n'étais pas à la maison...

— Je sais. Et puis, étant donné l'âge que vous aviez, il aurait été surprenant que vous fussiez au courant de l'affaire.

— Néanmoins, il m'intéresserait de connaître votre impression. Pensez-vous que je devrais, logiquement, me souvenir de tout cela ?

— Si vous vous étiez trouvée chez vous, il serait logique, en effet, que vous vous rappeliez certaines choses. Les enfants et les adolescents observent, ils ont bonne mémoire, et ils savent souvent des détails que les grandes personnes ignorent. Seulement, ce sont généralement des faits qu'ils hésitent à raconter à des enquêteurs.

— Qu'a pensé la police, à l'époque ? Je n'ai jamais eu le compte rendu de l'enquête.

— Elle a pensé, je crois, qu'il s'agissait d'un double suicide, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais entrevu la raison qui avait pu pousser vos parents à cet acte.

— Voulez-vous connaître mon impression ?

— Pas à moins que vous ne teniez à m'en faire part.

— Vous écrivez des romans dans lesquels certains personnages se suicident parfois, ou s'entre-tuent. Et ils ont des raisons d'agir ainsi. Cela devrait donc vous intéresser.

— Je l'admets volontiers. Cependant, je ne voudrais pour rien au monde vous offenser en cherchant à connaître des événements qui, somme toute, ne me concernent pas.

— Je me suis souvent demandé comment je pouvais savoir si peu de choses de ce qui se passait à la maison. Il est vrai que j'étais en pension sur le continent et que, au moment du drame, je n'avais pas vu mes parents depuis un certain temps. Ils étaient bien venus me voir en Suisse, une fois, mais c'est tout. Ils ne m'avaient pas paru tellement changés. Un peu vieilliss, peut-être. Il est vrai que mon père était souffrant. Je ne sais pas si c'était le cœur qui flanchait, ou autre chose. Quand à ma mère, elle paraissait plutôt nerveuse. Non pas à proprement parler neurasthénique, mais préoccupée, elle aussi, par sa santé. Néanmoins, je n'ai rien remarqué de vraiment anormal. Et, en tout cas, ils avaient l'air d'être en très bons termes.

— Au fond, je ne crois pas que nous ayons intérêt à évoquer davantage ces événements. Pourquoi chercher à savoir ? L'affaire a été classée. Elle appartient à un passé déjà lointain, et le verdict de suicide était, somme toute, satisfaisant. Rien ne prouvait qu'il y ait eu meurtre.

— S'il s'agissait de meurtre, il me semble plus logique de penser que c'est mon père qui a tué ma mère. C'est plus naturel, non ? Naturel n'est peut-être pas le terme qui convient. Je devrais dire : plus courant. Je ne crois vraiment pas qu'une femme comme ma mère aurait été capable de tirer un coup de feu sur qui que ce soit. Une femme choisirait un autre procédé. Mais je suis persuadée qu'il n'y a pas eu meurtre. Ni d'un côté ni de l'autre.

— On aurait pu envisager une intervention extérieure.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Qui, hormis vos parents, habitait la maison ?

— Une femme de charge d'un âge avancé, à moitié sourde et aveugle ; une jeune fille étrangère au pair, qui avait été ma gouvernante à un certain moment. Absolument charmante, d'ailleurs. Elle était revenue pour s'occuper de ma mère qui rentrait de l'hôpital. Et il y avait aussi une tante, que je n'ai jamais beaucoup aimée. Je ne pense vraiment pas qu'aucun d'eux ait pu en vouloir à mes parents au point de les tuer. D'autre part, personne ne profilait de leur mort, à l'exception évidemment de moi-même et de mon frère Edward, de quatre ans plus jeune. Nous n'avons d'ailleurs pas hérité d'une grosse somme. Mes parents vivaient surtout de la retraite de mon père, bien que ma mère possédât un petit avoir personnel.

— Je suis navrée de vous avoir peut-être attristée en vous faisant revivre ce passé déjà lointain.

— Vous ne m'avez nullement attristée. Je suis maintenant à un âge où j'aimerais savoir, car je me rends compte que j'ignorais bien des choses sur eux : leur vie ensemble, ce qu'ils aimaient, ce qui avait de l'importance à leurs yeux et ce qui n'en avait pas. Oui, j'aimerais mieux savoir, et ensuite ne plus y penser.

— Vous y pensez donc ?

Celia fixa un instant sa marraine en silence, puis parut se décider.

— Oui, dit-elle. J'y pense souvent, je peux bien l'avouer. Et Desmond aussi.

V

Les racines de nos fautes plongent dans le passé

Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le petit restaurant, et Hercule Poirot repéra sur-le-champ la silhouette massive du commissaire Spence qui se leva pour le saluer.

— Permettez-moi de vous présenter le commissaire principal Garroway. M. Hercule Poirot.

Garroway était un homme grand et mince, avec un visage ascétique, des cheveux gris qui ménageaient au milieu de son crâne un petit cercle semblable à une tonsure, et son apparence générale n'était pas sans avoir une certaine ressemblance avec celle d'un ecclésiastique.

— Je suis maintenant en retraite, expliqua-t-il, mais ma mémoire est encore bonne. Et je me souviens de certains faits que le public a probablement oubliés.

Hercule Poirot se retint pour ne pas répéter le slogan de Mrs. Oliver : « Les éléphants se souviennent. »

Les trois hommes prirent place autour de la table, et le garçon apporta la carte. Le commissaire Spence, qui était un habitué de ce restaurant, se permit de donner quelques conseils sur le choix du menu, et ils restèrent quelques instants silencieux devant leurs verres de sherry.

— Je vous dois d'abord des excuses, commença Poirot, pour venir ainsi vous importuner au sujet d'une affaire qui est classée depuis longtemps.

— J'aimerais savoir, dit Spence, ce qui a éveillé votre intérêt. Tout d'abord, j'ai pensé que cela ne vous ressemblait pas de vouloir ainsi fouiller dans le passé. Cet intérêt est-il motivé par un événement fortuit, ou bien éprouvez-vous simplement une soudaine curiosité pour une affaire assez inexplicable ? C'est le commissaire principal Garroway – alors inspecteur – qui avait été chargé de l'enquête. C'est un de mes vieux amis. Aussi n'ai-je éprouvé aucune difficulté à le décider à vous rencontrer.

— Et il a été assez aimable pour venir ici aujourd'hui, dit Poirot, uniquement pour satisfaire ma curiosité au sujet d'une vieille affaire qui, somme toute, ne me regarde pas.

— Je me garderai bien de dire cela, affirma Garroway. Il nous arrive à tous

de nous intéresser à une affaire passée. Lizzie Borden, par exemple, a-t-elle véritablement tué son père et sa mère au moyen d'une hache ? Il y a encore bien des gens persuadés du contraire. Qui a tué Charles Bravo ? Et pourquoi ? Il existe plusieurs hypothèses, mais dont la plupart reposent sur des bases assez peu solides.

Les yeux perçants du commissaire se posèrent sur le détective.

— Et M. Poirot a été parfois amené, si je ne me trompe, à se replonger dans des affaires appartenant au passé.

— À deux ou trois reprises, je crois, précisa Spence. Une fois à la demande d'une jeune Canadienne, n'est-ce pas ?

— C'est exact, répondit Poirot. Une petite Canadienne impétueuse, passionnée, énergique, qui était venue enquêter sur un meurtre pour lequel sa mère avait été condamnée, bien qu'elle fût morte avant l'exécution de la sentence. Sa fille était convaincue de son innocence.

— Et vous, étiez-vous d'accord ?

— Pas au moment où elle m'a exposé les faits pour la première fois. Mais elle avait l'air tellement sûre d'elle...

— Il était naturel pour une jeune fille de souhaiter, contre toute vraisemblance, que sa mère fût innocente et d'essayer de le prouver, fit remarquer Spence.

— Il y avait plus que cela, répondit Hercule Poirot d'un air songeur. Elle est parvenue à me faire comprendre quel genre de femme était sa mère.

— Une femme incapable de commettre un meurtre ?

— Pas exactement. Le fait étrange et qui n'a pas manqué de me frapper, c'est qu'elle n'avait jamais protesté de son innocence. Elle semblait avoir été parfaitement satisfaite de sa condamnation. Avouez qu'il y avait de quoi me faire réfléchir. Était-elle à ce point indifférente, défaitiste ? Dès le début de mon enquête, j'eus la preuve qu'il n'en était rien. Elle était même tout le contraire.

Garroway, penché au-dessus de la table et en train d'émietter machinalement un morceau de pain dans son assiette, était visiblement intéressé.

— Et elle était innocente ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Poirot, elle l'était. Il y avait certains détails – un en particulier – qui prouvaient qu'elle ne pouvait pas être coupable. Un fait auquel personne n'avait prêté attention au moment de l'enquête³.

Le garçon venait d'apporter un magnifique plat de truites.

— Vous vous êtes également penché sur une autre affaire classée, mais assez différente de la précédente, n'est-ce pas ? reprit Spence. Il s'agissait encore d'une jeune fille, mais qui prétendait avoir vu commettre un crime au cours d'une réunion.

— Là, il fallait – comment dirai-je ? – faire résolument un pas en arrière au lieu d'aller de l'avant, expliqua Poirot.

— Et cette jeune personne avait véritablement vu commettre le crime ?

— Non, parce qu'il s'agissait d'une autre fille. Cette truite est vraiment succulente.

— Ici, tous les plats de poisson sont toujours excellents, affirma Spence. Et cette sauce est un vrai régal.

Il se servit copieusement.

— Lorsque Spence est venu me voir, reprit Garroway au bout d'un moment, pour me demander si je me rappelais l'affaire Ravenscroft, j'ai été à la lois intrigué et ravi.

— Vous ne l'avez donc pas oubliée.

— Non. Ce n'était pas le genre d'affaire qu'on oublie facilement.

— Vous êtes probablement d'accord avec moi pour penser que l'on a envisagé des hypothèses fort différentes les unes des autres. Était-ce par manque de preuves ?

— À vrai dire, non. Tous les témoignages s'accordaient avec les faits, et il y avait eu d'autres exemples de morts semblables. Et pourtant...

— Pourtant ? répéta Poirot.

— Il y avait quelque chose qui ne cadrerait pas.

— Ah ! dit Spence d'un air intrigué.

— C'est l'impression que vous aviez éprouvée à propos d'une autre affaire, reprit le détective. Vous vous rappelez ?

— Je suppose que vous voulez parler du cas de Mrs. McGinty⁴.

— C'est cela même. Vous n'aviez pas été satisfait, au moment de la condamnation de ce jeune homme dont le comportement, il faut bien l'avouer, était assez étrange. Il avait toutes les raisons pour commettre le crime, il paraissait à peu près certain qu'il l'avait effectivement commis, et c'était l'opinion de tout le monde. Mais vous, vous aviez la conviction qu'il n'était pas coupable. Vous en étiez même si sûr que vous êtes venu me demander si je voulais essayer de découvrir la vérité.

— Et vous m'avez beaucoup aidé, je dois le reconnaître en toute sincérité.

Poirot poussa un soupir.

— Et cependant, quel garçon détestable c'était là ! Il aurait presque mérité d'être pendu, non point parce qu'il avait commis le crime, mais parce qu'il refusait systématiquement de nous aider dans la tâche délicate que nous avions entreprise avec l'espoir de prouver son innocence. Maintenant, nous voici en face de l'affaire Ravenscroft. Vous disiez tout à l'heure, commissaire Garroway, que quelque chose ne cadrerait pas.

— Oui, j'en étais intimement convaincu.

— Ce sont des choses qui se produisent parfois. Les preuves sont là, ainsi que le mobile, l'occasion, des indices de toute sorte, parfois la mise en scène... Et néanmoins, les gens dont c'est le métier de procéder à des enquêtes sentent que tout cela est truqué, exactement comme dans le monde des arts un expert sent qu'il a affaire à un faux avant même d'avoir découvert des preuves tangibles.

— Malheureusement, je ne pouvais pas faire grand-chose, reprit le commissaire principal. J'ai examiné la question sous toutes ses faces, sous toutes ses coutures, si je puis dire, j'ai interrogé des tas de gens, mais en vain. L'affaire avait véritablement l'air d'un double suicide, elle en avait tous les aspects. D'un autre côté, évidemment, on pouvait prétendre que l'un des deux – le mari ou la femme – avait tué l'autre avant de se suicider. Ces choses-là se produisent aussi. Mais quand on les rencontre, on sait généralement que le drame s'est produit de cette manière. Dans la plupart des cas, on connaît le mobile.

— Et dans l'affaire que nous évoquons, vous n'en avez aucune idée ? demanda Poirot.

— Pas la moindre. Quand on commence une enquête, on a, en règle générale, une vue assez précise de la vie des gens qui gravitent autour de l'affaire. Dans le cas qui nous occupe, le mari possédait une excellente réputation, il avait une femme aimante qui paraissait lui être très attachée et avec qui il était en excellents termes. Ils semblaient parfaitement heureux, allaient régulièrement faire des promenades ensemble, jouaient le soir au piquet ou au poker, ils avaient des enfants qui ne leur causaient aucun souci particulier : un garçon dans une école anglaise, une fille dans un pensionnat suisse... Bref, il n'y avait, autant que l'on pût en juger, rien d'anormal dans leur vie. Si l'on en croit les témoignages médicaux que nous avons pu recueillir, ils n'avaient rien de vraiment inquiétant au point de vue santé. À un certain moment, le mari avait souffert d'hypertension, mais il se maintenait en bonne forme par l'absorption régulière de médicaments adéquats. Sa femme avait eu un petit ennui cardiaque, mais rien de véritablement inquiétant, je le répète. Bien sûr, il est possible, ainsi qu'il arrive parfois, que l'un d'eux ait éprouvé des craintes sérieuses pour sa santé. Il y a des quantités de gens qui, tout en étant en pleine forme, sont convaincus d'avoir un cancer qui ne leur accordera pas une autre année de vie. Cette conviction peut parfois les conduire au suicide : le cas est plus fréquent qu'on ne le croirait a priori. Les Ravenscroft, cependant, calmes et bien équilibrés, ne paraissaient pas appartenir à cette catégorie d'hypocondriaques.

— Qu'avez-vous donc réellement pensé ? demanda Poirot.

— L'ennui, c'est que je me sentais à peu près incapable de me former une opinion. Maintenant, lorsque je regarde en arrière, je me dis qu'il ne pouvait pas

s'agir d'autre chose que d'un double suicide. Pour une raison qui nous échappe, ils avaient dû décider que la vie leur était devenue intolérable. Cette attitude ne pouvait être motivée ni par des ennuis d'argent ni par des ennuis de santé, et il ne pouvait être question non plus de mésentente. Je me trouvais véritablement dans une impasse. Ils étaient partis en promenade en emportant un revolver, détail pour le moins étrange, il faut bien en convenir, revolver que l'on a ensuite retrouvé auprès des cadavres. Les empreintes prouvaient que le mari et la femme avaient manié l'arme tous les deux, mais elles étaient trop brouillées pour que l'on pût déterminer celui qui l'avait eue entre les mains en dernier lieu. Nous avons supposé que le mari avait d'abord tué sa femme avant de se suicider, mais uniquement parce que cela paraissait plus vraisemblable. Bien des années se sont écoulées. Et pourtant, lorsque je lis dans un journal que l'on a découvert quelque part le cadavre d'un homme et de sa femme, je ne puis m'empêcher de me reporter en arrière et de me poser encore des questions, de me demander pourquoi les Ravenscroft ont été poussés à un acte semblable. Oui, pourquoi ? Le mari haïssait-il sa femme à l'insu de tous ? Était-ce, au contraire, la femme qui souhaitait se débarrasser de son mari ? Se haïssaient-ils mutuellement au point de ne pas pouvoir endurer cette situation plus longtemps ?... Avez-vous une idée personnelle, monsieur Poirot ? Vous a-t-on fait part d'un détail qui a éveillé votre intérêt ? En somme connaissez-vous quelque chose qui puisse expliquer le pourquoi de ce drame ?

— Non. Mais je suppose que vous avez bien dû avoir vous-même une théorie ?

— Bien sûr. On a toujours des théories, et on espère que l'une d'elles sera la bonne. Hélas, ça ne se passe pas forcément ainsi, vous le savez aussi bien que moi. La mienne ne pouvait me conduire très loin en ce qui concerne la découverte du mobile, car je ne possédais pas suffisamment de renseignements. En somme, que savais-je sur les victimes ? Le général Ravenscroft approchait de la soixantaine, sa femme avait trente-cinq ans. Mais, en réalité, je ne connaissais que les cinq ou six dernières années de leur vie. Le général ayant pris sa retraite, ils étaient rentrés en Angleterre et avaient habité Bournemouth pendant un certain temps avant de venir s'installer dans cette villa du Kent près de laquelle s'est déroulé le drame. Ils y menaient une vie simple et sans histoires, leurs enfants venaient passer les vacances auprès d'eux... Période calme s'il en fut, succédant apparemment à une existence tout aussi paisible passée à l'étranger. Pourtant, à bien réfléchir, que savais-je de cette période prétendue calme et paisible ? Au cours des dernières années, il n'y avait eu, à ma connaissance, aucun ennui financier, aucun motif de haine, aucune affaire d'ordre sexuel ou affectif. Mais *avant* cette période ? Ils avaient passé la plus grande partie de leur

vie au-delà des mers et n'avaient fait que de courts séjours en Angleterre. Le général était d'ailleurs fort bien considéré, et les amies de la jeune femme conservaient d'elle un excellent souvenir. Il n'y avait eu aucune difficulté, aucune querelle, rien dont personne eût entendu parler. Mais une longue période s'était tout de même écoulée depuis leur mariage, période qu'ils avaient passée dans différents pays du Commonwealth. En Inde en particulier. Peut-être l'origine de la tragédie se trouvait-elle là. Il y a un proverbe que ma grand-mère aimait à citer et qui dit : *Les racines de nos fautes plongent dans le passé*. Fallait-il donc imaginer que le mobile du drame se trouvait dans ce passé dont j'ignorais à peu près tout ? Il était fort malaisé – quasi impossible, en vérité – de s'en assurer. On peut apprendre aisément les antécédents d'une personne, savoir ce que disent ses amis et connaissances, mais on est rarement mis au courant des détails intimes. Et, peu à peu, j'en suis venu à l'idée qu'il aurait fallu pouvoir enquêter sur cette période écoulée. Peut être s'était-il passé quelque chose dans un autre pays ; un événement qu'on avait pu croire définitivement oublié mais qui ne l'était pas vraiment. Une vieille rancune que tout le monde ignorait ici. Si seulement j'avais su où chercher !

— Il est possible, en effet, qu'aucun de leurs amis anglais n'aient été au courant.

— D'autant qu'il s'agissait d'amis de fraîche date. Bien sûr, peut-être de vieilles connaissances venaient elles aussi leur rendre visite de temps à autre, mais il n'est nullement certain qu'elles aient eu vent d'un secret quelconque. Si secret il y avait. Et puis, les gens oublient.

— Oui, approuva Poirot. Les gens oublient.

— Ils ne sont pas comme les éléphants, qui, dit-on, possèdent une mémoire prodigieuse.

— C'est drôle que vous parliez de cela.

— Des gens qui oublient le passé ?

— Ce n'est pas tellement ça qui m'a frappé, mais le fait que vous ayez mentionné les éléphants.

Le commissaire Garroway considéra Poirot avec une certaine surprise, semblant attendre une explication, et Spence jeta un coup d'œil à son vieil ami.

— Peut-être doit-on envisager un événement qui se serait passé aux Indes, suggéra-t-il. C'est bien de là que viennent les éléphants, n'est-ce pas ? Ou d'Afrique.

— Une de mes vieilles amies, Mrs. Oliver, me parlait l'autre jour de ces animaux, dit Poirot.

— Ariane Oliver ? Saurait-elle, par hasard, quelque chose ?

— Pour l'instant, je ne le pense pas. Mais je ne serais pas autrement surpris

qu'elle apprit certains détails sans tarder.

Le détective s'interrompit quelques secondes avant d'ajouter :

— Elle appartient à ce genre de femmes qui voient beaucoup de monde et sont généralement bien informées.

— A-t-elle des idées sur la question qui nous préoccupe ?

— C'est de la romancière que vous parlez ? interrogea Garroway.

— D'elle-même.

— A-t-elle des connaissances en criminologie ? Je sais qu'elle écrit des romans policiers, mais je n'ai jamais compris où elle puisait ses idées et ses faits.

— Ses idées, répondit Poirot, elle les puise dans son cerveau. Quant aux faits, ma foi, c'est plus difficile.

Le détective s'interrompit un instant.

— À quoi pensez-vous, Poirot ? demanda Spence. À quelque chose de spécial ?

— Je songeais qu'une fois j'ai démolì, bien malgré moi, une de ses théories. Du moins l'a-t-elle affirmé. Elle venait d'avoir une idée à propos d'un certain fait, quelque chose qui avait trait à un gilet de laine à manches longues, je crois. Je lui téléphonai par hasard pour lui demander un renseignement, et je lui fis perdre son idée. Elle me le reproche encore de temps à autre.

— Ça me fait penser à ce persil qui s'était enfoncé dans le beurre par une journée chaude. Vous savez, Sherlock Holmes et le chien qui n'avait pas aboyé la nuit.

— Possédaient-ils un chien ?

— Je vous demande pardon ?

— Le général et Lady Ravenscroft possédaient-ils un chien ? Et l'avaient-ils emmené avec eux le jour où ils ont trouvé la mort ?

— Ils avaient un chien, oui, répondit Garroway, et je sais qu'ils l'emmenaient en promenade avec eux la plupart du temps. Mais je ne saurais dire...

— Dans une histoire de Mrs. Oliver, on aurait trouvé la brave bête en train de pleurer près des cadavres de ses maîtres. Mais, dans la réalité, les choses se passent souvent d'une manière très différente. En tout cas, le fait ne s'est pas produit.

Garroway hocha la tête.

— Je me demande où est ce chien, maintenant ? murmura Poirot.

— Enterré dans un coin du jardin, j'imagine. Cette affaire remonte à quatorze ans, ne l'oubliez pas.

— Nous ne pouvons donc pas aller l'interroger, reprit le détective d'un air pensif. C'est dommage. Il est surprenant de constater combien ces animaux peuvent savoir de choses. Qui se trouvait dans la maison le jour du drame ?

— Je vous ai apporté une liste, répondit le commissaire Garroway, pour le cas où vous voudriez la consulter. Nous avons d'abord une certaine Mrs. Whittaker, vieille femme de charge qui remplissait aussi les fonctions de cuisinière. Sourde et à moitié aveugle, elle n'a pu nous être d'un grand secours, d'autant que c'était son jour de sortie. Elle nous a simplement appris que Lady Ravenscroft avait fait récemment un séjour dans un hôpital – ou une maison de repos –, apparemment pour soigner ses nerfs. Nous trouvons ensuite un jardinier, et enfin une jeune fille étrangère qui avait été précédemment gouvernante des enfants.

— Néanmoins, un inconnu aurait pu venir de l'extérieur et pénétrer dans la propriété. Cette idée vous est bien venue à l'esprit, commissaire ?

— C'était moins une idée qu'une théorie.

Poirot ne répondit pas. Il songeait à une certaine époque où il avait dû aussi se replonger dans le passé et étudier le cas de cinq personnes, lesquelles lui avaient rappelé la chanson d'enfants *Cinq petits Cochons*. Et il avait fini par découvrir la vérité.

VI

Souvenirs d'une vieille amie

Quand Mrs. Oliver rentra chez elle, le lendemain matin, Miss Livingstone l'attendait.

— Il y a eu deux coups de téléphone, madame, annonça la secrétaire.

— Ah oui ?

— Le premier était de Crichton et Smith. Ils voulaient savoir si vous aviez choisi le brocart tilleul ou le bleu pâle.

— Je ne me suis encore décidée pour aucun des deux. Rappelez-moi ça demain, voulez-vous ? Ce n'est pas urgent.

— L'autre coup de téléphone était d'un étranger. Un certain Mr. Hercule Poirot.

— Que voulait-il ?

— Il a demandé s'il vous serait possible d'aller le voir cet après-midi.

— Absolument impossible. Rappelez-le, je vous prie, pour lui annoncer que je n'ai pas une seule minute à moi. Il faut d'ailleurs que je ressorte immédiatement. A-t-il indiqué son numéro ?

— Oui, madame.

— Dans ce cas, c'est parfait. Ça vous évitera de le rechercher dans l'annuaire. Dites-lui qu'il veuille bien m'excuser, mais que je ne puis lui rendre visite cet après-midi, car je suis sur la piste d'un éléphant.

— Je vous demande pardon ?

— Dites que je suis sur la piste d'un éléphant.

— Euh... bien, madame.

Miss Livingstone observa la romancière, se demandant si elle n'avait pas raison de penser parfois que Mrs. Oliver, malgré ses talents d'écrivain, avait le timbre un peu fêlé.

— Je n'avais encore jamais chassé les éléphants, précisa Mrs. Oliver, mais je dois avouer que c'est un exercice fort passionnant.

Elle passa dans le salon et ouvrit le premier des volumes qui se trouvaient sur le canapé. La plupart étaient en assez piteux état, car elle les avait passablement malmenés, la veille au soir, pour y rechercher un certain nombre d'adresses.

— Ma foi, murmura-t-elle, il me faut bien commencer quelque part, et je crois que si Julia n'est pas devenue complètement toquée, je ferais bien de la voir en premier lieu. Elle a toujours eu des tas d'idées, et puis elle connaissait la région. Oui, je crois que je vais commencer par elle.

— Vous avez quatre lettres à signer, madame, fit remarquer Miss Livingstone.

— Je n'ai pas le temps maintenant. Il faut que j'aille jusqu'à Hampton Court, et ce n'est pas la porte à côté.

Julia Carstairs se leva de son fauteuil, non sans quelque difficulté, et fit quelques pas dans la pièce pour voir qui venait de lui annoncer Emma, la fidèle domestique qui partageait son petit appartement dans ce home pour personnes âgées où elle résidait depuis quelques années. Elle était légèrement dure d'oreille et n'avait pas bien saisi le nom. Mrs. Gulliver ? Elle ne se rappelait pas avoir jamais connu personne de ce nom. Elle scruta le visage de sa visiteuse.

— Je ne crois pas que vous vous souviendrez de moi, commença Mrs. Oliver, car il y a des années que nous ne nous sommes rencontrées.

Comme beaucoup de personnes âgées, Mrs. Carstairs se rappelait mieux les voix que les visages.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Mais c'est cette chère Ariane. Comme cela me fait plaisir de vous voir !

— Je passais par hasard dans les parages, où j'ai quelqu'un à voir, et j'avais vu dans mon carnet d'adresses que je n'étais pas très loin de chez vous. Vous avez un charmant appartement.

— Il n'est pas trop mal. Peut-être pas exactement ce qu'on vous promet au départ, mais il a tout de même bien des avantages. On peut apporter son mobilier personnel si on le désire, et il y a un restaurant central où l'on peut aller prendre ses repas. Oui, c'est bien. Vraiment. Les jardins sont agréables et bien entretenus... Mais asseyez-vous donc, Ariane. Vous avez l'air en pleine forme. J'ai lu, l'autre jour, dans mon journal, que vous aviez assisté à un déjeuner littéraire. Comme c'est curieux ! On lit le nom d'une personne, ou on en entend parler, et deux jours plus tard, on la rencontre. Quelles coïncidences la vie nous réserve parfois !

— C'est vrai, répondit la romancière en prenant place dans le fauteuil qu'on lui offrait. Ce sont des choses qui arrivent.

— Vous habitez toujours Londres ?

— Toujours.

Mrs. Oliver s'enquit des filles de Mrs. Carstairs – dont l'une vivait en Nouvelle-Zélande – et de leurs enfants. Puis la vieille dame sonna et demanda à

Emma de bien vouloir servir le thé.

— Il y a, en effet, des années que je ne vous avais vue, dit-elle ensuite.

— Ce devait être au mariage des Llewellyn.

— Exactement. Cette chère Moira portait une robe qui ne l'avantageait guère.

— Les mariages d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'ils étaient de notre temps.

Certaines personnes se permettent d'y arborer des vêtements d'une folle excentricité. La semaine dernière, une de mes amies était invitée à une cérémonie pour laquelle, m'a-t-elle affirmé, le marié avait revêtu un complet de satin blanc et portait autour du cou une fraise en dentelle de Valenciennes ! Assez étrange, avouez-le. Quant à la jeune fille, elle avait un ensemble pantalon, blanc également mais tout parsemé de trèfles verts.

— A-t-on idée de s'accoutrer de la sorte ! Et pour se rendre à l'église, encore ! Si j'avais été le pasteur, j'aurais refusé carrément de marier ces deux énergumènes.

La conversation s'interrompt quelques instants pour reprendre lorsqu'Emma fut repartie après avoir servi le thé.

— Il y a deux ou trois jours, j'ai vu ma filleule Celia. J'imagine que vous vous rappelez les Ravenscroft, bien que cela remonte à quelques années.

— Les Ravenscroft ? Oh, certainement. Une lamentable tragédie. Un double suicide, a-t-on dit. Près de leur villa, à Overcliffe.

— Vous avez une mémoire extraordinaire, Julia.

— J'ai toujours eu une excellente mémoire, c'est vrai, bien que j'oublie parfois certains noms. Oui, une lamentable tragédie. Ma cousine, Roddy Foster, les connaissait quand ils étaient aux Indes, où le général avait d'ailleurs fait une fort belle carrière.

— Mais vous vous souvenez d'eux, vous aussi ?

— Certes. Ils ont vécu à Overcliffe pendant cinq ou six ans.

— Quel était le prénom de Lady Ravenscroft ? Je ne parviens pas à m'en souvenir.

— Margaret. Mais tout le monde l'appelait Molly. Elle portait la plupart du temps une perruque, vous vous souvenez ? Elle avait même essayé de me persuader d'en acheter une, moi aussi. Elle prétendait que c'était tellement pratique, surtout en voyage. Elle en avait quatre différentes, parmi lesquelles une pour le soir et une autre pour voyager. Cette dernière pouvait même supporter sans dommage d'être portée avec un chapeau.

— Je ne connaissais pas les Ravenscroft aussi bien que vous, dit Mrs. Oliver. Et puis, au moment du drame, je me trouvais à l'étranger, ce qui explique que je n'aie jamais connu les détails de l'affaire.

— Une affaire fort mystérieuse, au demeurant. Il a circulé des tas d'histoires

– toutes différentes les unes des autres – mais je crois qu'on n'a jamais su exactement la vérité.

— Je présume, cependant, qu'il y a eu une enquête du coroner ? Quelles en ont été les conclusions ?

— Bien sûr, l'enquête a eu lieu, comme dans tous les cas de mort violente. Mais elle n'a pu déterminer avec précision ce qui s'était passé. On a évidemment parlé de meurtre suivi de suicide. Mais, à mon sens, il s'agissait d'un double suicide. Quant au mobile...

— N'a-t-on pas songé qu'il aurait pu s'agir d'un assassinat par une tierce personne ?

— Non. On a même affirmé que rien ne pouvait étayer une telle hypothèse. Pas de traces de pneus, pas d'empreintes de pas. Il paraissait évident que personne ne s'était approché d'eux. Ils avaient quitté la villa après avoir pris le thé pour aller faire leur promenade quasi quotidienne, mais comme ils n'étaient pas de retour à l'heure du dîner, on a commencé à s'inquiéter. Le jardinier est parti à leur recherche, et c'est lui qui a découvert les cadavres. Avec le revolver près d'eux.

— L'arme appartenait à Ravenscroft, n'est-ce pas ?

— Oui. Il possédait deux pistolets, comme beaucoup d'anciens militaires, j'imagine. Le second se trouvait encore dans un tiroir de son bureau, et il est sorti en emportant l'autre. Il paraît peu probable que ce soit la femme qui ait pris l'arme.

— C'est peu probable, en effet. Ce lui aurait d'ailleurs été plus difficile.

— Il n'y avait rien, apparemment, qui pût motiver un pareil acte de désespoir. Mais on ne sait jamais exactement les secrets de la vie d'autrui, n'est-ce pas ?

— C'est bien vrai, Julia. On ne sait jamais. Vous êtes-vous formé une opinion vous-même ?

— Ma foi, on ne peut s'empêcher de réfléchir. Peut-être y avait-il une question de santé. On aurait pu laisser entendre au général qu'il avait un cancer ou quelque autre maladie incurable. Pourtant, d'après les expertises médicales, il n'en était rien. Il avait eu, je crois, une petite crise cardiaque, mais il s'en était parfaitement remis. Quant à sa femme, elle était évidemment légèrement névrosée.

— Il me semble, en effet, me rappeler ce détail.

Mrs. Oliver garda un instant le silence.

— À propos, reprit-elle soudain, Molly Ravenscroft portait-elle une de ses perruques, au moment de sa mort ?

— Je ne saurais rien affirmer, mais je sais qu'elle en portait presque toujours une.

— Cette question m'intrigue, je l'avoue. Si vous étiez sur le point de vous suicider ou de tuer votre mari, je me demande si vous prendriez la peine de mettre une perruque.

Les deux femmes débattirent cette question pendant quelques minutes.

— Quelle est votre conviction intime, Julia ? demanda ensuite Mrs. Oliver.

— C'est difficile à dire. On a laissé entendre certaines choses, mais on en raconte tellement.

— Sur lui ou sur elle ?

— On a surtout murmuré qu'il y avait une autre femme. La secrétaire du général. Il était en train de rédiger ses mémoires – souvenirs de sa carrière aux Indes –, et il dictait son manuscrit à cette jeune femme. Évidemment, il y a eu des gens pour prétendre – vous savez comment vont les langues – qu'il y avait quelque chose entre cette fille et lui. Elle n'était d'ailleurs pas toute jeune – trente-cinq ans, me semble-t-il – et pas particulièrement attrayante. Néanmoins, certains ont pensé que Ravenscroft aurait pu tuer sa femme parce qu'il souhaitait épouser sa secrétaire. Mais on ne l'a pas dit ouvertement. Et, en tout cas, en ce qui me concerne, je ne l'ai jamais cru.

— Qu'avez-vous pensé ?

— Je me suis surtout posé des questions au sujet de Molly.

— Voulez-vous dire que l'on a mentionné le nom d'un homme ?

— Je crois qu'il s'était passé quelque chose en Malaisie. J'ai entendu parler d'une petite histoire qui la concernait. Elle aurait eu une liaison avec un homme plus jeune qu'elle. Son mari, dit-on, n'avait pas apprécié outre mesure la situation, et il y avait eu une sorte de petit scandale. Mais c'était il y a bien longtemps, et je ne pense vraiment pas que le général aurait attendu des années pour se venger s'il en avait eu l'intention.

— N'a-t-on parlé d'aucune histoire de ce genre ayant eu lieu sur place, de relations avec quelqu'un du voisinage, par exemple, d'une dispute entre les deux époux ?

— Non, je ne le crois pas. J'ai lu tout ce qu'ont écrit les journaux de l'époque, et nous en avons discuté, bien sûr, parce que bien des gens avaient précisément l'impression qu'il devait y avoir là-dessous quelque histoire d'amour.

— Cependant, vous êtes finalement parvenue à la conclusion qu'il n'y avait rien de tel, si j'ai bien compris. Et les enfants ?

— Ils étaient au nombre de deux, comme vous le savez. L'aînée, votre filleule, âgée de douze ans, se trouvait en Suisse. Le garçon, plus jeune, fréquentait une école anglaise.

— Je suppose qu'il n'y avait, dans la famille, aucune trace de... troubles mentaux ?

— Non. J'en suis à peu près sûre. Ce que je ne puis m'empêcher de penser...

— Oui, Julia ?

— Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y avait peut-être dans le tableau un autre homme que le mari, après tout.

— Vous voulez dire que Lady Ravenscroft...

— Cela ne semble pas absolument invraisemblable. D'abord, il y avait les perruques.

— J'avoue que je ne vois pas très bien ce que viennent faire les perruques dans tout ça.

— Elles amélioreraient sensiblement son apparence.

— Elle n'avait cependant que trente-cinq ans, je crois.

— Trente-six. Un jour, elle m'avait montré ses perruques, et je dois reconnaître qu'elles lui allaient à ravir. D'autant mieux qu'elle était déjà très jolie femme. Elle prenait également grand soin de son maquillage. Tout cela avait commencé, apparemment, lorsqu'ils étaient venus s'installer dans la région.

— Ce qui vous incite à penser qu'elle aurait pu faire la connaissance d'un homme.

— C'est, en tout cas, une possibilité à envisager. Voyez-vous, quand un homme sort avec une fille, les gens s'en aperçoivent généralement assez vite, car les hommes ne sont pas très habiles à brouiller les pistes. Mais il en va différemment quand il s'agit d'une femme. Et Molly avait parfaitement pu faire la connaissance d'un homme sans que personne l'eût remarqué.

— Le pensez-vous réellement, Julia ?

— Bien sûr, il est étrange que personne, dans le voisinage, ne se soit aperçu de rien. Mais on ne sait jamais. Seulement, si c'est le mari qui a découvert le pot aux roses...

— Ce serait donc un crime motivé par la jalousie ?

— Ça ne me surprendrait pas outre mesure.

— Dans ce cas, ce serait Ravenscroft qui aurait tiré le premier sur sa femme avant de se donner la mort.

— Cela semble évident. Parce que si c'était elle qui avait voulu se débarrasser de lui, ils ne seraient pas allés faire une promenade ensemble, et surtout elle n'aurait pas emporté un revolver dans son sac à main, car il lui aurait fallu un sac assez volumineux. On est bien obligé de tenir compte de ces détails matériels.

— Votre remarque est fort judicieuse.

— Cette affaire doit être intéressante pour vous qui écrivez des histoires de crimes. Et vous devez savoir mieux que quiconque comment se passent les choses dans les différents cas qui peuvent se présenter.

— Non. Parce que, voyez-vous, dans mes romans, il s'agit de crimes que j'invente, et il n'arrive que ce que je veux qu'il arrive. Par contre, il m'intéresse de savoir ce que vous pensez, vous. Vous connaissez bien les gens, et puis je pensais qu'elle aurait pu, un jour ou l'autre, vous confier quelque chose.

— Attendez un instant... Maintenant que vous soulevez la question, cela me rappelle une certaine conversation.

Mrs. Carstairs se renversa dans son fauteuil, hocha lentement la tête et ferma les yeux. Mrs. Oliver garda le silence, fixant son interlocutrice de cet air particulier que prennent les femmes quand elles observent une marmite sur le point de bouillir.

— Il me souvient, reprit enfin la vieille dame, qu'elle m'a fait ce jour-là une réflexion étrange. Je me demande encore ce qu'elle pouvait bien vouloir dire. C'était à propos de sainte Thérèse d'Avila, et il s'agissait de commencer une nouvelle vie.

Mrs. Oliver paraissait un peu interloquée.

— Que venait faire là-dedans sainte Thérèse d'Avila ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Molly Ravenscroft avait peut-être lu récemment la vie de la sainte, et elle me fit remarquer combien il était extraordinaire que les femmes puissent ainsi parfois prendre un nouveau départ. Ce n'est peut-être pas le terme exact qu'elle a employé, mais ça voulait dire ça. Thérèse d'Avila n'avait rien fait de particulier – hormis le fait d'entrer en religion – lorsqu'elle entreprit de réformer les couvents.

— Je suis d'accord avec vous, mais ça ne me paraît pas être tout à fait la même chose.

— Ça ne l'est pas, reconnut Mrs. Carstairs. Mais les femmes débitent souvent des sottises, vous savez, quand il y a une histoire d'amour sous roche. Surtout quand elles ne sont plus toutes jeunes mais veulent cependant se persuader qu'il n'est jamais trop tard.

VII

Retour à la nursery

Mrs. Oliver considéra un instant d'un air indécis les trois marches de pierre et la porte d'une vieille maison délabrée située dans une rue étroite. Son aspect quelque peu rébarbatif était cependant égayé par une rangée de tulipes qui poussaient sous les fenêtres.

La romancière s'immobilisa, consulta son petit carnet d'adresses pour s'assurer qu'elle ne faisait pas erreur et appuya sur le bouton de la sonnette. Son geste ne paraissant pas avoir la moindre incidence sur ladite sonnette, elle eut recours au marteau de fer rouillé fixé au milieu du panneau. N'obtenant toujours pas de réponse, elle frappa plus fort. Cette fois, des pas traînants résonnèrent à l'intérieur de l'habitation, et elle perçut vaguement le bruit d'une respiration asthmatique, tandis que l'on essayait d'ouvrir. Puis quelques mots lui parvinrent à travers la fente de la boîte aux lettres.

— Sapristi ! Cette saleté s'est encore coincée.

Finalement, la porte s'ouvrit tout de même en grinçant, et une vieille femme apparut, le visage ridé, les épaules voûtées. Elle pouvait avoir entre soixante-dix et quatre-vingts ans.

— Je ne sais pas ce que vous voulez, dit-elle, mais...

Elle s'interrompit soudain et scruta plus attentivement le visage de sa visiteuse.

— Mon Dieu ! Mais c'est Miss Ariane. Ça, par exemple !

— Comment allez-vous, Mrs. Matcham ?

— Miss Ariane ! répéta la vieille femme tout émue.

Mrs. Oliver songea qu'il y avait bien longtemps qu'on ne l'avait appelée ainsi.

— Entrez donc, reprit Mrs. Matcham. Seigneur Dieu ! Il y a au moins quinze ans que je ne vous ai vue.

Il y avait beaucoup plus que cela, mais Mrs. Oliver jugea inutile de le préciser. Elle serra la main tremblante de la vieille dame et entra. Mrs. Matcham referma la porte et fit entrer sa visiteuse dans un petit salon aux murs ornés de très vieilles photographies. L'une d'elles, dans un joli cadre d'argent un peu terni, représentait une jeune femme en robe de cour, une autre deux officiers de

marine, d'autres encore des bébés nus à plat ventre sur des coussins. Mrs. Oliver prit place sur une chaise, laissant le canapé à la vieille dame qui glissa un oreiller derrière son dos.

— Quelle merveilleuse surprise de vous revoir ainsi à l'improviste, ma chère Ariane. Et vous écrivez toujours de belles histoires, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la romancière tout en se demandant si l'expression « belles histoires » était bien celle qui convenait à des récits d'aventures parfois sordides et à des crimes odieux.

— Je suis toute seule, maintenant, reprit Mrs. Matcham. Vous vous rappelez sans doute ma sœur, Gracie ? Elle est morte à l'automne dernier. D'un cancer. On l'a opérée, mais il était déjà trop tard.

— Oh ! mon Dieu ! je suis navrée...

La conversation porta, pendant une dizaine de minutes, sur la défunte et les autres parentes de Mrs. Matcham.

— Et vous, ça va ? reprit la vieille. Tout marche bien ? Vous avez un mari maintenant.

Puis, se rappelant soudain :

— Seigneur, excusez-moi, ma petite Ariane. Il me souvient que vous l'avez perdu il y a déjà plusieurs années. Et qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui dans ces parages ?

— Je passais par hasard non loin d'ici, mentit Mrs. Oliver, et comme j'avais votre adresse dans mon carnet, j'ai pensé que je me devais de faire un saut jusque chez vous pour prendre de vos nouvelles.

— Oui. Et parler un peu du passé aussi, peut-être. C'est toujours si agréable d'évoquer les souvenirs anciens !

— C'est bien vrai, répondit la romancière, tout heureuse que son interlocutrice aiguillât elle-même la conversation dans cette direction. Quelle quantité de photos vous avez là !

— Oui. Vous savez, j'ai passé plus d'un an à Sunset House. C'est une maison pour personnes âgées. Assez confortable, je veux bien le reconnaître, mais on nous interdisait d'avoir des objets personnels. Je n'y suis donc pas restée. Que voulez-vous, j'aime avoir autour de moi les objets auxquels je tiens. Mes meubles, mes photos. Vous voyez cette table de cuivre ? C'est un de mes anciens « enfants », le capitaine Wilson, qui me l'a envoyée de Singapour. Et ces cuivres de Bénarès, ne sont-ils pas magnifiques ? Ce cendrier égyptien m'a été offert par un archéologue qui l'avait découvert lui-même.

— Je conçois parfaitement que vous aimiez à vous rappeler tous ces souvenirs.

— Oui, mes garçons et mes filles. Certains n'étaient que des bébés. D'autres

étaient déjà plus grands. Sur cette photo, vous voyez Miss Moya dans sa robe de cour. Ah ! c'était une jolie fille ! Malheureusement, elle a divorcé deux fois. Elle avait d'abord épousé un noble avec qui elle ne s'est pas entendue. Puis un de ces chanteurs pop. Inutile de dire que ça n'a pas été non plus une réussite, vous vous en doutez. Finalement, elle s'est remariée une troisième fois en Californie. Ils possédaient un yacht et voyageaient beaucoup. Elle est morte il y a deux ou trois ans. Elle n'avait que soixante-deux ans. Quel dommage de disparaître si jeune !

— Vous avez, vous aussi, beaucoup voyagé, n'est-ce pas ? L'Inde, Hong Kong, l'Égypte et même l'Amérique du Sud, je crois.

— C'est exact. J'ai parcouru une grande partie du monde.

— Il me souvient que lorsque j'étais moi-même aux Indes, vous étiez chez un général. Le général... Ravenscroft, me semble-t-il.

— Non, non. Là, vous êtes dans l'erreur. J'étais à ce moment-là chez les Barnaby. Vous étiez même venue passer quelques jours chez eux.

— Mais bien sûr ! C'est vous qui avez raison.

— Ils avaient deux enfants charmants. Le garçon a fait ses études à Harrow, et la jeune fille à Roedean. Après cela, j'ai été engagée dans une autre famille. Ah ! les choses ont bien changé ! De nos jours, il n'y a pas autant d'ayahs qu'autrefois. Notez bien que ces jeunes servantes hindoues n'étaient pas toujours de tout repos. Pourtant, je m'entendais très bien avec celle des Barnaby. Mais je me rappelle aussi les Ravenscroft, dont vous parliez tout à l'heure. Par exemple, je ne sais plus très bien où ils habitaient. Pas très loin de la villa des Barnaby, en tout cas, avec qui ils étaient très liés. Après le départ des enfants pour l'Angleterre, j'étais restée un certain temps pour m'occuper de Mrs. Barnaby. C'est vers cette époque que s'est produite cette triste affaire. Pas chez les Barnaby, mais chez les Ravenscroft, précisément. Je ne l'oublierai jamais. Bien sûr, cela ne me touchait pas personnellement, mais c'était tout de même lamentable. Les Ravenscroft étaient des gens charmants, et cela leur avait porté un coup terrible.

— Je veux bien le croire. J'avoue que j'avais oublié cet événement.

— Bien sûr, on ne peut pas se souvenir de tout. On a prétendu qu'elle avait toujours été un peu bizarre. Depuis son plus jeune âge. Il y avait d'ailleurs eu une autre histoire, auparavant. Elle avait pris un bébé dans son landau et l'avait jeté dans la rivière. Par jalousie, paraît-il. D'autres affirmaient qu'elle voulait que l'enfant aille tout droit au Ciel, sans plus attendre.

— Est-ce de... Lady Ravenscroft que vous parlez ?

— Grand Dieu, non ! Je constate que vous n'avez pas une mémoire aussi fidèle que la mienne. C'était la sœur.

— La sœur de Molly ?

— Je ne sais plus si c'était sa sœur à elle ou celle de son mari. On prétendait qu'elle avait fait un séjour prolongé dans une maison de santé. Depuis l'âge de onze ou douze ans. Puis on a déclaré qu'elle était guérie, et on l'a laissée sortir. Elle a épousé un militaire, et peu après les troubles ont repris. On l'a alors placée à nouveau dans une autre maison de repos où le général et sa femme allaient régulièrement lui rendre visite. Finalement, elle est ressortie et est retournée vivre avec son mari. Mais celui-ci est mort peu de temps après d'une crise cardiaque. C'est alors qu'elle est allée habiter avec les Ravenscroft. Elle paraissait très heureuse et s'entendait bien avec les enfants. Et puis, un jour... C'était un après-midi. Le petit garçon était en classe, et sa sœur jouait près de la villa avec une de ses petites camarades qui était venue la voir. J'avoue que les détails m'échappent, après toutes ces années, et je ne sais plus exactement ce qui s'est passé. La jeune femme a voulu entraîner les enfants loin de la villa, prétendant qu'elles n'étaient pas en sécurité et autres balivernes du même ordre. Certains ont voulu faire croire que c'était l'ayah qui était responsable, mais on n'en a rien cru, et j'ai toujours pensé que c'était la jeune femme qui était coupable.

— Qu'est-elle devenue après cela ?

— Je crois qu'on l'a finalement ramenée en Angleterre. Dans la même maison ou dans une autre, je ne sais pas. Peut-être a-t-elle fini par guérir, je l'ignore. Je n'avais pas songé à ces événements depuis des années, et c'est vous qui m'y avez fait penser en me parlant du général et de Lady Ravenscroft. Je me demande ce qu'ils sont devenus.

— N'avez-vous rien lu dans les journaux ?

— Lu quoi ?

— Eh bien, ils avaient acheté une villa dans le Kent, et...

— Oh ! ça me revient, maintenant. N'étaient-ils pas tombés du haut d'une falaise ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça, oui, répondit doucement Mrs. Oliver.

— Et maintenant, ma chère, laissez-moi vous offrir une tasse de thé.

— Oh, mais non, Mrs. Matcham ! Je ne voudrais pas vous déranger. Je n'ai pas du tout besoin de thé.

— Erreur, mon enfant. On a toujours besoin d'une tasse de thé. Ça ne vous ennuie pas de venir jusqu'à la cuisine ? C'est là que je passe la plus grande partie de ma vie, maintenant. Mais, naturellement, je fais entrer mes visiteurs dans mon petit salon. Car je suis fière de tous ces souvenirs que j'ai accumulés au cours des années. Fière de mes enfants, surtout.

— Vous avez dû avoir une vie extraordinaire avec tous ces bambins dont vous vous êtes occupée, que vous avez pour ainsi dire élevés.

— Oui. C'est vrai. Je me rappelle avec émotion l'époque où vous étiez petite fille et écoutiez avec ravissement les histoires que je vous racontais. Il y en avait une qui parlait d'un tigre. Et une autre, que vous aimiez tout particulièrement, où des singes grimpaient aux arbres...

— Je me les rappelle aussi. Comme c'est loin, tout ça !

La pensée de Mrs. Oliver s'envola vers les lointaines années de son enfance. Elle se revoyait à cinq ou six ans, buvant littéralement les paroles d'une nounou, les histoires merveilleuses qu'elle lui racontait. Et cette nounou, c'était Mrs. Matcham.

Tout en suivant son hôtesse dans la cuisine, elle parcourait des yeux le petit salon encombré de souvenirs. Elle contemplait non sans quelque nostalgie ces images un peu fanées de fillettes et de petits garçons, photographiés dans leurs plus beaux habits, et elle essuya furtivement les larmes qui perlaient à ses paupières.

En entrant dans la cuisine, elle offrit à la vieille dame le paquet qu'elle lui avait apporté.

— Mon Dieu ! s'écria Mrs. Matcham en dépliant le papier de ses mains qui tremblaient un peu. Une grosse boîte de mon thé favori. Et dire que vous vous êtes souvenue de mes goûts ! Je n'ai guère les moyens d'acheter du thé de cette qualité, maintenant. Et voici mes biscuits préférés aussi ! Eh bien, on peut dire que vous n'oubliez rien. Vous souvenez-vous de ces deux petits garçons qui venaient jouer avec vous ? L'un d'eux vous avait surnommée Lady Swan⁵, l'autre Lady Éléphant. Celui-ci vous montait sur le dos, et vous faisiez le tour de la pièce à quatre pattes, faisant semblant d'avoir une trompe pour ramasser les objets.

— Vous n'oubliez pas beaucoup de choses, vous non plus, Nounou.

— Ah ! mon enfant, vous connaissez le dicton : *Les éléphants n'oublient jamais.*

VIII

Mrs. Oliver se met à l'ouvrage

Mrs. Oliver entra chez Williams et Barnet, une grande pharmacie qui vendait également des produits de beauté en tout genre. Elle s'immobilisa un instant devant une vitrine contenant différents remèdes contre les cors, hésita devant une montagne d'éponges synthétiques et vint s'arrêter finalement devant une vendeuse d'environ vingt-cinq ans, légèrement dodue, pour se renseigner sur certains rouges à lèvres. La romancière poussa alors une exclamation de surprise :

— Mon Dieu, mais c'est Marlène !

— Par exemple ! Mrs. Oliver. Je suis bien contente de vous voir. C'est formidable. Les autres filles vont être soufflées quand je leur dirai que vous êtes venue chez nous.

— Inutile de leur en parler.

— Oh ! je suis bien sûre que si elles vous aperçoivent, elles vont foncer sur vous en brandissant leurs carnets d'autographes.

— J'aimerais mieux pas. Comment allez-vous, Marlène ?

— Ça va, ça va, merci.

— Je ne savais pas que vous étiez toujours employée ici.

— Ma foi, ça vaut un autre endroit, et on est bien traité. L'année dernière, j'ai obtenu une augmentation de salaire et j'ai maintenant la responsabilité de tout ce rayon, ce qui est intéressant.

— Votre mère va bien aussi ?

— Très bien, je vous remercie. Elle sera contente de savoir que je vous ai rencontrée.

— Habitez-vous toujours au même endroit ?

— Toujours.

— Si elle est à la maison en ce moment, je pourrais peut-être m'arrêter quelques instants avant de me rendre à mes affaires.

— Oh oui ! C'est une excellente idée. Je regrette de ne pouvoir quitter le magasin pour vous accompagner, mais il y a encore plus d'une heure avant la fermeture.

— Ce sera pour une autre fois.

Mrs. Oliver s'en fut, après avoir fait l'acquisition d'un bâton de rouge à lèvres dont elle n'avait nul besoin. Elle remonta dans sa voiture, longea la Grand-Rue, passa devant l'hôpital et s'engagea dans une rue plus étroite bordée de petites villas.

Une femme maigre, aux cheveux gris mais d'allure énergique vint lui ouvrir.

— Mrs. Oliver ! Il y a des années que je ne vous avais pas vue. Donnez-vous donc la peine d'entrer. Puis-je vous offrir une tasse de thé ?

— Je vous remercie, mais je viens précisément de le prendre chez une amie, et il faut que je regagne Londres sans trop tarder. À propos, je me suis arrêtée à la pharmacie pour faire un petit achat, et j'ai vu Marlène.

— Elle a un bon emploi et est très bien considérée. On dit qu'elle fait preuve de beaucoup d'esprit d'initiative.

— C'est très bien, ça. Et comment allez-vous, Mrs. Buckle ? Vous paraissez en excellente santé. Vous n'avez pas du tout vieilli depuis notre dernière rencontre.

— Oh ! je ne me hasarderais pas à prétendre ça. J'ai mis des cheveux blancs et j'ai beaucoup maigri.

— J'ai rencontré aujourd'hui plusieurs amies. Il y a des jours comme ça.

Mrs. Oliver suivit Mrs. Buckle dans un petit salon encombré de meubles et d'objets divers.

— Vous souvenez-vous de Mrs. Carstairs ? demanda-t-elle. Julia Carstairs.

— Bien sûr. Elle ne doit plus être de première jeunesse.

— Certes. Mais nous avons évoqué de vieux souvenirs. Nous avons même parlé de cette tragédie qui a eu lieu pendant que j'étais en Amérique. Vous vous souvenez ? Chez les Ravenscroft.

— Oui. Je me souviens même très bien.

— Vous aviez travaillé chez eux, à une certaine époque, me semble-t-il.

— C'est exact. J'y allais trois matinées par semaine. C'étaient des gens charmants. Elle, une vraie dame. Lui, un officier de la vieille école. Oui, ils étaient vraiment charmants.

— Est-ce que vous alliez encore chez eux quand a eu lieu ce drame ?

— Non. J'avais dû abandonner ce travail parce que ma tante Edith était venue habiter chez nous. La pauvre vieille était en mauvaise santé, presque aveugle, et il m'était impossible de continuer à travailler à l'extérieur. J'avais cessé d'aller chez Lady Ravenscroft un ou deux mois avant le drame.

— Quelle chose terrible ! J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un double suicide.

— Ce n'est pas ce que je pense. En fait, je suis persuadée qu'ils n'auraient

jamais commis un tel acte. Car ils s'entendaient à merveille.

— Ils habitaient Bournemouth, n'est-ce pas, avant de venir dans votre région ?

— Oui. Mais ils trouvaient que c'était un peu trop loin de Londres, et c'est pour cela qu'ils avaient préféré venir s'installer ici. Ils avaient acheté une ravissante villa entourée d'un magnifique jardin.

— Étaient-ils tous deux en bonne santé, à l'époque où vous alliez chez eux ?

— Le général approchait de la soixantaine, et il avait eu une petite crise cardiaque. Il devait prendre régulièrement des pilules et éviter toute fatigue exagérée, mais sa vie n'était pas en danger.

— Et Lady Ravenscroft ?

— Ma foi, je crois que l'existence qu'elle avait menée à l'étranger lui manquait un peu, car ils ne fréquentaient pas beaucoup de gens, par ici. Ils avaient bien fait la connaissance d'un certain nombre de familles de leur rang, mais ce n'était tout de même pas comme lorsqu'ils étaient aux Indes où ils avaient de nombreux domestiques et recevaient énormément.

— Et vous pensez que ces réceptions manquaient à Lady Ravenscroft.

— Mon Dieu, ce n'est qu'une impression personnelle.

— Je ne sais plus qui m'a affirmé qu'elle avait pris l'habitude de porter une perruque.

— Oh ! elle en avait même plusieurs, répondit Mrs. Buckle avec un léger sourire. Très belles. Très coûteuses, aussi. De temps en temps, elle en renvoyait une à Londres, au magasin où elle l'avait achetée, pour la faire remettre en état. Elles étaient toutes différentes, d'ailleurs. Il y en avait une aux reflets cuivrés, et une autre avec de petites mèches grises qui lui allait à ravir. Et puis deux autres encore, moins belles mais qui étaient plus pratiques pour les jours où il faisait mauvais temps. Elle attachait beaucoup d'importance à son apparence physique, vous savez. Et elle dépensait des sommes folles pour ses toilettes.

— Quelle a été, à votre avis, la cause de ce drame ? Étant absente d'Angleterre à cette époque-là, je n'ai guère entendu parler de cette affaire. Et, à mon retour, je n'ai pas osé poser trop de questions. Mais il faut bien qu'il y ait eu une raison. J'ai cru comprendre que le revolver appartenait au général.

— Oui. Il en avait deux, et il prétendait que l'on n'est pas véritablement en sécurité chez soi si on ne possède pas d'arme. Peut-être avait-il raison, bien qu'ils n'aient jamais eu le moindre ennui auparavant. Du moins, à ma connaissance. Un jour, pourtant, il s'est présenté un drôle d'individu. Un type qui ne me plaisait pas du tout. Il voulait absolument voir le général, disant qu'il avait servi dans son régiment quand il était plus jeune. Sir Alistair lui a posé quelques questions et a sans doute jugé qu'il ne pouvait lui faire confiance, car il l'a renvoyé aussitôt.

— Vous avez donc l'impression que c'est une tierce personne qui a commis le crime ?

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Néanmoins, je dois dire que le jardinier, qui venait chaque jour, ne me plaisait pas beaucoup lui non plus. Et puis, il n'avait pas très bonne réputation, et j'ai cru comprendre qu'il avait fait de la prison à plusieurs reprises.

— Et cela vous amène à penser qu'il aurait pu être coupable.

— J'avoue que j'ai toujours eu cette idée. Mais il est probable que je me trompe. On a raconté qu'il y avait sans doute quelque histoire plus ou moins scandaleuse, je le sais. Mais ce sont là de pures sottises. C'est un étranger qui a fait le coup, c'est sûr. Il vous suffit de lire les journaux, chaque jour, pour être fixée. Des jeunes gens – presque des enfants – se bourrent de drogue et tirent sur les honnêtes citoyens sans le moindre motif. D'autres invitent une jeune fille à boire un verre dans un pub, et le lendemain on retrouve son cadavre dans un fossé. D'autres encore volent des bébés dans leurs landaus. On a parfois l'impression que n'importe qui est capable de faire n'importe quoi. Bien sûr, à l'époque où s'est déroulé le drame dont nous parlons, la violence n'avait pas encore atteint un tel degré. Il n'en est pas moins vrai que Sir Alistair et Lady Ravenscroft, partis pour aller faire leur promenade habituelle, ont reçu chacun une balle dans la tête.

— Était-ce dans la tête ?

— Ma foi, je ne saurais l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont morts tous les deux sur le coup.

— Étaient-ils en bons termes ?

— Bah ! il y avait bien parfois quelques petits accrochages, comme dans tous les ménages, mais rien de grave.

— Pas de... maîtresse ? Pas d'amant ?

— Je n'ignore pas qu'on a murmuré certaines choses. Mais c'étaient des stupidités ! Il n'y avait rien du tout. Rien. Vous savez bien que les gens se complaisent à inventer des histoires de ce genre.

— Peut-être l'un d'eux était-il... malade.

— Lady Ravenscroft était allée à Londres, à deux ou trois reprises, consulter un médecin, et je crois qu'elle projetait de se faire hospitaliser pour une opération. Mais je n'ai jamais su de quoi il s'agissait. En fait, elle a bien passé un certain temps à l'hôpital, mais on l'a guérie sans qu'elle ait eu à subir une intervention quelconque. Et quand elle est revenue, je l'ai même trouvée rajeunie. Sans doute avait-elle aussi suivi un traitement pour le visage. Et, avec sa perruque à boucles, elle était véritablement ravissante.

— Et Sir Alistair ?

— Un vrai gentleman. Je n'ai jamais entendu parler du plus petit scandale à son sujet. Seulement, bien sûr, quand il se produit un drame, les gens se mettent aussitôt à jaser, quitte à inventer les histoires les plus abracadabrantes. On a murmuré qu'il avait eu un accident – un traumatisme crânien, je crois que c'est le mot, n'est-ce pas ? – quand il était aux Indes. J'avais autrefois un oncle qui avait fait une chute de cheval et qui, par la suite, était devenu quelque peu bizarre. Pendant six mois, on ne s'était aperçu de rien, et puis un jour on avait dû l'enfermer dans un asile parce qu'il voulait assassiner sa femme. Il l'accusait de le persécuter et d'être une espionne à la solde d'une puissance étrangère. On ne sait jamais ce qui peut se passer dans les familles.

— De toute façon, vous ne pensez pas qu'il y ait la moindre parcelle de vérité dans les histoires que j'ai entendues à ce sujet. En particulier des querelles qui auraient pu amener l'un des deux à tuer l'autre et à se donner la mort ensuite.

— Non, je ne le pense vraiment pas.

— Les enfants se trouvaient-ils à la maison au moment du drame ?

— Non. Miss Celia était en Suisse, et c'est fort heureux, car le choc aurait été encore plus terrible pour elle si elle s'était trouvée en Angleterre.

— Il y avait aussi un garçon.

— Oui. Edward. Sir Alistair se faisait un peu de souci à son sujet, car le gamin, pour une raison inconnue, paraissait avoir pris son père en aversion.

— Ça, je ne pense pas que ce soit très grave. Ce sont des choses qui arrivent fréquemment, à un moment donné, chez les enfants. Était-il très attaché à sa mère ?

— À mon avis, elle s'occupait presque trop de lui. Elle était à ses petits soins, et cela avait parfois l'air d'indisposer le gamin. Vous savez, les garçons n'aiment pas beaucoup que l'on soit toujours après eux pour leur dire de faire attention à ceci ou à cela, de mettre un vêtement plus chaud ou un pull-over supplémentaire.

— Mais le garçon n'était pas non plus à la maison au moment du drame ?

— Non.

— A-t-il été très affecté ?

— Je ne saurais le dire, car je n'allais plus travailler à la villa depuis un certain temps. En tout cas, je ne puis que répéter ce que j'ai dit tout à l'heure : celui qui ne me plaisait pas, c'était le jardinier, un nommé Fred Wizell. J'ai la nette impression qu'il avait dû plus ou moins chaparder et que Sir Alistair était sur le point de lui donner ses huit jours.

— Et c'est pour cette raison qu'il aurait tué la femme en même temps que le mari ? demanda Mrs. Oliver d'un ton incrédule.

— Évidemment, on comprendrait mieux qu'il ait simplement tué le général. Mais supposez que Lady Ravenscroft soit arrivée précisément à ce moment-là. Il

était obligé, par mesure de sécurité, de se débarrasser d'elle également. On lit souvent des choses de ce genre dans les livres.

— Dans les livres, oui, dit Mrs. Oliver d'un air pensif.

— Et il y avait aussi le précepteur.

— Quel précepteur ?

— Master Edward, qui avait été malade, avait manqué l'école pendant six mois. Aussi avait-on engagé un précepteur, qui est resté environ un an. Lady Ravenscroft l'appréciait beaucoup, car elle aimait la musique et lui aussi. Il s'appelait, je crois, Mr. Edmunds. En ce qui me concerne, je le trouvais un peu trop maniéré. Et, à mon avis, Sir Alistair ne l'aimait pas outre mesure.

— Mais Lady Ravenscroft n'avait pas la même opinion sur lui.

— Ils avaient pas mal de goûts en commun, et je pense que c'était elle qui l'avait choisi, et non le général. Notez qu'il avait une excellente éducation, parlait bien...

— Et le petit garçon ?

— Je crois qu'il l'aimait bien. De toute façon, n'allez pas ajouter foi aux racontars que vous pourrez entendre. Lady Ravenscroft n'a jamais eu de liaison avec ce jeune homme. Et il n'y avait rien, non plus, entre Sir Alistair et cette fille qui lui servait de secrétaire. Non. Celui qui a commis ce meurtre est venu de l'extérieur, vous pouvez m'en croire. La police n'a pas été capable de découvrir quoi que ce soit, car elle n'a peut-être pas creusé la question bien à fond. J'ai idée qu'on aurait dû s'intéresser aux personnes qui ont pu connaître les Ravenscroft avant leur retour en Angleterre. Peut-être même aurait-on pu chercher à Bournemouth. On ne sait jamais.

— Que pensait votre mari de toute cette affaire ? demanda Mrs. Oliver. Il n'en savait sans doute pas autant que vous sur eux, mais il a pu entendre des bavardages.

— Oh ! des bavardages, pour sûr qu'il en a entendu en allant dans les pubs, le soir. Soit au *George*, soit au *Flag*. Les gens ne se gênent pas pour inventer des tas de mensonges. On est même allé jusqu'à prétendre que Lady Ravenscroft buvait et qu'on avait trouvé dans la maison des tas de casiers de bouteilles vides. C'est absolument faux, bien entendu. Il y avait aussi un neveu, qui venait de temps à autre leur rendre visite et qui, a-t-on murmuré, avait eu maille à partir avec la police à un moment donné. Mais je n'en crois rien. D'ailleurs, il n'était pas là au moment du drame.

— Personne d'autre ne vivait dans la maison en permanence ?

— Il y avait une sœur de Lady Ravenscroft, qui venait parfois. Je crois, d'ailleurs, que ce n'était que sa demi-sœur. Elle lui ressemblait, mais en moins bien. Et elle devait avoir deux ou trois ans de plus. En fait, j'ai toujours eu

l'impression qu'à chacune de ses visites, elle semait plus ou moins la discorde entre eux. C'était une de ces femmes qui aiment à embrouiller les choses et à raconter des histoires pour le seul plaisir d'ennuyer les autres.

— Lady Ravenscroft et elle étaient néanmoins en bons termes ?

— Je n'en suis pas sûre. J'ai l'impression que la sœur en question s'imposait plus ou moins, et que lady Ravenscroft n'était pas autrement enchantée de l'avoir chez elle. Le général l'aimait peut-être davantage parce qu'elle jouait très bien aux cartes et aux échecs. D'ailleurs, elle était assez amusante, à sa façon.

— Est-ce que vous l'aimiez, vous ?

— À franchement parler, non. Je ne l'aimais pas. Je la prenais pour une belle enquiquineuse, si vous me permettez ce terme. Elle avait un fils, qui venait parfois avec elle et qui ne me plaisait guère non plus. Un peu trop sournois, à mon avis. Mais, de toute façon, au moment du drame, il y avait quelque temps qu'aucun des deux n'était venu.

Mrs. Oliver poussa un soupir.

— J'ai bien l'impression, dit-elle, que personne ne connaîtra jamais la vérité sur le fond de cette affaire. Il s'est écoulé trop de temps, depuis cette époque. À propos, j'ai vu ma filleule, l'autre jour.

— Ah oui ? Comment va-t-elle ?

— Très bien. Je crois même qu'elle songe à se marier. En tout cas, elle sort avec un jeune homme...

— Bah ! nous avons toutes connu ça. Mais généralement, on n'épouse pas le premier qu'on rencontre. Et, neuf fois sur dix, ça vaut mieux.

— Vous ne connaissez pas Mrs. Burton-Cox, j'imagine ?

— Burton-Cox ? Non, je ne crois pas. Ce nom ne me dit rien.

IX

Résultats de recherches

— Il y a eu un coup de téléphone pour vous, monsieur, annonça Georges. C'était Mrs. Oliver qui désirait savoir si elle pouvait venir vous rendre visite ce soir, après dîner.

— Ce serait admirable, Georges. Admirable. J'ai eu une journée harassante, et cela me fera du bien de la voir. Elle est toujours agréable, et sa conversation ne manque jamais d'imprévu. A-t-elle, par hasard, parlé d'éléphants ?

— D'éléphants ! Non, monsieur.

— Ah ! dans ce cas, il se pourrait bien que la poursuite de ces sympathiques pachydermes se soit avérée décevante.

Georges considéra son maître d'un air intrigué. Il y avait des moments où il ne saisissait pas bien l'à-propos des remarques du célèbre détective.

— Rappelez-la et dites-lui que je serai on ne peut plus ravi de la recevoir.

Georges s'éloigna et revint quelques minutes plus tard annoncer que Mrs. Oliver serait là à neuf heures moins le quart.

— Vous préparerez du café, Georges, dit le détective. Et il faudra aussi prévoir des petits fours.

— Et sans doute une liqueur, monsieur ?

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Je prendrai, moi, une goutte de sirop de cassis.

— Bien, monsieur.

Mrs. Oliver se présenta à l'heure dite, et Poirot l'accueillit avec sa courtoisie proverbiale et les signes de la plus évidente satisfaction.

— Comment allez-vous, chère madame ?

— Je suis littéralement épuisée, répondit la romancière en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Ah ! *Qui va à la chasse...* Je ne me rappelle plus la suite.

— ... *perd sa place*⁶, compléta Mrs. Oliver. J'ai appris ça quand j'étais jeune.

— Ce dicton, cependant, ne me semble pas pouvoir s'appliquer au genre de chasse que vous pratiquez en ce moment. À moins qu'il ne s'agisse d'une

métaphore.

— Pas du tout. Je me suis livrée à une chasse éperdue. Ici, là, ailleurs... Partout. Si vous saviez la quantité d'essence que j'ai brûlée, les sommes que j'ai versées aux chemins de fer britanniques, le nombre de lettres que j'ai écrites, vous en seriez effrayé. Et vous n' imaginez pas à quel point c'est fatigant.

— Dans ce cas, reposez-vous, et vous allez boire une bonne tasse de café.

— S'il est très noir et très fort, je veux bien. C'est exactement ce dont j'ai besoin.

— Puis-je vous demander si vous avez obtenu des résultats ?

— De nombreux résultats. L'ennui, c'est que j'ignore s'ils nous serviront à quelque chose.

— Vous avez néanmoins appris des faits concrets ?

— Concrets, c'est beaucoup dire. J'ai appris un certain nombre de détails que l'on m'a présentés comme des faits, mais je ne puis m'empêcher d'éprouver des doutes sur leur valeur intrinsèque.

— De simples on-dit, par conséquent.

— Mieux que ça, tout de même. J'ai recueilli des tas de souvenirs. Mais vous n'ignorez pas que lorsqu'on se rappelle les événements, on ne se les rappelle pas toujours avec toute la précision souhaitable.

— Certes. Mais ce sont néanmoins ce que l'on peut appeler des résultats.

— Et de votre côté, qu'avez-vous fait ?

— Vous êtes impitoyable, chère amie. Vous voudriez, à mon âge, me faire courir, me voir réaliser des exploits...

— Avez-vous couru ?

— Oh non ! J'ai simplement eu quelques entretiens avec certains collègues.

— Ça paraît plus facile que ce que j'ai fait moi-même, protesta Mrs. Oliver. Oh ! ce café est vraiment délicieux. Vous ne sauriez croire à quel point je suis fatiguée.

— Saine fatigue, j'en suis sûr. Mais racontez-moi donc ce que vous avez découvert.

— Je suis en possession d'une certaine quantité de suggestions et d'histoires variées, mais il m'est impossible de savoir si elles sont véridiques.

— Même si elles ne le sont pas, elles peuvent être utiles.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire. Il arrive fréquemment que les gens vous rapportent les événements non tels qu'ils se sont déroulés, mais tels qu'ils les ont vus ou interprétés eux-mêmes.

— Malgré tout, leur interprétation est forcément basée sur des faits.

— J'ai là une liste des personnes que j'ai interrogées. Il est inutile que je vous raconte en détail où je suis allée et pourquoi, ce que j'ai fait ou ce que j'ai dit.

Qu'il vous suffise de savoir que j'ai surtout puisé mes renseignements auprès des gens qui avaient connu les Ravenscroft ou en avaient entendu parler.

— Ces renseignements viennent-ils de l'étranger ?

— Un bon nombre d'entre eux. D'autres m'ont été fournis par des personnes qui ont connu le couple seulement après son retour en Angleterre.

— Et chacune des personnes portées sur votre liste vous a raconté une histoire ayant plus ou moins trait au drame.

— C'est à peu près ça. Je vais vous faire un bref exposé de ce que j'ai appris, voulez-vous ?

— D'accord. Mais prenez d'abord un petit four.

— Merci, dit Mrs. Oliver.

Elle s'empara d'un gâteau qu'elle se mit à mâcher avec une belle énergie.

— Les gens que j'ai interrogés, reprit-elle, croyaient savoir ce qui s'est passé. Mais ils n'avaient véritablement aucune bonne raison de le croire. Il s'agissait la plupart du temps de ce que quelqu'un d'autre leur avait raconté ou de ce qu'ils avaient entendu dire par des amis, des parents, des domestiques. Par exemple, le général écrivait ses mémoires, et il employait une jeune femme comme secrétaire. Il aurait pu, évidemment, y avoir quelque chose entre eux. Et, en fait, une certaine catégorie de gens ont pensé qu'il avait tué sa femme avec l'intention d'épouser ensuite cette fille. Puis, horrifié par l'acte qu'il avait commis, il se serait suicidé.

— Explication fort romanesque.

— D'autres m'ont appris la présence à la villa d'un précepteur qui donnait des leçons au petit garçon, lequel avait été malade et absent de l'école pendant six mois. Or, ce précepteur était, paraît-il, d'assez belle allure.

— Hum ! Et on a naturellement imaginé que Lady Ravenscroft en serait tombée amoureuse et aurait pu avoir une liaison avec lui.

— Exactement. Mais là encore, c'est du romanesque. Il n'y a absolument aucune preuve. On m'a signalé également l'existence d'un jardinier peu sympathique et d'une vieille cuisinière à moitié sourde et aveugle. J'ai noté aussi que Lady Ravenscroft avait été malade pendant un certain temps, et j'ai pensé qu'elle avait dû perdre pas mal de cheveux, car elle avait fait l'acquisition de quatre perruques.

— J'ai, de mon côté également, entendu mentionner ce fait.

— Qui donc vous l'a signalé ?

— Un de mes amis de la police qui m'a soumis les résultats de l'enquête. Mais ne pensez-vous pas que quatre perruques ça fait tout de même beau coup ? J'aimerais avoir votre opinion.

Mrs. Oliver réfléchit un instant en silence.

— J'avais autrefois une tante qui portait une perruque, et elle en avait une seconde de rechange, qu'elle mettait lorsqu'elle renvoyait la première chez son fournisseur pour un nettoyage ou une réparation. Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu parler de quelqu'un possédant quatre perruques.

Mrs. Oliver tira un petit calepin de sa poche et se mit à le feuilleter rapidement.

— Mrs. Carstairs. Âgée de soixante-dix-sept ans et très légèrement gaga. Voici quelques notes prises pendant qu'elle parlait : « Se rappelle fort bien les Ravenscroft. Un couple très sympathique. Triste tragédie. Cancer très probablement. » J'ai demandé lequel des deux, à son avis, était atteint d'un cancer, mais la brave vieille est incapable de s'en souvenir. Elle croit, cependant, que Lady Ravenscroft était allée consulter un médecin à Londres et y avait subi une opération. Elle était ensuite rentrée à la maison, et son mari, absolument bouleversé, l'aurait tuée avant de se donner la mort.

— Est-ce une hypothèse personnelle de votre Mrs. Carstairs, ou bien est-elle en possession de faits précis et contrôlables ?

— Je crains, hélas, que ce ne soit que pure hypothèse. Autant que j'aie pu en juger à plusieurs reprises, lorsque quelqu'un est frappé d'une maladie soudaine, on pense toujours qu'il s'agit d'un cancer. Et les malades eux-mêmes le pensent souvent. Une autre personne dont je ne parviens pas à lire le nom – il me semble que ça commence par un T – a prétendu que c'était le mari qui avait un cancer. Il en a été fort affecté, ainsi que sa femme, ils en ont discuté ensemble et ont décidé de se suicider.

— Bien triste et encore plus romanesque, comment Poirot.

— Oui. Et assez invraisemblable, aussi. Il est vraiment décourageant de constater que les gens se souviennent d'un tas de choses tout en donnant l'impression d'avoir inventé ce qu'ils racontent.

— Ils ont simplement inventé l'explication des faits. Ils savent, par exemple, que quelqu'un s'est rendu à Londres pour consulter un médecin ou que cette même personne a été hospitalisée pendant deux ou trois mois. C'est là un fait qu'ils connaissent, dont ils ont entendu parler...

— Et ensuite, lorsqu'ils viennent à en parler eux-mêmes, beaucoup plus tard, ils vous fournissent une explication que, sans s'en rendre compte, ils ont forgée eux-mêmes. Ça ne nous aide guère, n'est-ce pas ?

— Oh mais si ! Vous aviez parfaitement raison, l'autre jour, lorsque vous avez établi cette curieuse comparaison avec les éléphants. Il est important de connaître certains faits qui ont stagné – si je puis ainsi m'exprimer – dans la mémoire des gens sans qu'ils se soient véritablement rendu compte de la réalité ou du pourquoi de ces faits. Car il se peut fort bien qu'un de vos éléphants sache

quelque chose que nous ignorons et que nous n'avons aucun moyen d'apprendre. C'est pourquoi certains souvenirs se sont transformés en hypothèses et en théories – infidélité, maladie, jalousie, double suicide concerté et autres explications qui vous ont été suggérées. Il faudrait effectuer des recherches plus approfondies sur les points qui paraissent les plus vraisemblables.

— Les gens aiment à évoquer le passé. Seulement, ils vous citent un tas de personnages dont vous n'avez que faire, qui se rappellent vaguement un détail concernant une tierce personne qu'ils ne connaissent pas et dont ils ont simplement entendu parler. De sorte que les deux individus qui nous intéressent vraiment – en l'occurrence le général et Lady Ravenscroft – finissent par nous paraître terriblement lointains et flous. En toute honnêteté, je n'ai pas l'impression que mes investigations nous aient apporté grand-chose de valable.

— Ne croyez pas ça, dit Poirot. Vous constaterez, j'en suis persuadé, que certaines de vos notes auront quelque rapport avec la réalité. Je puis vous dire, à la suite des recherches que j'ai effectuées moi-même dans les comptes rendus et dépositions, que ces deux décès restent particulièrement mystérieux. Même aux yeux de la police et en dépit des conclusions de l'enquête. Sir Alistair et sa femme formaient un couple uni, on n'avait soulevé aucun scandale à leur sujet, et on n'a pas découvert de maladie incurable qui aurait pu les inciter à se donner la mort. Naturellement, je parle en ce moment de la période qui a immédiatement précédé le drame. Mais il y avait eu auparavant leur long séjour en Inde.

— Je sais. Et j'ai obtenu sur cette période un certain nombre de renseignements, fournis par une ancienne nounou qui a maintenant près de quatre-vingts ans.

— Des renseignements intéressants ?

— Jusqu'à un certain point. Elle m'a parlé d'une tragédie qui aurait eu lieu aux Indes, mais elle ne paraissait pas très au courant des détails. Je ne suis même pas sûre que ça ait quelque chose à voir avec les Ravenscroft. L'événement aurait aussi bien pu concerner d'autres personnes dont elle ne se rappelle pas les noms. Il s'agissait d'un cas de folie concernant la belle-sœur de quelqu'un. Cette personne aurait séjourné en maison de santé pendant plusieurs années. J'ai cru comprendre qu'elle avait, bien longtemps auparavant, tué ou tenté de tuer ses propres enfants. Quelques années plus tard, elle avait été jugée guérie et était venue aux Indes, résider chez ces gens-là. Et alors, était survenue une autre tragédie ayant trait, encore une fois, à des enfants. L'affaire a été étouffée. Mais je me pose des questions. Y a-t-il eu, à un moment ou à un autre, des troubles mentaux dans la famille du général Ravenscroft ou dans celle de sa femme ? Il me semble qu'il y a peut-être des recherches à effectuer.

— Oui, murmura rêveusement Poirot. Des troubles de cet ordre reparaissent

parfois après de nombreuses années.

— Il m'a semblé que la vieille nounou avait pu faire erreur sur les faits ou sur les personnes impliquées. Mais ça pourrait tout de même cadrer avec les propos que m'a tenus Mrs. Burton-Cox lors de ce fameux dîner.

— Et elle pensait que la jeune fille – votre filleule – pouvait être au courant ?

— Ma foi, il n'est pas impossible que Celia sache quelque chose. À l'époque, on a dû évidemment lui cacher la vérité. Mais par la suite, elle a pu apprendre certains détails de la vie de ses parents et comprendre lequel avait tué l'autre. Sans pour autant vouloir laisser supposer qu'elle est au courant. Or, cette Mrs. Burton-Cox prétend que son fils songe à épouser ma filleule. Et je crois comprendre pourquoi elle veut savoir si c'est le mari qui a tué sa femme ou si c'est l'inverse qui s'est produit. Elle doit certainement penser que si c'est la mère qui a tué le père, il serait très imprudent de la part de son fils d'épouser cette jeune fille, tandis que le contraire aurait moins d'importance.

— Vous voulez dire que, à son avis, la folie se transmettrait par les femmes. Si toutefois folie il y a.

— Vous savez, je ne la crois pas particulièrement intelligente.

— Les résultats que vous avez obtenus sont, je le reconnais, intéressants. Mais nous avons encore, hélas, beaucoup à faire.

— Je possède également d'autres renseignements, mais de seconde main, si je puis dire. Quelqu'un m'a dit : « Les Ravenscroft ? N'était-ce pas ce couple qui avait adopté un enfant ? Un des leurs était mort aux Indes, et ils avaient alors pris celui-là. Puis, quand toutes les formalités officielles ont été remplies, la mère a voulu le reprendre, et il y a eu procès. Le tribunal leur ayant tout de même confié la garde de l'enfant, la mère a procédé à une tentative d'enlèvement.

Poirot se gratta pensivement son crâne chauve.

— Il y a dans votre rapport, dit-il, certains points plus simples et que je préfère.

— Par exemple ?

— Les perruques. Quatre perruques.

— J'ai pensé, moi aussi, que ce détail était étrange et pourrait s'avérer intéressant. Mais, bien franchement, je ne vois pas à quoi il peut nous mener. Ça ne paraît avoir aucun sens. Quant à cette tragédie en Inde, la coupable était folle, et on ne voit pas pourquoi cette vieille histoire aurait poussé le général Ravenscroft et sa femme à se suicider.

— À moins qu'ils ne fussent eux-mêmes impliqués dans l'affaire, suggéra Poirot.

— Vous voulez dire que Sir Alistair ou sa femme auraient pu tuer quelqu'un ? Un enfant illégitime, par exemple ? Non. Là, je crois que nous

tombons en plein dans le mélodrame.

— Les gens, dit Poirot d'un air sentencieux, sont généralement ce qu'ils paraissent être.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils avaient toute l'apparence d'un couple uni, partageant un bonheur sans histoires. Ils ne paraissaient pas non plus avoir des ennuis de santé, hormis cette opération qui avait été, m'avez-vous dit, envisagée à un moment donné. Aucun des deux n'était menacé de cancer, de leucémie ou d'une autre maladie grave. Ils n'avaient pas devant eux un avenir sombre que, pour une raison ou une autre, ils se seraient sentis incapables d'affronter. Et nous ne parvenons à imaginer aucune possibilité. Pas même une probabilité. S'il y avait, au moment du drame, une autre personne dans la maison, les policiers qui ont mené l'enquête affirment que rien ne leur a paru incompatible avec les faits. Pour une raison qui nous échappe, Sir Alistair et sa femme ne voulaient pas continuer à vivre. *Pourquoi ?*

— Au cours de la dernière guerre, bien des gens étaient persuadés que les Allemands finiraient par débarquer en Angleterre. Et j'ai connu un couple qui avait décidé de se suicider si le fait venait à se produire, prétendant qu'il leur serait impossible de continuer à vivre dans de telles conditions. Ce qui semble particulièrement stupide. Il faut avoir le courage d'affronter les événements qui se présentent. Ce n'est pas comme si votre mort allait profiter à quelqu'un d'autre. Je me demande...

— Quoi ?

— Eh bien, précisément, si la mort de Sir Alistair et de Lady Ravenscroft n'aurait pas profité à une tierce personne.

— Vous pensez à quelqu'un qui aurait pu hériter d'eux ?

— Peut-être pas exactement ça. Mais il se peut que quelqu'un ait eu, après leur disparition, une chance de mieux réussir dans l'existence. Peut-être y avait-il dans leur vie quelque chose qu'ils ne voulaient pas que leurs enfants pussent apprendre jamais.

Poirot poussa un soupir.

— L'ennui avec vous, dit-il, c'est que vous pensez trop souvent à des choses qui *auraient* pu se produire. Vous me fournissez une somme considérable d'idées, mais si seulement elles étaient envisageables ! S'il y avait une probabilité pour que l'on puisse en tirer quelque chose ! Voyons, pourquoi la mort de ces deux personnes aurait-elle été nécessaire ? Selon toute apparence, ils n'avaient pas de soucis, pas de maladies, ils paraissaient parfaitement heureux. Alors pourquoi, au soir d'une belle journée, sont-ils allés faire une promenade sur la falaise accompagnés de leur chien...

— Qu'est-ce que le chien vient faire là-dedans ?

— Ma foi, je me demande. L'ont-ils volontairement emmené avec eux, ou bien l'animal les a-t-il suivis de lui-même ? Oui, que vient-il faire, en effet ?

— Sans doute rien. Comme les perruques. Ce n'est qu'un autre détail inexplicable et qui semble n'avoir aucun sens. Un de mes éléphants m'a dit que le chien en question était extrêmement attaché à Lady Ravenscroft. Or, un autre m'a affirmé qu'il l'avait mordue.

— On en revient toujours au même point, dit Poirot. Il nous faut en apprendre davantage. Mais comment faire, alors que tant d'années se sont écoulées ?

— Il me semble, pourtant, que vous êtes parfois parvenu à élucider des cas qui se présentaient dans des conditions identiques. Je me rappelle en particulier la mort d'un artiste peintre assassiné au bord de la mer. Vous aviez découvert le coupable sans pour autant connaître les gens qui avaient pu graviter autour de lui.

— Il est vrai que je ne connaissais personne, mais j'avais appris bien des choses par d'autres gens⁷.

— Eh bien, c'est ce que j'essaie de faire, répondit Mrs. Oliver. Seulement, jusqu'à présent, je n'ai pu trouver personne pour m'apprendre quelque chose de vraiment valable. Personne qui ait vu les événements d'assez près. Croyez-vous que nous devrions abandonner ?

— Je pense que ce serait la sagesse même. Hélas, il arrive un moment où l'on ne souhaite plus suivre les conseils de la sagesse, un moment où l'on veut en savoir davantage. J'avoue que j'ai fini par m'intéresser à ce couple, à ces deux enfants. Comment sont-ils, au fait ?

— Les enfants ? Je ne crois pas avoir jamais rencontré le garçon, mais si vous désirez faire la connaissance de ma filleule, je puis vous l'envoyer.

— J'aimerais assez la voir. Mais peut-être ne souhaiterait-elle pas tellement venir jusqu'ici. Dans ce cas, on pourrait essayer de ménager une rencontre d'apparence fortuite. Oui, ce pourrait être intéressant. Et il y a aussi une autre personne que j'aimerais rencontrer.

— Laquelle ?

— Votre amie Mrs. Burton-Cox.

— Ce n'est nullement mon amie. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, lors de ce déjeuner dont je vous ai entretenu.

— Mais je présume que vous pourriez la rencontrer à nouveau ?

— Sans la moindre difficulté. Je n'aurais qu'à lever le petit doigt pour la voir accourir.

— Il m'intéresserait de savoir pourquoi elle vous a posé cette question.

— Oui, je suppose que ce pourrait être utile. D'ailleurs, je ne serais pas

mécontente de prendre un peu de repos. Il me semble que c'est bien votre tour de dénicher d'autres éléphants...

X
Desmond

Deux jours après cet entretien, Hercule Poirot dégustait son chocolat matinal tout en lisant pour la seconde fois une lettre qu'il venait de trouver dans son courrier.

Cher Monsieur Poirot,

Je crains que vous ne jugiez ma lettre assez insolite. Aussi serait-il bon, sans doute, que je me recommande d'une de vos amies, Mrs. Ariane Oliver, la romancière. J'ai essayé d'entrer en contact avec elle pour lui demander si elle accepterait de me ménager une entrevue avec vous, mais il paraît qu'elle n'est pas chez elle en ce moment. Sa secrétaire m'a laissé entendre qu'elle se trouvait en expédition de chasse, quelque part en Afrique. Dans ce cas, elle risque évidemment d'être absente pendant un certain temps. Pourtant, je suis certain qu'elle aurait bien voulu m'aider. J'aimerais beaucoup pouvoir vous rencontrer, car j'ai grand besoin de conseils.

J'ai cru comprendre que Mrs. Oliver connaît ma mère qu'elle a rencontrée récemment à un déjeuner littéraire. Si vous vouliez bien me permettre de me présenter chez vous, au jour et à l'heure qui vous conviendraient, cela me rendrait un immense service. Je ne sais si cela peut avoir une certaine importance, mais la secrétaire de Mrs. Oliver a mentionné le mot « éléphants ». Je présume que cela peut avoir quelque rapport avec son voyage en Afrique. La secrétaire a eu l'air de le prononcer un peu comme un mot de passe. Je n'y comprends vraiment rien, mais sans doute êtes-vous au courant. Je suis très ennuyé et anxieux, et je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez me recevoir.

Je vous prie de bien vouloir agréer, cher monsieur Poirot, l'expression de mes sentiments distingués.

Desmond BURTON-COX.

— *Nom d'un petit bonhomme !*⁸ s'écria le détective.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Ce n'est rien, Georges. Une simple exclamation. Lorsque certaines choses ont envahi votre vie, il est parfois bien difficile de s'en débarrasser. En ce qui me concerne, il semble que ce soit une question d'éléphants.

Poirot se leva, sonna sa fidèle secrétaire Miss Lemon et lui tendit la lettre de Desmond Burton-Cox en lui demandant de bien vouloir arranger un rendez-vous avec son correspondant.

— Je ne suis pas très occupé, en ce moment, précisa-t-il. Vous pouvez donc lui fixer rendez-vous pour demain.

— C'est une affaire qui concerne les Jardins Zoologiques ?

— Sûrement pas. En tout cas, il est inutile de parler d'éléphants dans votre réponse.

— Mr. Desmond Burton-Cox, annonça Georges en introduisant le visiteur.

Poirot s'était levé, et il se tenait adossé au manteau de la cheminée dans une attitude très digne. Il resta quelques secondes muet, puis fit quelques pas en avant. Il s'était déjà formé une opinion sur le jeune homme qui se tenait devant lui. D'allure énergique, il paraissait cependant un peu nerveux et faisait visiblement un effort pour masquer son trouble.

— Monsieur Hercule Poirot ? demanda-t-il en tendant la main.

— C'est moi-même. Veuillez vous donner la peine de vous asseoir, Monsieur Burton-Cox. Ensuite, vous m'exposerez les raisons qui vous ont poussé à me demander cet entretien.

— Je crains que ce soit assez délicat à expliquer.

— Beaucoup de choses sont délicates à expliquer, dans la vie. Mais nous avons tout notre temps. Asseyez-vous.

Desmond considérait d'un air intrigué et vaguement inquiet l'étrange personnage qui lui faisait face. Avec son crâne en forme d'œuf et ses énormes moustaches, le détective lui apparaissait sous un aspect un tantinet comique. Très différent, en vérité, de l'homme qu'il s'était attendu à rencontrer.

— Vous... vous êtes détective, n'est-ce pas ? J'imagine que l'on vient vous voir pour vous demander de... découvrir certaines choses.

— C'est là, effectivement, une de mes tâches.

— Je ne pense pas que vous sachiez pourquoi je viens vous voir.

— Je suis néanmoins au courant de certains faits.

— Mrs. Oliver vous a-t-elle parlé de moi ?

— Elle m'a surtout dit qu'elle avait eu un entretien avec une de ses filleules, Miss Celia Ravenscroft.

— Oui. Celia m'en a parlé. Mrs. Oliver est-elle... connaît-elle ma mère ? Je veux dire... la connaît-elle bien ?

— Si j'ai bien compris, elle ne l'a rencontrée qu'une seule fois, à un déjeuner littéraire qui a eu lieu récemment, et elles n'ont eu ensemble qu'un très bref entretien. Je crois que votre mère a exposé à Mrs. Oliver une certaine requête...

— Elle n'avait nullement à s'occuper de cela ! répondit le jeune homme en fronçant les sourcils d'un air légèrement irrité.

— Je vous comprends, dit Poirot. Mais, que voulez-vous, beaucoup de mères croient devoir faire des choses que leurs enfants souhaiteraient leur voir éviter. Est-ce que je me trompe ?

— Pas le moins du monde. Seulement, la mienne se mêle de choses qui ne la concernent en aucune manière.

— Si je ne m'abuse, Celia Ravenscroft et vous-même êtes en excellents termes. Mrs. Oliver a cru comprendre qu'il était question de mariage.

— C'est exact. Mais ma mère n'avait pas besoin d'aller poser des questions... embarrassantes sur des événements passés qui ne la regardent pas.

— Les mères sont souvent ainsi, je vous le répète, répondit Poirot avec un léger sourire. Sans doute êtes-vous très attaché à la vôtre ?

— Je n'irai pas jusqu'à prétendre cela. Non. Certainement pas. Voyez-vous – autant vous le dire tout de suite – ce n'est pas ma vraie mère.

— Oh ! je n'étais pas au courant de ce fait.

— Elle avait perdu un petit garçon, et ensuite, elle m'a adopté et élevé comme son fils. Elle parle toujours de moi comme si j'étais véritablement son fils, mais je ne le suis pas. D'ailleurs, nous ne nous ressemblons pas et ne voyons pas du tout les choses de la même manière.

— C'est compréhensible.

— Cependant, je me rends compte que je n'ai pas encore vraiment abordé le sujet qui m'a incité à solliciter un entretien avec vous.

— J'imagine que vous souhaitez me voir enquêter sur certains événements qui vous tracassent.

— C'est à peu près ça. J'ignore ce que vous savez déjà...

— Peu de chose, en vérité. Et pas de détails, en tout cas. J'ignore à peu près tout ce qui vous concerne et ce qui concerne Miss Ravenscroft que je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer.

— J'avoue que j'avais songé un instant à l'amener avec moi. Et puis, il m'a semblé qu'il valait mieux que je vous parle d'abord seul à seul.

— Vous avez agi sagement. Éprouvez-vous, actuellement, certaines difficultés particulières qui motivent votre visite ?

— Pas vraiment des difficultés, non. L'événement qui nous hante s'est passé

— vous ne l'ignorez pas — il y a bien longtemps, alors que Celia n'était qu'une enfant. Un drame inexplicable. Ou, plus exactement, encore inexpliqué. Deux personnes affolées par un fait dont nous n'avons pas connaissance et qui commettent un double suicide. Nul ne paraît détenir des renseignements précis sur ce qui est arrivé et sur les raisons qui ont motivé le drame. Malgré cela, ma mère s'obstine à poser des tas de questions, et elle est ainsi parvenue à mettre Celia dans un tel état que la pauvre gosse ne sait plus maintenant si elle souhaite ou non donner suite à notre projet de mariage.

— Et vous ? Souhaitez-vous encore l'épouser ?

— Bien entendu ! J'y suis fermement décidé, à condition qu'elle veuille toujours de moi. Mais je la sens anxieuse, nerveuse. Elle aussi veut savoir exactement le fond de l'affaire. Et elle pense — peut-être à tort, d'ailleurs — que ma mère sait quelque chose.

— J'éprouve beaucoup de sympathie pour vous, répondit Poirot, et j'ai l'impression que vous êtes tous les deux des jeunes gens sensés. Dans ces conditions, si vous souhaitez vraiment vous marier, il n'y a pas de raison pour que vous ne le fassiez pas. Je dois dire que l'on m'a fourni, sur ma demande, un certain nombre de renseignements sur cette triste tragédie. Ainsi que vous l'avez fait remarquer tout à l'heure, cela est du domaine du passé, et on n'a jamais découvert le mobile du drame. Voyez-vous, dans la vie, on ne peut pas toujours avoir l'explication de tous les événements.

— C'était un suicide, affirma le jeune homme. Il ne peut s'agir d'autre chose. Mais...

— Vous voudriez en connaître la raison, n'est-ce pas ?

— Ma foi... oui. C'est à ce sujet que Celia se fait du souci, et elle a fini par me rendre presque aussi nerveux qu'elle-même. Bien sûr, moi, je ne peux rien savoir, puisque je n'étais pas là au moment du drame.

— Vous ne connaissiez alors ni Celia ni ses parents ?

— Oh si ! Je peux dire que je connais Celia depuis toujours. Les gens chez qui j'allais passer mes vacances habitaient tout à côté de ses parents, lorsque nous étions enfants. Dès cette époque, Celia et moi étions de bons camarades et nous nous entendions à merveille. Ensuite, nous avons été séparés et sommes restés de longues années sans nous rencontrer. Ses parents et les miens résidaient alors en Malaisie, et je crois qu'ils ont continué à se voir là-bas. Puis mon père est mort. Et lorsque ma mère était aux Indes, elle a dû entendre parler de certaines choses dont elle vient maintenant de se souvenir. Et elle en est arrivée à se monter la tête en s'imaginant que tout cela était vrai. Mais ça ne peut pas l'être. C'est impossible. Seulement, elle ne cesse d'importuner Celia à ce sujet, et j'aimerais savoir ce qui s'est réellement passé. Et pourquoi. Ce que je veux, ce ne

sont pas des contes de bonnes femmes, mais la vérité.

— Il est assez normal que vous éprouviez ce sentiment, et Celia encore plus que vous. Mais, au fond, est-ce que tout cela a vraiment de l'importance ? Ce qui compte, c'est le présent, la jeune fille que vous désirez épouser, Qu'avez-vous à faire du passé ? Que les parents de Celia se soient suicidés, que l'un des deux ait été tué accidentellement et que l'autre se soit ensuite donné la mort, cela présente-t-il plus d'importance que s'ils avaient été tués dans un accident de voiture ?

— Je reconnais que ce que vous dites est parfaitement sensé, mais les choses en sont maintenant arrivées à un tel point que je tiens absolument à ce que Celia soit rassurée. Car, même si elle n'en parle guère, elle se fait beaucoup de mauvais sang.

— Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'il peut être extrêmement difficile, sinon impossible, de découvrir ce qui s'est réellement passé ? N'allez-vous pas me confier une tâche que je serai incapable de mener à bien ?

— Je voudrais que vous tentiez de savoir la vérité. Peut-être n'est-ce pas, je le conçois, le genre d'enquête qui vous intéresse et que vous aimez...

Hercule Poirot hocha lentement la tête.

— Je n'ai aucune objection à m'occuper de cette affaire, et je peux même vous avouer que cela satisferait la curiosité que j'éprouve. La question que je vous pose simplement est la suivante : Est-il sage ou nécessaire d'aller fouiller dans ce passé ?

— Peut-être pas. Mais, voyez-vous...

— De plus, interrompit Poirot, ne croyez-vous pas comme moi que nous risquons de nous heurter à une impossibilité matérielle, après tout ce temps ?

— Non. Sur ce point, je ne puis être d'accord avec vous. Je pense, au contraire, qu'il n'y a aucune impossibilité.

— Très intéressant. Et puis-je savoir ce qui motive cette opinion ?

— Il existe deux personnes qui pourraient connaître certaines choses, pour la bonne raison qu'elles ont séjourné assez longtemps chez les Ravenscroft.

— Pourquoi n'allez-vous pas les voir vous-même ?

— Je le pourrais, bien sûr. Mais il y a des questions que j'hésiterais à leur poser. Et Celia n'aimerait pas le faire non plus. Non point que ces personnes soient désagréables ou cancanières, loin de là. Mais parce qu'elles ont déjà dû être interrogées autrefois et qu'elles ont sans doute été incapables d'apporter à la police une aide efficace. Oh ! je me rends compte que je m'exprime très mal...

— Pas le moins du monde. Dites-moi, est-ce que Celia Ravenscroft est d'accord avec vous ?

— Je ne lui en ai guère parlé. Parce que, voyez-vous, elle aimait beaucoup

Maddy et Zélie.

— Maddy et Zélie ? répéta Poirot d'un air intrigué.

— Je vais essayer de vous expliquer. Lorsque Celia était enfant, à l'époque où je l'ai rencontrée pour la première fois, alors que nous habitions tout près l'un de l'autre, à la campagne, il y avait chez elle une jeune Française – ce que nous appellerions aujourd'hui une jeune fille au pair mais que l'on nommait alors une gouvernante. Celia avait pris l'habitude de contracter le mot « Mademoiselle » en « Maddy », et toute la famille avait fini par donner ce nom à la jeune fille. Elle jouait souvent avec nous et se montrait d'une extrême gentillesse. Et maintenant, en réfléchissant, j'ai pensé qu'en votre qualité de Français, elle vous dirait peut-être des choses qu'elle n'avait pas racontées aux autres.

— Et la seconde personne que vous avez mentionnée ?

— C'est un peu la même chose. Maddy a dû rester deux ou trois ans chez les Ravenscroft, puis elle est retournée en France – ou en Suisse, je ne sais plus –, et l'autre est venue la remplacer. Celia lui avait donné le nom de Zélie, et tout le monde l'appelait ainsi. Elle était toute jeune, jolie et très amusante. Nous l'adorions littéralement, et je crois qu'elle nous aimait beaucoup aussi. Le général l'appréciait aussi à sa manière, car ils jouaient souvent un piquet ensemble.

— Et Lady Ravenscroft ?

— Oh ! elle aimait énormément Zélie. C'est même pour cela que la jeune fille est revenue après notre départ.

— Revenue ?

— Oui. Lorsque Lady Ravenscroft a été malade et hospitalisée, Zélie est revenue pour s'occuper d'elle. Et je crois – je suis même certain – qu'elle se trouvait là quand s'est produit le drame. Elle devrait donc savoir ce qui s'est réellement passé.

— Connaissez-vous son adresse actuelle ?

— Oui. Ainsi que celle de Maddy. Peut-être pourriez-vous aller les voir. Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais...

Le jeune homme s'interrompit brusquement, et Poirot l'observa en silence pendant quelques instants.

— Oui, murmura finalement le détective. Sans doute y a-t-il là une possibilité, en effet...

LIVRE II
LES OMBRES DU PASSÉ

XI

Le commissaire Garroway et Hercule Poirot échangent leurs impressions

Tandis que Georges lui servait un whisky bien tassé, le commissaire Garroway observait Poirot, assis de l'autre côté de la table. Le domestique s'approcha ensuite de son maître et posa devant lui un petit verre rempli d'un liquide rouge violacé.

— Qu'est-ce que vous prenez là ? demanda Garroway.

— Du sirop de cassis.

— Ma foi, chacun ses goûts. Spence me disait aussi l'autre jour que vous buviez souvent une mixture appelée tisane. Qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! le remède idéal pour faire tomber la fièvre.

— Bah ! un calmant pour les malades ! déclara le commissaire en levant son verre. Eh bien, je bois au suicide !

— Était-ce donc un suicide ? demanda calmement Poirot.

— Que voulez-vous que ce soit ? Vous avez de ces idées !

Il secoua doucement la tête et sourit.

— Je suis navré de vous avoir ainsi mis à contribution, reprit le détective. Mais, vous savez, je ressemble à cet enfant dont parle Mr. Kipling dans une de ses histoires. Je souffre d'une curiosité insatiable.

— Il écrivait de belles histoires, Kipling. C'était un type extraordinaire. On m'a affirmé qu'il lui suffisait d'effectuer un petit tour à bord d'un contre-torpilleur pour en savoir davantage sur ce bateau que n'importe quel ingénieur de la Marine Royale.

— Moi, hélas, je ne connais pas tout. Il faut donc que je pose des questions. Et je crois vous en avoir envoyé une belle liste.

— Ce qui me surprend toujours, fit remarquer le commissaire, c'est votre façon de sauter d'une chose à l'autre : rapports des médecins et des psychiatres, qui possédait l'argent et qui en a hérité ; qui se serait attendu à en recevoir et n'en a pas eu ; des perruques et les adresses de leurs fabricants...

— Et vous saviez tout cela. Ce qui m'a étonné, moi aussi, je peux bien vous l'avouer.

— Étant donné qu'il s'agissait d'une affaire passablement mystérieuse, nous avons recueilli des tas de dépositions. Aucune, d'ailleurs, ne nous a servi à quoi que ce soit. Mais nous avons tout de même conservé les rapports.

Ce disant, il poussa une feuille de papier vers Poirot.

— Voici. Eugène et Roselyne. C'était un salon de beauté de Bond Street qui a été, par la suite, transféré dans Sloane Street. Vous avez l'adresse exacte en dessous. Mais c'est maintenant un magasin où l'on vend de petits animaux : chiens, chats, perruches, que sais-je encore ? Quant à Roselyne, elle habite à présent Cheltenham, et l'établissement s'appelle Haute Coiffure. Je suppose que c'est le terme à la mode. Mais, comme on disait quand j'étais gosse : Même gars avec un chapeau différent.

— Ha ! ha ! s'esclaffa Poirot.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je vous suis très obligé, car vous venez de me donner une autre idée. C'est bizarre, la façon dont les idées se présentent parfois à notre esprit.

— L'ennui c'est que, des idées, vous en avez déjà à revendre. Si vous vous mettez encore à en collectionner d'autres... Voyons. J'ai fouillé autant que je l'ai pu dans la vie de la famille. Sans grand succès. Alistair Ravenscroft était d'origine écossaise, fils de pasteur, et deux de ses oncles se sont distingués dans l'armée. Il a épousé Margaret Preston-Grey, jeune fille de bonne famille qui avait été présentée à la cour. Pas le moindre scandale nulle part. Vous aviez raison – bien que je ne sache pas où vous êtes allé pêcher ça – en prétendant qu'elle avait une sœur jumelle, Dorothea, familièrement appelée Dolly. Les Preston-Grey habitaient Hatters Green, dans le Sussex. Les deux jeunes filles se ressemblaient énormément, ainsi qu'il est fréquent dans ce ras. Elles ont mis leur première dent le même jour, attrapé la scarlatine dans la même semaine, elles portaient toujours le même genre de vêtements et se sont mariées vers la même époque, épousant toutes les deux un officier. Le médecin de famille qui les soignait quand elles étaient enfants est mort il y a quelques années, et c'est fort regrettable, car il semble qu'il y ait eu un drame concernant l'une d'elles.

— Lady Ravenscroft ?

— Non, l'autre. Celle qui avait épousé un certain capitaine Jarrow dont elle a eu deux enfants. Le plus jeune, un petit garçon de quatre ans, a été, un jour, renversé par une brouette d'enfant qui l'a heurté à la tête, et il est tombé dans le bassin du jardin où il s'est noyé. Apparemment par la faute de sa sœur, alors âgée de neuf ans. Ils étaient en train de jouer, se sont querellés comme le font souvent les gosses, et le drame se serait produit de cette manière. La chose ne semble faire aucun doute. Néanmoins, il y a eu une autre version, selon laquelle ce serait la mère elle-même qui, irritée pour une raison quelconque, aurait frappé et

poussé le gosse. Une tierce personne, de son côté, a prétendu que la vraie coupable était une voisine. Mais je ne suppose pas que ces détails présentent pour vous le moindre intérêt, étant donné qu'ils n'ont aucun rapport avec le suicide des Ravenscroft, survenu des années plus tard.

— Apparemment, non, reconnut Poirot. Mais j'aime bien connaître les antécédents de tout le monde.

— Je vous fais remarquer que cet accident est survenu très longtemps avant la mort des époux Ravenscroft.

— Je suppose qu'on a procédé à une enquête, à l'époque ?

— Naturellement. Et j'ai pu retrouver le dossier, ainsi que les comptes rendus des journaux, lesquels se posaient des tas de questions. La mère a d'ailleurs été gravement affectée par ce drame et a dû être hospitalisée. On prétend qu'après cela, elle n'a jamais été tout à fait la même et qu'elle ne s'est jamais complètement remise du choc.

— Néanmoins, certains la croyaient coupable ?

— C'était, paraît-il, l'opinion du médecin. Mais il n'y avait aucune preuve formelle. La jeune femme a prétendu qu'elle avait assisté à l'accident depuis une des fenêtres de la maison. Elle aurait vu la petite fille frapper son frère et le pousser dans le bassin. Mais ses propos étaient tellement décousus et incohérents qu'on n'a pas semblé prendre sa déposition très au sérieux.

— J'imagine qu'il a dû y avoir aussi un rapport de psychiatre ?

— Certes. La femme avait été transportée dans une maison de santé, car elle manifestait des signes très nets de dérangement cérébral. Elle a été traitée, je crois, dans deux établissements différents et a même été suivie par un spécialiste de l'hôpital Saint-André de Londres. Finalement, au bout de trois ans, on l'a jugée guérie et renvoyée chez elle.

— Était-elle redevenue absolument normale ?

— J'ai cru comprendre qu'elle était restée quelque peu névrosée.

— Résidait-elle chez les Ravenscroft au moment du suicide ?

— Oh non ! Pour la raison bien simple qu'elle était morte trois semaines plus tôt. Depuis quelque temps, son état semblait s'être aggravé et elle souffrait de troubles divers ; en particulier de somnambulisme. Elle prenait parfois de trop fortes doses de tranquillisants et ensuite errait pendant une partie de la nuit dans la maison et même à l'extérieur. C'est ainsi qu'un soir, s'étant engagée sur le sentier de la falaise, elle perdit l'équilibre et fut tuée sur le coup. On ne retrouva son corps que le lendemain matin. Lady Ravenscroft fut terriblement affligée par cette mort, car les deux sœurs étaient très liées, et on dut l'hospitaliser.

— Cet accident tragique aurait-il pu conduire les Ravenscroft au suicide, quelques semaines plus tard ?

— À ma connaissance, on n'a jamais émis une telle hypothèse.

— Avec les jumeaux, il se produit parfois d'étranges phénomènes. Lady Ravenscroft aurait parfaitement pu se donner la mort, étant donné les liens étroits qui l'unissaient à sa sœur et le traumatisme qu'elle avait subi. Puis le mari aurait pu se suicider à son tour, se sentant coupable d'une manière ou d'une autre.

— Vous avez décidément beaucoup trop d'idées, Poirot, dit le commissaire Garroway. Alistair Ravenscroft n'aurait pu entretenir une liaison avec sa belle-sœur à l'insu de tout le monde. Si c'est là ce que vous vouliez insinuer, je puis vous affirmer que vous êtes dans l'erreur la plus complète.

Le téléphone se mit soudain à sonner. Le détective se leva pour aller répondre. Il reconnut aussitôt la voix de Mrs. Oliver.

— M. Poirot, êtes-vous libre demain après-midi ? Si oui, vous serait-il possible de venir à l'heure du thé ? J'attends Celia et, un peu plus tard, Mrs. Burton-Cox.

Poirot répondit qu'il ne manquerait pas de se rendre à cette invitation.

— Je compte donc sur vous, reprit la romancière. Et maintenant, je vous quitte pour aller rendre visite à un vieux soldat, Mr. Hugo Foster, dont Mrs. Carstairs – mon éléphant numéro un – m'a indiqué le nom et l'adresse.

XII

Celia rencontre Hercule Poirot

— Eh bien, chère madame, quels résultats avez-vous obtenus au cours de votre entretien avec Mr. Hugo Foster ?

— D'abord, il ne s'appelait pas Foster, mais Fothergill. Vous pouvez vous fier à Julia pour mélanger les noms propres. Elle n'en retient jamais un correctement.

— Les éléphants ont donc des défaillances de mémoire, dans certains cas ?

— Ne me parlez plus d'éléphants : j'en ai terminé avec eux.

— Et votre ancien militaire ?

— Tout à fait charmant, mais absolument sans intérêt en tant que source de renseignements. Obsédé par des gens du nom de Marchant, dont un enfant avait péri accidentellement aux Indes. Mais rien à voir avec les Ravenscroft. Je vous l'affirme encore, les éléphants c'est terminé.

— Vous avez fait preuve, en tout cas, d'une belle persévérance.

— Celia va arriver dans une demi-heure. Je lui ai dit que vous seriez là. Auriez-vous préféré qu'elle vienne vous voir chez vous ?

— Non. C'est très bien ainsi.

— J'espère qu'elle ne restera pas trop longtemps. Si nous pouvons nous débarrasser d'elle au bout d'une heure, ce sera parfait. Nous aurons ainsi le temps d'échanger nos impressions avant l'arrivée de Mrs. Burton-Cox.

— L'entretien ne pourra, j'en suis convaincu, manquer d'intérêt.

Mrs. Oliver poussa un soupir.

— Mon Dieu, il me semble maintenant que nous sommes en possession de trop de matériaux. Comment allons-nous nous en tirer ?

— J'ai fait un tri et établi une petite liste. Voulez-vous la voir ?

Mrs. Oliver vint s'asseoir auprès du détective et se mit à lire par-dessus son épaule.

— Les perruques, dit-elle en posant son doigt sur la première ligne. Pourquoi des perruques ?

— Quatre perruques, précisa doucement Poirot. Je trouve ça surprenant. Oui, un problème intéressant mais difficile à résoudre.

— Je crois que le magasin où Lady Ravenscroft les avait achetées n'existe

plus. J'ai l'impression que les femmes portent maintenant moins de perruques qu'il y a quelques années.

Poirot hocha la tête d'un air dubitatif.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, nous avons là un détail intéressant. Et il y en a d'autres, bien entendu. Par exemple, ces histoires de troubles mentaux dans la famille, une des jumelles qui a passé un certain nombre d'années dans diverses maisons de santé...

— Ça ne me paraît mener nulle part. Elle aurait pu, évidemment, tuer sa sœur et son beau-frère, mais je ne vois vraiment pas à quel mobile elle aurait obéi.

— Cette hypothèse est impossible à envisager, déclara Poirot, les empreintes relevées sur le revolver étant bel et bien celles du général et de sa femme. Ensuite, nous avons l'affaire de cet enfant noyé aux Indes. Peut-être par la sœur de Lady Ravenscroft, mais aussi peut-être par une toute autre personne. Autre point : l'argent.

— Où voyez-vous apparaître l'argent, dans tout ça ? demanda Mrs. Oliver d'un air étonné.

— Précisément, je ne le vois pas. Et c'est cela qui est étrange. L'argent apparaît presque dans toutes les affaires. Or, nous avons entendu parler d'intrigues d'amour – vraies ou imaginaires –, de femmes qui auraient pu attirer le mari, d'hommes qui auraient pu plaire à la femme. Mais d'argent, point. Ensuite, nous arrivons à ce qui, pour le moment, me tracasse le plus. C'est pourquoi j'ai hâte de rencontrer Mrs. Burton-Cox.

— Je ne vois pas l'importance que peut avoir à vos yeux cette femme antipathique qui tenait tellement à me faire enquêter discrètement sur certains événements.

— Et pourquoi vous avait-elle demandé cela ? C'est, à mon sens, fort bizarre. J'ai la nette impression que c'est le mobile de sa curiosité qu'il nous faut découvrir. C'est cette femme qui constitue le trait d'union.

— Le... trait d'union !

— Oui. Nous savons uniquement qu'elle veut en savoir plus au sujet de ce suicide. Et c'est elle, me semble-t-il, le lien qui se rattache à la fois à votre filleule Celia et au fils qui n'est pas son fils.

— Pas son fils ! Que voulez-vous dire ?

— Desmond a été adopté par elle après la perte de son propre enfant.

— Quand donc ce dernier est-il mort ? Où ? Comment ?

— Autant de questions que je me suis déjà posées. Et c'est pourquoi il est important que je voie cette femme.

Le carillon de la porte d'entrée se fit entendre. Mrs. Oliver quitta la pièce

pour aller ouvrir. Elle revint presque aussitôt en compagnie de Celia Ravenscroft. La jeune fille avait un air indécis, presque soupçonneux.

— Je ne sais pas, commença-t-elle, si je...

Elle s'interrompit et ouvrit de grands yeux en apercevant Hercule Poirot.

— Permettez-moi de vous présenter, reprit la romancière, quelqu'un qui m'aide dans ma tâche et qui, je l'espère, va vous aider aussi. Il s'agit, comme je vous l'ai annoncé, de M. Hercule Poirot, qui a le don de découvrir ce que les autres n'ont pas réussi à trouver.

— Oh ! murmura Celia.

Elle considérait d'un air ébahi le petit bonhomme qui se dressait devant elle, son crâne ovoïde, sa moustache quasi monstrueuse.

— Il me semble, dit-elle d'une voix mal assurée, que j'ai déjà entendu parler de lui.

Poirot dut se retenir pour ne pas répliquer que le monde entier avait entendu parler de ses exploits.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit-il. Je dois d'abord vous informer que lorsque j'entreprends une enquête, je la poursuis jusqu'au bout. Je découvrirai la vérité, et si elle est conforme à ce que vous souhaitez, je vous la communiquerai. Mais peut-être tenez-vous simplement à être rassurée. Ce serait là une chose totalement différente. Je puis découvrir plusieurs aspects de l'affaire qui pourraient vous rassurer. Cela vous suffirait-il ? Si oui, ne m'en demandez pas plus.

Celia prit place sur la chaise que venait de lui avancer le détective. Puis elle le dévisagea d'un air grave.

— Vous n'êtes pas certain que je veuille connaître la vérité, n'est-ce pas ?

— Je pense que cette vérité serait susceptible de vous causer un choc, du chagrin. Et vous pourriez vous dire alors : « Pourquoi n'ai-je pas laissé dormir le passé ? Pourquoi ai-je voulu savoir à tout prix ? »

— Il y a longtemps que je me pose des questions, monsieur Poirot. Bien souvent, j'ai essayé de comprendre à demi-mot ce que disaient les gens. Ces gens qui me considéraient avec un air de pitié, presque comme une bête curieuse. Je ne veux pas que cela continue ainsi. Je veux la vérité. Je me sens capable de la regarder en face...

La jeune fille s'interrompit pour reprendre au bout de quelques secondes :

— Mais, dites-moi, vous avez eu un entretien avec Desmond, n'est-ce pas ? Il m'a dit qu'il était venu vous voir.

— C'est exact. Ne souhaitiez-vous pas qu'il vînt me consulter ?

— Il ne m'a pas demandé mon avis.

— Mais s'il vous l'avait demandé ?

— Je ne sais pas. J'ignore si je lui aurais défendu de venir ou si, au contraire, je l'aurais encouragé à le faire.

— Je voudrais vous poser une question, mademoiselle. J'aimerais savoir s'il y a dans votre pensée une chose qui ait vraiment une importance primordiale. Une chose qui aurait plus d'importance que n'importe quelle autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Desmond Burton-Cox est venu me voir. C'est un jeune homme séduisant et sympathique, qui m'a parlé avec le plus grand sérieux du sujet qui le préoccupe. Maintenant, le point important est celui-ci : Voulez-vous véritablement vous marier ? Parce que ça, c'est sérieux. Bien que les jeunes ne soient pas toujours de cet avis à l'époque actuelle, le mariage est un lien qui est fait pour durer toute la vie. Est-ce cela que vous souhaitez ? Si oui, que vos parents se soient réellement suicidés ou qu'ils soient morts d'une manière toute différente, quelle importance cela peut-il avoir pour vous et pour Desmond ? Quelle incidence cela peut-il avoir sur votre avenir ?

— Vous pensez, n'est-ce pas, que la mort de mes parents pourrait être due à... autre chose qu'à un double suicide ?

— Je ne le sais pas encore, mais j'ai des raisons de le croire. Certains détails ne cadrent pas avec l'hypothèse du suicide, bien que la police soit parvenue, autrefois, à cette dernière conclusion.

— Mais elle n'a jamais découvert la cause du drame. C'est cela que vous voulez dire ?

— Oui, répondit Poirot, c'est bien cela que je veux dire.

— Et cette cause, vous ne la connaissez pas non plus ?

— Du moins n'ai-je pas une certitude absolue. Je pense, néanmoins, que nous risquons d'apprendre certains détails pénibles, et je me demande si vous serez assez raisonnable pour dire : « Le passé est mort. Voici un jeune homme que j'aime et qui m'aime. C'est l'avenir que nous allons vivre ensemble et non le passé. »

— Vous a-t-il dit qu'il était un enfant adopté ?

— Il me l'a dit.

— Vous voyez donc que cette affaire ne concerne pas Mrs. Burton-Cox. Qu'avait-elle à aller demander à Mrs. Oliver de me poser des questions ? Elle n'est pas la mère de Desmond.

— Lui est-il véritablement attaché ?

— Non. Je dirai presque qu'il la déteste. Et je crois qu'il ne l'a jamais vraiment aimée.

— Elle a cependant dépensé son argent pour lui. Pour le nourrir, le vêtir, le faire instruire. Pensez-vous que, de son côté, elle tienne à lui ?

— Je ne le pense pas. Je suppose qu'elle voulait simplement un enfant pour remplacer celui qu'elle avait perdu. Or, son mari était mort quelques mois plus tôt.

— J'aimerais encore éclairer un certain point. Desmond est-il indépendant du point de vue financier ?

— Il sera capable d'entretenir une femme, si c'est cela que vous voulez dire. D'autre part, je crois qu'une certaine somme a été placée sur sa tête au moment de son adoption.

— Mais il ne pourrait sans doute y toucher.

— Voulez-vous insinuer que sa mère serait susceptible de le déshériter s'il m'épousait ? Je ne pense pas qu'elle l'en ait jamais menacé. Ni même qu'elle soit en mesure de le faire, étant donné que tout a été réglé par les hommes de loi qui se sont occupés des formalités de l'adoption.

— J'aimerais aussi vous demander autre chose, que vous pourriez être la seule à savoir, à l'exception peut-être de Mrs. Burton-Cox elle-même. Avez-vous une idée de l'identité de la véritable mère de Desmond ?

— Vous pensez que ce pourrait être la raison qui aurait poussé Mrs. Burton-Cox à fouiller le passé. Ma foi, je suppose que Desmond devait être un enfant illégitime. Ce sont généralement ceux-là qu'on adopte, n'est-ce pas ? Il se peut, évidemment, que Mrs. Burton-Cox ait su quelque chose du père ou de la mère de Desmond. Si oui, elle ne lui en a rien dit, hormis sans doute les sottises que l'on raconte parfois : il est aussi bien d'avoir été adopté, parce que cela prouve que l'on désirait véritablement un enfant, et autres balivernes de la même veine.

— Certaines associations conseillent d'apprendre la réalité à l'enfant sous cette forme. Desmond connaît-il certaines personnes qui lui soient apparentées ?

— Je ne crois pas. Et je ne pense pas qu'il s'en soucie beaucoup.

— Savez-vous si Mrs. Burton-Cox était une amie de vos parents ? L'aviez-vous déjà rencontrée, autrefois, quand vous étiez enfant ?

— Je ne m'en souviens pas, en tout cas. Je crois qu'elle a séjourné en Malaisie, et c'est là que son mari doit être mort. Elle a ensuite envoyé Desmond à l'école en Angleterre, où il résidait, me semble-t-il, chez des cousins. Ou bien chez des gens qui prennent des enfants en pension. Il habitait non loin de chez nous, et c'est ainsi que nous avons fait connaissance, alors que nous étions tout jeunes. Je le revois encore en train de grimper aux arbres, sous mes regards admiratifs, et je me souviens qu'il m'apprenait des tas de choses sur les oiseaux et leurs nids. Beaucoup plus tard, je l'ai revu à l'université, nous avons reparlé de tout cela, et il m'a demandé mon nom, car il ne connaissait que mon prénom. Nous avons évoqué quantité de souvenirs communs, et c'est ainsi que nous avons refait connaissance, si je puis employer cette expression. Mais, au fond, je me

rends compte que je ne sais pas grand-chose sur lui. Et il y a bien des points que j'aimerais connaître. En effet, comment peut-on envisager une vie commune si on ne se connaît pas vraiment ? Et aussi si on ignore la vérité sur les événements importants du passé.

— Autrement dit, vous me demandez de poursuivre mes recherches ?

— Oui. Je ne sais si vous parviendrez à un résultat concret, car Desmond et moi avons déjà essayé sans succès de découvrir certaines choses. Croyez-vous pouvoir y parvenir ?

— Je crois toujours pouvoir mener à bien ce que j'entreprends.

— Et vous découvrez la vérité, n'est-ce pas ?

Hercule Poirot se redressa dans son fauteuil.

— Oui, mademoiselle. Habituellement, je la découvre. Je ne puis en dire plus.

XIII

Mrs. Burton-Cox

— Eh bien, demanda Mrs. Oliver après avoir reconduit Celia jusqu'à la porte, que pensez-vous d'elle ?

— Elle a de la personnalité, répondit Poirot. C'est incontestablement une fille intéressante. Pas n'importe qui.

— C'est vrai.

— J'aimerais que vous me parliez...

— D'elle ? Vous savez, je ne la connais pas très bien. Cela se produit fréquemment avec les filleuls, que l'on ne voit, en général qu'à intervalles assez éloignés.

— Ce n'est pas sur elle que je voudrais des détails, mais sur sa mère. Vous la connaissiez, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous étions ensemble dans un pensionnat parisien. Beaucoup de gens, autrefois, envoyaient leurs filles à Paris pour leur faire acquérir une sorte de vernis supplémentaire. Que désirez-vous savoir sur elle ?

— Vous rappelez-vous exactement comment elle était ?

— Oh, parfaitement !

— Quelle impression vous avait-elle faite ?

— Elle était belle. Non pas à treize ou quatorze ans, car elle était alors un peu trop grassouillette. Mais plus tard.

— Avait-elle de la personnalité ?

— Sur ce point, il m'est difficile d'être affirmative, car elle n'était pas ma seule amie, naturellement. Ni même ma meilleure amie. Nous étions là tout un petit groupe d'Anglaises, avec des goûts à peu près semblables. Nous aimions jouer au tennis, nous étions ravies quand on nous conduisait à l'Opéra, mais nous avions une sainte horreur des musées et des galeries de peinture. C'est vague, je m'en rends compte, mais il m'est impossible d'être plus précise.

— Cette jeune fille s'appelait Molly Preston-Grey, n'est-ce pas. Avait-elle des amis masculins ?

— Oh ! nous avions toutes une amourette. Purement platonique. Pas pour des chanteurs pop, évidemment, car ils n'avaient pas encore fait leur apparition, mais

pour des acteurs. Je me rappelle qu'il y avait à l'époque un très grand acteur dont une de nos camarades avait épinglé le portrait au-dessus de son lit. Mais Mlle Giraud, la directrice, n'autorisait sous aucun prétexte que l'on affichât ainsi ce genre de photo. « *Ce n'est pas convenable*⁹ », avait-elle déclaré. Et nous nous étions toutes mises à rire, parce que l'acteur était le père de la jeune fille en question.

— Parlez-moi encore de Molly Preston-Grey. Cette jeune fille que nous venons de voir lui ressemble-t-elle ?

— Non. Vraiment pas. Molly était beaucoup plus... sensible, émotive...

— La sœur jumelle de Molly était-elle aussi au pensionnat ?

— Dolly ? Non. Elle était en Angleterre, mais je ne sais pas exactement où. Je l'avais rencontrée à deux ou trois reprises, et j'avais trouvé qu'elle ressemblait énormément à Molly. Ce que je veux dire, c'est qu'elles n'avaient pas encore essayé de se différencier en se coiffant ou s'habillant chacune à sa manière, comme il arrive souvent chez les jumelles à mesure qu'elles grandissent. Je crois que Molly était très attachée à sa sœur, mais elle n'en parlait guère. J'ai l'impression – du moins aujourd'hui, car l'idée ne m'en était pas venue à cette époque-là – qu'il devait y avoir quelque chose d'anormal chez Dolly. Je me rappelle qu'une ou deux fois, on avait laissé entendre qu'elle était malade et qu'on l'avait envoyée en traitement. Une autre fois, une de ses tantes l'avait emmenée en croisière pour des raisons de santé. Je ne me rappelle pas grand-chose, je l'avoue, sinon le sentiment que Molly l'aimait beaucoup, qu'elle aurait voulu la protéger... Je ne sais si je me fais bien comprendre. Mes propos ne vous semblent-ils pas un peu ridicules ?

— Pas le moins du monde.

— En d'autres occasions, Molly parlait de son père et de sa mère, qu'elle avait l'air d'aimer beaucoup tous les deux. Sa mère était venue une fois, à Paris, et elle l'avait fait sortir. Une femme charmante. Peut-être pas extraordinairement belle, mais calme, posée et certainement très bonne.

Poirot poussa un soupir.

— Effectivement, il ne semble pas y avoir là-dedans, beaucoup d'éléments qui puissent nous aider.

— Plus tard, rentrées en Angleterre, Molly et moi fûmes séparées, car elle était partie à l'étranger avec ses parents. Aux Indes, je crois. Et aussi aux Bermudes et aux Antilles, me semble-t-il.

— Je suppose que Mrs. Burton-Cox ne va pas tarder à arriver, dit Poirot en consultant sa montre.

— Je me demande comment elle va réagir en vous voyant.

— Nous allons être fixés sans tarder, reprit le détective tandis que se faisait

entendre le carillon de la porte d'entrée.

Mrs. Oliver alla ouvrir, et bientôt apparut sur le seuil la silhouette massive de la visiteuse.

— Quel charmant appartement vous avez là ! s'écria la grosse dame. Et c'est si aimable à vous d'avoir bien voulu me consacrer un peu de votre temps qui, j'en suis sûre, est précieux.

Elle aperçut alors du coin de l'œil Hercule Poirot, qui n'avait pas bougé, et un air de surprise passa sur son visage. Puis ses yeux glissèrent du petit bonhomme aux grosses moustaches jusqu'au quart de queue qui se trouvait dans l'embrasement d'une fenêtre, et Mrs. Oliver comprit que sa visiteuse devait prendre Poirot pour un simple accordeur de pianos. Elle se hâta de dissiper le malentendu.

— Permettez-moi de vous présenter M. Hercule Poirot.

Le détective fit quelques pas en avant et s'inclina au-dessus de la main que lui tendait Mrs. Burton-Cox.

— C'est la seule personne au monde, continua la romancière, qui soit capable de répondre aux questions que vous m'avez posées l'autre jour au sujet de ma filleule Celia.

— C'est très gentil de vous être souvenue de cet entretien, et j'espère que vous pourrez m'en apprendre un peu plus sur ce qui s'est vraiment passé.

— Je crains de n'avoir pas obtenu un succès éclatant, dit Mrs. Oliver, et c'est pourquoi j'ai fait appel à M. Poirot qui est un homme extraordinaire. Le meilleur détective qui soit. Je ne puis vous dire à combien de mes amis il est venu en aide et combien d'énigmes compliquées il est parvenu à résoudre.

Les yeux de Mrs. Burton-Cox laissaient encore transparaître une légère nuance de doute, tandis que Mrs. Oliver lui indiquait du geste un fauteuil.

— Et maintenant, que pourrai-je vous offrir ? Il est un peu trop tard pour le thé. Un verre de sherry, peut-être ? À moins que vous ne préfériez un cocktail.

— Je prendrai volontiers un peu de sherry, merci.

— Monsieur Poirot ?

— Ce sera parfait pour moi aussi.

Mrs. Oliver se réjouit que le détective n'eût pas demandé du sirop de cassis ou quelque autre de ces liqueurs douces qu'il affectionnait. Elle alla chercher un carafon et des verres.

— J'ai déjà indiqué à M. Poirot les grandes lignes de l'enquête que vous désiriez lui voir entreprendre.

— Ah oui ? Fort bien.

Chose étrange, Mrs. Burton-Cox n'avait pas l'air aussi sûre d'elle qu'à l'ordinaire.

— Ces jeunes gens, commença-t-elle en s'adressant au détective, sont

tellement difficiles à comprendre, de nos jours. Mon fils est un garçon sur qui nous fondons de grands espoirs, cette jeune fille est charmante, mais... on ne sait jamais. Je sais bien que ces amitiés surgissent parfois brusquement et ne durent pas. Ce sont des amours de jeunesse, comme nous disions autrefois. Néanmoins, il est très important d'avoir quelques renseignements sur les... antécédents des gens. Vous savez comment sont certaines familles. Oh bien sûr, je sais que Celia est une jeune fille bien née. Mais il y a eu cette tragédie. Un double suicide, a-t-on dit. Cependant, personne n'a pu m'éclairer véritablement quant au motif qui a poussé les Ravenscroft à cette extrémité. Nous n'avions pas d'amis communs, et il m'est évidemment bien difficile de me faire une opinion. Celia, je le répète, est une fille charmante. Mais on aimerait tout de même en savoir un peu plus...

— D'après ce que m'a dit mon amie Mrs. Oliver, j'ai cru comprendre que vous désiriez surtout connaître un détail précis. En fait...

— Vous m'avez déclaré, intervint la romancière d'une voix ferme, que vous vouliez savoir si c'était le père de Celia qui avait tué sa mère, ou bien si c'était l'inverse.

— Il me semble, en effet, que cela fait une grande différence.

— Le point de vue est fort intéressant, dit Poirot.

Mais son ton n'était pas des plus encourageants.

— J'aimerais connaître, reprit Mrs. Burton-Cox, les événements émotionnels qui ont conduit les deux époux à... Vous devez admettre que, dans un mariage, il faut penser aux enfants. Je veux dire aux enfants à venir. Nous nous rendons compte, de nos jours, que l'hérédité est plus importante que l'ambiance dans laquelle l'enfant est élevé. Elle imprime certains traits de caractère et porte en soi des risques graves qu'on peut ne pas vouloir prendre.

— C'est vrai, dit Poirot. Mais ce sont les gens qui sont susceptibles d'assumer ces risques qui doivent, en dernier ressort, prendre la décision qu'ils croient être la bonne. En d'autres termes, c'est à votre fils et à cette jeune fille de faire leur choix.

— Je sais, je sais. On ne permet jamais aux parents de choisir, ni même de donner leur avis. Néanmoins, je voudrais être fixée. Si vous croyez devoir entreprendre une enquête... Mais je me fais peut-être trop de souci au sujet de ce cher enfant. Les mères sont ainsi.

Elle fit entendre un petit rire et pencha un peu la tête de côté.

— Peut-être, continua-t-elle en soulevant son verre de sherry, peut-être voudrez-vous réfléchir à la question, et de mon côté, je vous ferai connaître les points qui me tracassent particulièrement.

Elle baissa les yeux vers son bracelet-montre.

— Oh ! mon Dieu, j'ai un autre rendez-vous, et je suis déjà en retard ! Il faut

que je me sauve. Je vous demande de m'excuser, Mrs. Oliver. Mais vous savez ce que c'est. Cet après-midi, j'ai eu un mal fou à trouver un taxi. La vie devient véritablement impossible.

Puis, se tournant à nouveau vers Poirot :

— Je suppose que Mrs. Oliver a votre adresse ?

— Je vais vous la donner, madame, répondit le détective en lui tendant une carte qu'il venait de tirer de sa poche.

— Merci, monsieur Poirot. Vous êtes Français, si je comprends bien ?

— Je suis Belge.

— Ah oui ! La Belgique !... Eh bien, je suis très heureuse d'avoir fait votre connaissance. Et je me sens réellement pleine d'espoir. Oh, mon Dieu, il faut vraiment que je m'en aille.

Elle secoua énergiquement la main que lui tendait Mrs. Oliver, puis celle de Poirot et quitta la pièce à grandes enjambées. On entendit un instant le bruit de ses pas dans le hall, puis la porte de la rue se referma avec un claquement sec.

— Eh bien, que pensez-vous de ça ? demanda Mrs. Oliver.

— Et vous ?

— Elle s'est littéralement enfuie. Vous avez dû l'effrayer d'une manière ou d'une autre.

— Oui, c'est effectivement ce qui a dû se passer.

— Elle voulait bien que je questionne Celia, que je lui arrache des renseignements ou des secrets, mais elle ne souhaite pas que vous procédiez à une véritable enquête, n'est-ce pas ?

— Incontestablement. Et ça, c'est intéressant en soi. Elle est riche, m'avez-vous dit ?

— Je l'imagine. Elle porte des vêtements coûteux, habite un quartier chic, et je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit de suspect dans sa vie. Je me suis renseignée sur elle auprès de plusieurs personnes. On ne l'aime peut-être pas beaucoup, mais elle paraît se dévouer au bien public, fait partie d'un tas de comités, s'occupe de toutes sortes d'œuvres...

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?

— Vous croyez vraiment qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Ne vous laissez-vous pas plutôt influencer par une antipathie irraisonnée ?

— Je suis persuadé qu'il existe un fait qu'elle ne tient pas à laisser mettre en lumière.

— Et ce fait, vous allez essayer de le découvrir ?

— Naturellement. Si elle a ainsi battu en retraite, c'est qu'elle redoutait les questions que je pourrais lui poser.

Poirot poussa un soupir et ajouta :

— Voyez-vous, je crois qu'il nous faudra aller plus loin que nous ne le pensions.

— Plus loin... dans le passé ?

— Oui. Il est fort probable que, quelque part dans ce passé, se situe un événement qu'il nous faudra connaître avant de revenir au drame d'Overcliffe.

— Et dans l'immédiat, que devons-nous faire ? Qu'y a-t-il d'autre sur votre liste ?

— Vous vous rappelez que, parmi les renseignements que j'ai obtenus en compulsant les rapports de police, il y avait l'existence de quatre perruques.

— Oui. Vous m'avez même déclaré que c'était trop.

— Il est vrai que cela m'a tout de suite paru un peu excessif. J'ai aussi recueilli des adresses. En particulier, celle d'un médecin qui pourrait nous être fort utile.

— Le médecin de famille des Ravenscroft ?

— Non. Celui qui a témoigné à l'enquête concernant l'accident de ce petit garçon de quatre ans poussé dans le bassin du jardin. Soit par un enfant plus âgé, soit par quelqu'un d'autre.

— La mère ?

— La mère ou une autre personne qui se trouvait dans la maison à ce moment-là. Je connais la région de l'Angleterre où est survenu cet accident, et j'ai pu avoir des détails, grâce au commissaire Garroway et à quelques-uns de mes amis journalistes.

— Voyons, le médecin dont vous me parliez il y a un instant doit être fort âgé.

— Aussi bien n'est-ce pas lui que je vais voir mais son fils, lequel s'est également spécialisé dans le traitement des maladies mentales. Il se pourrait qu'il me fournisse des renseignements intéressants. Et il nous faut également enquêter sur la question financière. L'argent ! C'est un point qui revient souvent dans les affaires criminelles. Qui perdra de l'argent par suite d'un événement déterminé et qui en gagnera ? C'est ce qu'il faut toujours s'efforcer de savoir.

— On ne devait pas l'ignorer, dans le cas des Ravenscroft.

— Bien sûr que non. Les époux avaient chacun rédigé un testament qui laissait la totalité de la communauté au survivant. Mais aucun des deux n'a profité de ces dispositions, étant donné qu'ils sont décédés en même temps. Les seuls qui aient profité financièrement de leur mort, ce sont donc leur fille Celia et son frère cadet Edward, lequel poursuit en ce moment ses études universitaires à l'étranger.

— Vous ne tirerez rien de ça. Il est évident qu'aucun des deux enfants n'a rien à voir dans la mort des parents.

— Évident, en effet. Mais il faut aller plus loin. Plus loin en avant, en arrière, dans tous les sens, afin de découvrir s'il n'y aurait pas eu, quelque part, un mobile d'ordre financier.

— En tout cas, ne me demandez pas de mener ce genre d'enquête, car je n'entends rien à ces questions de gros sous.

— Aussi ne vais-je pas vous le demander. Par contre, je crois qu'il ne serait pas mauvais que vous vous occupiez des perruques.

— Encore ces perruques !

— La maison qui les avait fournies – un salon de coiffure de Bond Street – a été transférée ailleurs et a même, un peu plus tard, cessé ses activités. Mais j'ai ici l'adresse d'une certaine Mme Roselyne, qui habite Cheltenham et à qui vous pourriez rendre visite. À l'époque qui nous occupe, c'était elle qui dirigeait avec son mari le salon de Bond Street dont je viens de parler. Bien qu'elle ne soit plus jeune, elle se souviendra peut-être. Et je pense que si cette petite enquête est menée par une femme – vous, chère Mrs. Oliver – elle ne pourra donner que de meilleurs résultats.

— Et pendant ce temps, vous allez interroger ce médecin. Croyez-vous qu'il ait entendu parler de cet accident par son père ?

— Cela me paraît assez probable. D'autre part, il doit également exister un fichier concernant les malades qui ont été traités.

— Vous pensez à la sœur jumelle de Lady Ravenscroft ?

— Oui. Autant qu'il m'en souvienne, il s'est produit deux accidents où il se peut qu'elle ait été plus ou moins compromise. Le premier à Hatters Green, où son petit garçon de quatre ans a trouvé la mort, le second en Inde, beaucoup plus tard. Et il s'agissait aussi d'un enfant. Il se pourrait que j'apprenne quelque chose...

— Voulez-vous dire que, les deux sœurs étant jumelles, Molly aurait pu, elle aussi, être atteinte de troubles mentaux ? Je me refuse absolument à le croire. Elle était douce, affectueuse, sensible, aimante... C'était une fille extrêmement agréable.

— Il le semble bien, en effet. Et diriez-vous aussi qu'elle était heureuse ?

— Oui, certainement. Oh ! je sais bien que je ne l'ai guère revue après nos années passées à Paris, puisqu'elle n'habitait pas l'Angleterre. Mais toutes les fois que j'ai reçu une lettre d'elle, toutes les fois que je l'ai rencontrée, j'ai eu l'impression qu'elle était parfaitement heureuse.

— Et sa sœur ? Ne la connaissiez-vous pas ?

— Non. Toutes les fois que j'ai vu Molly, sa sœur se trouvait dans un établissement quelconque, maison de repos ou autre. Elle n'assistait même pas au mariage de Molly.

- Ce qui est assez étrange en soi.
- Je ne vois toujours pas ce que vous allez tirer de tout cela.
- Simplement quelques petits renseignements, répondit doucement Poirot.

XIV

Le docteur Willoughby

Hercule Poirot descendit de taxi, régla le prix de la course en y ajoutant un pourboire, vérifia qu'il se trouvait bien à l'adresse voulue, puis tira soigneusement de sa poche une lettre adressée au docteur Willoughby. Il gravit le perron de la villa et appuya sur le bouton de la sonnette. Un domestique lui ouvrit la porte et, s'étant informé de son nom, lui annonça que son maître l'attendait.

On fit entrer le détective dans une pièce de petites dimensions mais très confortable, dont les murs disparaissaient littéralement derrière les rangées de livres. Deux fauteuils avaient été approchés du feu et, entre eux, un guéridon supportait un plateau garni de deux verres et d'un flacon de cristal. Le docteur se leva. Il était grand et mince, avec un front large, des cheveux bruns, des yeux au regard vif. Il serra la main de son visiteur et lui désigna un des fauteuils. Poirot lui tendit sa lettre d'introduction. Le médecin l'ouvrit et, l'ayant lue, la posa sur le guéridon. Puis il considéra un instant son visiteur avec intérêt.

— Le commissaire Garroway m'avait déjà annoncé votre visite, dit-il, en me demandant de faire ce qui serait en mon pouvoir pour vous faciliter l'enquête que vous menez.

— Je sais que c'est une faveur que je vous demande, répondit le détective. Mais, pour certaines raisons, cette affaire est, à mes yeux, d'une importance primordiale.

— Après tant d'années ?

— Elle ne date pas d'hier, en effet, et je comprendrai parfaitement que certains détails vous soient sortis de la mémoire.

— Je ne crois pas que ce soit le cas. Comme vous le savez, je me suis spécialisé depuis longtemps dans une certaine branche de ma profession.

— Et je crois que votre père faisait également autorité en la matière.

— C'est exact. Il avait émis de nombreuses hypothèses, dont quelques-unes se sont avérées exactes, tandis que d'autres se montraient décevantes. Mais j'ai cru comprendre que vous vous intéressiez à une personne qui avait, à un moment donné, reçu ses soins.

— En effet. Il s'agit d'une jeune fille nommée Dorothea Preston-Grey.

— J'étais un tout jeune homme, à l'époque, mais je suivais déjà avec attention les travaux de mon père, bien que nos théories fussent parfois en désaccord. Que voulez-vous savoir sur cette jeune fille, devenue par la suite Mrs. Jarrow ?

— Elle avait une sœur jumelle du nom de Margaret, n'est-ce pas ?

— Oui. Mon père se passionnait précisément à ce moment-là pour un projet qui consistait à suivre et à étudier la vie des jumeaux soigneusement sélectionnés. Certains avaient été élevés dans une même ambiance, d'autres avaient grandi dans des ambiances différentes. Il s'agissait de voir s'ils demeuraient semblables, s'il leur arrivait les mêmes choses aux mêmes moments. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu pour m'entendre exposer des théories.

— J'aimerais surtout avoir des détails sur un accident survenu à un jeune enfant de quatre ans. Le fils de Mrs. Jarrow, précisément.

— Cela s'est passé dans le Surrey, non loin de Camberley, me semble-t-il. Mrs. Jarrow était déjà veuve, son mari ayant récemment trouvé la mort dans un accident. Elle en avait été profondément affectée, et son médecin traitant était d'avis qu'elle ne se remettait pas d'une manière satisfaisante. Mon père, appelé en consultation, jugea que l'état de la malade présentait de réels dangers et qu'il était plus sage de la placer en observation dans un établissement où elle pourrait recevoir, pendant un certain temps, les soins qui s'imposaient. Il en fut donc ainsi. C'est ensuite, lorsqu'elle fut rentrée chez elle, que l'accident se produisit. Ce jour-là, ses deux enfants jouaient dans le jardin et, d'après les déclarations de Mrs. Jarrow, la fillette – âgée de neuf ans – avait frappé son jeune frère, le faisant ainsi tomber dans le bassin, où il s'était noyé.

« Ce sont des choses qui se produisent parfois. Souvent par jalousie. Mais, dans ce cas particulier, il ne semblait pas qu'il en fût ainsi, car la fillette ne s'était nullement irritée ou froissée ni à la naissance de son petit frère ni depuis. Mais, d'un autre côté, Mrs. Jarrow n'avait pas désiré ce deuxième enfant. Elle avait même consulté deux médecins dans l'intention de se faire avorter. Cependant, aucun des deux n'avait accepté de procéder à une intervention qui, à cette époque, était illégale.

« Pour en revenir à l'accident, un jeune télégraphiste qui pénétrait dans la propriété à ce moment-là, déclara que l'enfant avait été frappé et poussé non point par sa sœur aînée, mais par une femme. D'autre part, une domestique affirma que, regardant par une des fenêtres de la maison, elle avait vu sa propre maîtresse pousser l'enfant. Elle dit en substance : « Je ne crois pas que la pauvre femme se soit rendue compte de ce qu'elle faisait, car elle ne s'est jamais véritablement remise de la mort de Monsieur. » Quoi qu'il en soit, l'enquête

conclut à un accident. Mon père, cependant, eut ensuite un long entretien avec Mrs. Jarrow, lui posa des questions, lui fit subir un certain nombre de tests et en arriva à la conclusion qu'elle était bel et bien responsable de l'accident et qu'un séjour dans un établissement spécialisé serait à nouveau souhaitable. Il y avait à l'époque une méthode de traitement qui était très populaire et en laquelle mon père croyait fermement. On pensait qu'après avoir reçu les soins adéquats – lesquels pouvaient parfois durer un an ou même davantage –, les malades étaient à même de reprendre une vie normale dans leur cadre habituel. On les autorisait donc à rentrer chez eux et, moyennant une surveillance aussi bien familiale que médicale, tout pouvait s'arranger. Je dois reconnaître que, dans de nombreux cas, cette méthode de traitement réussissait fort bien. Mais il y eut également des expériences qui se terminèrent très mal. Des malades qui paraissaient guéris revenaient chez eux, reprenaient leur train-train habituel dans leur cadre familial, puis rechutaient brusquement. Voici un exemple typique. Une jeune femme qui sortait d'une maison de repos retourne vivre avec une amie, chez qui elle était auparavant. Au début, tout semble aller pour le mieux. Puis, un certain matin, cinq ou six mois plus tard, elle appelle d'urgence un médecin. Lorsque celui-ci se présente, elle lui déclare : « Vous allez sûrement vous fâcher en voyant ce que j'ai fait, et il faudra sans doute que vous appeliez la police. Mais je n'ai pas pu faire autrement. J'ai vu le Démon sortir des yeux de Hilda, et j'ai compris qu'il fallait que je la tue. » La pauvre femme avait été étranglée dans son fauteuil. Quant à la coupable, elle est morte quelques années plus tard dans un asile psychiatrique, toujours persuadée que le crime qu'elle avait commis avait été nécessaire, étant donné qu'il était de son devoir de détruire le Démon.

Poirot hocha tristement la tête.

— Oui, soupira le médecin. Eh bien, je considère que Dorothea Preston-Grey souffrait, elle aussi, quoique sous une forme plus atténuée, d'un genre de folie dangereuse et qu'elle devait être placée sous surveillance constante. Mon père était du même avis. Elle fut donc à nouveau soignée dans une maison de repos et, au bout d'un ou deux ans, parut être complètement guérie. Elle quitta alors l'établissement pour aller vivre une vie normale, en compagnie d'une infirmière qui était plus ou moins chargée de la surveiller, mais qui passait, aux yeux de la maisonnée, pour une demoiselle de compagnie. Puis un beau jour, Mrs. Jarrow décida de partir pour l'étranger.

— Pour l'Inde, précisa Poirot.

— C'est cela même. Elle se rendit chez sa sœur jumelle, Lady Ravenscroft.

— Et c'est là que survint un autre accident.

— Oui. L'enfant d'une voisine fut agressé. Par une ayah, prétendit-on d'abord. Puis on soupçonna une domestique indigène. Mais, là encore, il ne

faisait pas de doute que la coupable était Mrs. Jarrow en personne, poussée par quelque mystérieux motif connu d'elle seule. On ne put rien prouver d'une manière absolue, mais le général Ravenscroft fut d'avis qu'il fallait renvoyer sa belle-sœur en Angleterre pour la soumettre à un nouveau traitement médical. Est-ce là ce que vous vouliez savoir, monsieur Poirot ?

— Oui. Je connaissais déjà une partie de cette histoire, mais par ouï-dire seulement. J'aimerais maintenant vous parler de la sœur jumelle de Mrs. Jarrow. Margaret Preston-Grey, qui devint Lady Ravenscroft par son mariage. Est-il possible qu'elle ait été atteinte de la même maladie ?

— Mon père s'est posé la question. Il lui a rendu visite à deux ou trois reprises, lui a parlé longuement, car il avait souvent observé des troubles presque identiques chez des jumeaux qui, au début de leur vie, étaient extrêmement attachés l'un à l'autre. Mais il a acquis la conviction que Lady Ravenscroft était parfaitement saine d'esprit.

— Vous avez bien dit « attachés l'un à l'autre au début de leur vie », n'est-ce pas ?

— Oui. Car, en certaines occasions, il peut s'élever par la suite une certaine animosité entre deux jumeaux. Et l'amour primitif peut parfois se changer en une haine farouche. Et, à franchement parler, je me demande si ce ne serait pas le cas dans l'affaire qui nous occupe. Alors qu'il était encore officier subalterne – capitaine, je crois –, Sir Alistair Ravenscroft s'était d'abord épris de Dorothea Preston-Grey, laquelle était une très jolie fille – la plus belle des deux sœurs, m'a-t-on affirmé. Et la jeune fille avait répondu à son amour. Ils n'ont jamais été officiellement fiancés, cependant, parce que le capitaine avait reporté son affection sur l'autre sœur, Margaret. Il lui demanda de l'épouser, et le mariage eut lieu. Mon père se rendit compte que Dorothea était devenue affreusement jalouse de sa sœur tout en étant restée amoureuse de son beau-frère.

« Néanmoins, elle finit, un peu plus tard, par épouser un autre homme – mariage apparemment heureux, jusqu'à la mort accidentelle de son mari – et elle rendit visite aux Ravenscroft à plusieurs reprises, non seulement en Malaisie, mais aussi en Angleterre après leur retour. Elle paraissait alors complètement guérie. Je crois – du moins mon père me l'a-t-il dit – que Lady Ravenscroft lui était restée très attachée. Elle la protégeait, la soutenait toujours en toutes circonstances, l'aimait tendrement. Elle aurait souhaité, je pense, la voir plus souvent. Mais Sir Alistair paraissait moins empressé. Il est fort possible que Mrs. Jarrow, légèrement déséquilibrée, continuât, après son veuvage, à éprouver vis-à-vis de son beau-frère des sentiments que ce dernier pouvait trouver gênants. Pourtant, sa femme avait la conviction, paraît-il, que sa sœur avait fini par se débarrasser de la jalousie qu'elle avait éprouvée à son égard.

— J'ai cru comprendre que Mrs. Jarrow séjournait chez les Ravenscroft très peu de temps avant le drame.

— C'est exact. Elle trouva elle-même une mort tragique environ trois semaines avant sa sœur et son beau-frère. Elle était atteinte de somnambulisme et, une nuit qu'elle était sortie de la villa pour s'engager sur le sentier de la falaise, elle a perdu pied et a dégringolé jusqu'en bas. On ne l'a retrouvée que le lendemain matin. Sa sœur Molly a été, comme vous pouvez vous en douter, bouleversée par cette fin dramatique. Néanmoins, je ne pense pas qu'on puisse considérer cet accident comme responsable du suicide ultérieur du général et de sa femme. Le chagrin éprouvé lors de la mort d'une sœur ou d'une belle-sœur pourrait peut-être, dans certains cas extrêmes, conduire à un acte de désespoir, mais pas à un double suicide.

— À moins, suggéra Poirot, que Lady Ravenscroft n'ait été pour quelque chose dans la mort de sa sœur.

— Grand Dieu ! s'écria le docteur Willoughby, vous ne pensez tout de même pas...

— Que Margaret Ravenscroft ait suivi sa sœur cette nuit-là et l'ait fait basculer du haut de la falaise ?

— Je me refuse absolument à envisager une telle hypothèse.

— Avec les gens, dit doucement Hercule Poirot, on ne sait jamais.

XV

Eugène et Roselyne, haute coiffure

Après avoir un peu flâné dans Cheltenham¹⁰ et admiré deux boutiques d'antiquités, Mrs. Oliver pénétra dans un luxueux salon de coiffure et jeta un coup d'œil autour d'elle. Une jeune femme bien en chair quitta un instant la cliente dont elle s'occupait et s'avança d'un air interrogateur.

— J'aimerais voir Mme Roselyne, avec qui j'ai pris rendez-vous par téléphone, expliqua la romancière. Il s'agit d'une affaire personnelle.

— Je sais, en effet, que Madame attend quelqu'un, répondit l'employée. Si vous voulez bien me suivre...

La propriétaire du salon de coiffure, une femme d'un certain âge, posa la tasse de café qu'elle tenait à la main et se leva pour saluer sa visiteuse.

— Mrs. Oliver, n'est-ce pas ? Je vous attendais. Voulez-vous accepter une tasse de café ?

La romancière remercia poliment pour en venir aussitôt au but de sa visite.

— J'aimerais vous demander quelque chose dont vous vous souvenez peut-être. Car il y a longtemps que vous êtes dans la coiffure, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, oui ! Et je suis bien aise de pouvoir maintenant me reposer sur mes employées.

Mme Roselyne sourit. Elle avait un beau visage intelligent, encadré de cheveux bruns striés de gris.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Je voulais vous poser une question au sujet de perruques.

— Nous ne nous occupons plus guère de cela, aujourd'hui.

— Vous aviez autrefois un salon de coiffure à Londres, n'est-il pas vrai ?

— Oui. D'abord dans Bond Street, puis dans Sloane Street. Mais mon mari et moi-même sommes très heureux d'être venus nous installer en province... Voyons, n'êtes-vous pas Ariane Oliver ?

La romancière tressaillit et prit un air gêné.

— Ma foi... oui.

— J'aime tellement vos livres ! J'en ai lu des quantités. Et maintenant, dites-moi ce que je peux faire pour vous. Peut-être désirez-vous des renseignements

sur les perruques d'autrefois, les modes d'hier ?

— Pas exactement. Une de mes amies, qui a fini tragiquement il y a quelques années, avait, je crois, acheté ses perruques chez vous.

— Vous avez parlé d'une fin tragique. Quel était le nom de votre amie ?

— Lady Ravenscroft.

— Oh, mais oui ! Je m'en souviens parfaitement. Une très belle femme, dont le mari était un ancien officier, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela. Et on suppose qu'ils se sont tous deux suicidés.

— Je me rappelle avoir lu cela dans les journaux et en avoir entendu parler. Une bien triste fin, en vérité. Mais que pensez-vous que je puisse vous apprendre ? Je n'ai jamais été au courant des détails du drame.

— Ainsi que je vous l'ai dit il y a un instant, Lady Ravenscroft était votre cliente. Et, lors de l'enquête qui a suivi sa mort, on a constaté qu'elle possédait quatre perruques, ce qui a paru peut-être un peu excessif.

— Euh... oui, vous avez raison. La plupart des femmes qui utilisent des perruques en ont deux, afin de pouvoir les faire entretenir à tour de rôle.

— Vous rappelez-vous les circonstances dans lesquelles Lady Ravenscroft a commandé les deux dernières ?

— Elle n'est pas venue elle-même. Je crois qu'elle était ou avait été malade, et c'est une jeune Française qui est venue à sa place. Une très belle fille, qui parlait l'anglais à la perfection et qui devait être une demoiselle de compagnie ou quelque chose comme ça. Elle avait expliqué ce que désirait Lady Ravenscroft – teinte des cheveux, style, etc. – et elle nous avait passé commande de deux perruques.

— De genres différents, j'imagine ?

— Oui. Une pour le soir, autant qu'il me souviennne, et une autre à toutes petites boucles que l'on pouvait porter sous un chapeau sans l'abîmer. Je n'ai d'ailleurs jamais revu Lady Ravenscroft. Mais je sais qu'elle avait eu beaucoup de chagrin lors de la mort de sa sœur jumelle. Et pourtant, elle paraissait tellement heureuse auparavant.

— Hélas, nous ne savons jamais ce qui nous attend sur notre route.

— C'est pourquoi, je suppose, il y a tant de personne qui ne cessent de se faire du souci.

XVI
Mr. Goby fait son rapport

Mr. Goby prit place en face d'Hercule Poirot et tira quelques feuilles de son porte-documents.

— Alors, demanda le détective, avez-vous quelque chose d'intéressant pour moi ?

— J'ai réuni un certain nombre de détails.

Mr. Goby était célèbre dans tout Londres, et on se demandait par quelle série de miracles il parvenait à rassembler tous ses renseignements. Il baissa les yeux vers ses feuillets et commença :

« Mrs. Burton-Cox. D'abord mariée à Mr. Cecil Aldbury, fabricant de boutons en gros. Tué dans un accident d'automobile quatre ans après leur mariage. Le seul enfant issu de cette union meurt lui aussi accidentellement, peu de temps après. Les biens de Mr. Aldbury reviennent à sa femme. Mais ils sont beaucoup moins importants qu'on ne s'y attendait, car la firme périclitait depuis quelques années. Mr. Aldbury lègue aussi une somme considérable à une certaine Miss Kathleen Fenn, avec qui il semble avoir eu des relations très intimes ignorées de son épouse. Quelque trois ans plus tard, Mrs. Aldbury adopte l'enfant de Kathleen Fenn, cette dernière ayant juré qu'il était le fils du défunt Mr. Aldbury. Ce dernier point paraissant d'ailleurs assez difficile à prouver, car Miss Fenn avait d'assez nombreuses relations avec des messieurs généreux autant que fortunés. Quoi qu'il en soit, l'enfant est adopté. Et c'est quelque temps après que Mrs. Aldbury se remarie avec le commandant Burton-Cox.

« Miss Kathleen Fenn, qui s'est lancée dans le théâtre, devient par la suite une chanteuse à succès et se met à gagner un argent fou. Elle écrit alors à Mrs. Burton-Cox pour lui dire qu'elle désire reprendre l'enfant. Mrs. Burton-Cox refuse de le rendre. Elle vit maintenant très confortablement sur ce que lui a laissé en mourant son second mari, tué en Malaisie.

« Dernier détail. Miss Kathleen Fenn, décédée il y a environ dix-huit mois, a laissé un testament stipulant que l'intégralité de sa fortune – énorme, dit-on – doit revenir à son fils naturel Desmond, connu maintenant sous le nom de

Desmond Burton-Cox. »

— Très généreux, commenta Poirot. De quoi est-elle morte ?

— D'après mes renseignements, elle aurait contracté une leucémie.

— Le jeune homme est-il déjà entré en possession de la fortune de sa mère ?

— Elle doit être administrée par fidéicommiss jusqu'à son vingt-cinquième anniversaire.

— Et il sera alors indépendant. A-t-il, de son côté, rédigé un testament ?

— Ça, je ne le sais pas encore, répondit Mr. Goby. Mais je connais le moyen de l'apprendre. Dès que j'aurai obtenu le renseignement, je vous passerai un coup de téléphone.

Mr. Goby avait pris congé depuis une demi-heure à peine lorsque le téléphone se mit à sonner. Hercule Poirot, une feuille de papier devant lui, rédigeait des notes. De temps à autre, il fronçait les sourcils, tortillait sa moustache, biffait quelques mots et continuait à écrire. Il avança la main pour se saisir du récepteur.

— Merci, dit-il. Voilà du travail rapide, et je vous en suis très reconnaissant... Je me demande comment vous pouvez arriver à découvrir tout ça... Oui, ça éclaircit nettement la situation. Ça donne un sens à quelque chose qui semblait n'en avoir aucun... Oui, oui, j'écoute... Vous êtes sûr du fait ?... Il sait qu'il a été adopté, mais on ne lui a jamais dit qui était sa vraie mère... Oui, je comprends... Très bien. Vous éclaircirez le second point également, n'est-ce pas ?... Merci.

Poirot replaça le combiné sur son support et se remit à écrire. Quelques minutes plus tard, la sonnerie retentit à nouveau.

— Je rentre de Cheltenham, dit une voix que le détective n'eut pas de mal à reconnaître.

— Avez-vous vu Mme Roselyne ?

— Oui. Une femme charmante. Et vous aviez raison, c'est encore un autre éléphant.

— C'est-à-dire ?

— Elle s'est très bien souvenue de Molly Ravenscroft.

— Ainsi que de ses perruques ?

— Oui.

La romancière exposa brièvement ce que lui avait appris la directrice du salon de coiffure.

— Ça cadre, dit Poirot. C'est exactement ce que m'avait signalé Garroway. Une perruque à boucles courtes, une seconde pour le soir, et deux autres plus ordinaires.

— Je ne vous apprends donc rien que vous ne sachiez déjà, si je comprends

bien.

— Oh mais si ! Mme Roselyne a bien dit que Lady Ravenscroft voulait deux perruques en plus de celles qu'elle possédait déjà ? Et cela, trois à six semaines avant le drame. C'est intéressant, ne trouvez-vous pas ?

— C'est tout naturel. Vous savez, il arrive fréquemment que les femmes abîment leurs perruques. Et si elles ne peuvent pas être réparées, il faut bien les remplacer. Je ne vois pas, dans tout ça, ce qui peut vous troubler.

— Me troubler n'est pas le terme exact. Mais le point le plus intéressant, c'est ce que vous venez d'ajouter il y a un instant. C'est une Française, n'est-ce pas, qui a apporté les perruques à reproduire ?

— Oui. Quelque demoiselle de compagnie, j'imagine. Lady Ravenscroft venait d'être souffrante, et il lui était impossible de se déplacer elle-même pour passer la commande. C'est pourquoi elle a envoyé sa demoiselle de compagnie.

— Je saisis parfaitement. Sauriez-vous, par hasard, le nom de cette jeune personne ?

— Non. Mme Roselyne ne l'a pas mentionné, et je suppose qu'elle l'ignorait. Le rendez-vous avait été pris par Lady Ravenscroft, et la jeune fille – ou jeune femme – s'est contentée d'apporter les perruques pour montrer la dimension, le genre, et donner les instructions nécessaires.

— Eh bien, dit Poirot, voilà qui me montre clairement ce que je dois faire à présent.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda Mrs. Oliver d'un air étonné.

— Vous êtes d'un scepticisme, ma chère amie ! Vous vous imaginez toujours que je ne fais rien d'autre que de me reposer dans mon fauteuil.

— Je suis persuadée que vous restez dans votre fauteuil pour réfléchir, mais je ne puis m'empêcher de trouver aussi que vous ne sortez pas souvent pour... agir.

— Dans un avenir tout proche, répondit calmement le détective, je vais cependant sortir. Et agir. Il se peut même que je traverse la Manche.

— Oh ! Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non, merci. Je crois que, cette fois, il vaudra mieux que je parte seul.

— Vous parlez sérieusement ? Vous allez vraiment sur le continent ?

— Bien sûr. Et vous allez être heureuse, ma chère, car je vais déborder d'activité.

Ayant raccroché, Poirot forma un autre numéro pour appeler le commissaire Garroway.

— Ici Hercule Poirot, annonça-t-il. Je ne vous dérange pas trop ? Vous n'êtes pas occupé, en ce moment ?

— Pas le moins du monde. Je suis en train de tailler mes rosiers, c'est tout.

— Il y a un petit détail que je voudrais vous demander. Une toute petite chose.

— À propos de notre affaire de suicide ?

— C'est cela même. Je sais qu'il y avait un chien dans la maison, et vous m'avez dit qu'il accompagnait généralement Sir Alistair et Lady Ravenscroft dans leurs promenades.

— C'est exact. Et il me semble me souvenir que la femme de charge avait précisé, lors de l'enquête, que ses maîtres avaient emmené le chien, comme d'habitude.

— Au cours de l'examen des cadavres, le médecin a-t-il trouvé des traces de morsures ? Pas nécessairement très récentes, d'ailleurs.

— C'est drôle que vous me demandiez ça. J'avoue que je ne m'en serais pas souvenu si vous n'en aviez pas parlé. Mais il y avait effectivement, sur les jambes de Lady Ravenscroft, de légères cicatrices provenant de morsures. Et je me rappelle un détail : la femme de charge avait déclaré que l'animal s'était jeté sur sa maîtresse, à deux ou trois reprises, et l'avait mordue. Mais il ne s'agissait que de morsures sans gravité. L'une d'elles était relativement récente. Une ou deux semaines, selon les dires de la domestique.

— J'aurais aimé connaître ce chien, dit Poirot d'un air pensif. Il devait être intelligent.

Puis, ayant remercié le commissaire et raccroché le récepteur, il murmura :

— Plus intelligent que les policiers.

XVII

Poirot annonce son départ

Hercule Poirot referma la porte derrière Miss Livingstone, qui venait de l'introduire dans le salon de Mrs. Oliver. Après quoi, il vint s'asseoir en face de son amie la romancière.

— Je pars, annonça-t-il en baissant légèrement la voix. Je prends l'avion pour Genève.

— Comptez-vous y découvrir un éléphant ?

— Peut-être même deux.

— Moi, je n'ai rien trouvé d'autre. En fait, je ne sais plus à qui je pourrais bien m'adresser pour en apprendre davantage.

— Votre filleule a un frère plus jeune qu'elle, n'est-ce pas ? Où est-il en ce moment ?

— Je crois qu'il termine ses études universitaires au Canada. Voudriez-vous donc aller l'interroger, lui aussi ?

— Non. Je voulais simplement savoir où il se trouvait. Mais je crois qu'il n'était pas dans la villa quand le suicide a eu lieu.

— Vous ne pensez tout de même pas que... que c'est lui le coupable ? Lui qui a tué son père et sa mère ! Je sais bien que ce sont des choses qui arrivent, mais... songez à l'âge qu'il avait au moment du drame !

— De toute façon, il n'était pas dans la maison ; je le sais par les rapports de police.

— Avez-vous découvert autre chose d'intéressant ? Vous semblez tout ému.

— Je le suis, en un certain sens. J'ai effectivement découvert des détails qui peuvent jeter une clarté nouvelle sur ce que nous savons déjà.

— Expliquez-vous.

— J'ai l'impression que je sais maintenant pourquoi Mrs. Burton-Cox vous a abordée comme elle l'a fait et pour quelle raison elle voulait que vous lui obteniez des renseignements sur le suicide des Ravenscroft.

— Vous pensez donc que ce n'était pas par pure curiosité.

— Je suis sûr qu'il y avait un motif. Et c'est ici qu'intervient l'argent.

— L'argent ? Qu'est-ce que l'argent vient faire là-dedans ? Mrs. Burton-Cox

est bien assez riche, non ?

— Elle a de quoi vivre, c'est certain. Mais il semble que son fils, lorsqu'il a atteint sa majorité ait rédigé un testament en faveur de sa mère adoptive. Et probablement poussé par elle. Il ne devait avoir, à ce moment-là, personne d'autre à qui laisser son argent.

— Je ne vois pas comment cela a pu inciter Mrs. Burton-Cox à rechercher des détails sur la mort des Ravenscroft.

— Elle voulait simplement empêcher le mariage. Si le jeune homme avait une fiancée, s'il se proposait de se marier dans un proche avenir, sa mère adoptive n'hériterait pas de l'argent qu'il laisserait s'il venait à disparaître, car le mariage annulerait tout testament antérieur. Et il était à présumer que Desmond rédigerait un nouveau testament au profit de sa femme.

— Et c'est à votre avis, ce que ne voulais pas Mrs. Burton-Cox.

— Elle souhaitait découvrir quelque chose qui découragerait Desmond d'épouser cette jeune fille. Je pense qu'elle espérait – et croyait – que la mère de Celia avait tué son mari avant de se donner la mort. C'est le genre de chose qui serait susceptible de faire réfléchir un jeune homme. Et même si c'était Sir Alistair qui avait tué sa femme cela pouvait aussi bien inciter le garçon à abandonner son projet de mariage.

— Vous voulez dire que, dans un cas semblable, la jeune fille pourrait avoir elle-même une propension au meurtre ? Mais voyons, tout cela ne tient pas debout, Desmond n'est pas riche. Étant enfant adopté, quel argent pouvait-il avoir à léguer par testament ?

— Sa vraie mère, dont on ne lui a jamais révélé l'identité, était une chanteuse qui avait amassé une fortune considérable et qui lui a légué tout ce qu'elle possédait. À une certaine époque, elle aurait désiré reprendre son fils, mais Mrs. Burton-Cox n'a rien voulu savoir. Elle devait évidemment supposer, dès ce moment-là, que Kathleen Fenn – c'était le nom de la mère de Desmond – laisserait toute sa fortune à son fils. Cependant, ce dernier n'entrera en possession de son héritage que le jour de ses vingt-cinq ans. Vous comprenez maintenant pourquoi Mrs. Burton-Cox ne tient pas à ce qu'il se marie.

— Et c'est sans doute aussi pourquoi elle ne voulait pas vous voir entreprendre une enquête approfondie sur le suicide des Ravenscroft.

— Probablement.

— Est-ce tout ce que vous avez découvert ?

— Non. Il y a autre chose. J'ai appris, par le commissaire Garroway, que la femme de charge des Ravenscroft avait une très mauvaise vue.

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Ça pourrait en avoir, répondit Poirot en jetant un coup d'œil à sa montre.

Eh bien, je crois qu'il est temps que je m'en aille.

— Pour vous rendre à l'aéroport ?

— Non. Mon avion ne part que demain matin. Mais il y a un endroit que je veux visiter aujourd'hui. Un endroit que je désire voir de mes propres yeux. J'ai une voiture qui m'attend devant la porte pour m'y conduire.

— Que désirez-vous donc voir ?

— Voir n'est peut-être pas exactement le terme qui convient. Je désirerais plutôt... percevoir une atmosphère. Oui, c'est bien cela... Une atmosphère.

XVIII

Intermède

Hercule Poirot franchit la grille du petit cimetière, remonta une des allées et s'arrêta bientôt contre un mur recouvert de mousse. Il baissa les yeux vers la tombe qui se trouvait à ses pieds, les releva lentement pour contempler les dunes et la mer que l'on apercevait au loin.

Puis ses regards furent à nouveau attirés par la tombe. On y avait récemment déposé des fleurs. Un petit bouquet de fleurs sauvages. Le genre de bouquet qu'aurait pu cueillir un enfant. Mais il ne croyait pas que ces fleurs eussent été laissées là par un enfant. Il se mit à lire les inscriptions.

À la mémoire de
DOROTHEA PRESTON-GREY, épouse JARROW,
décédée le 15 septembre 1958
dans sa 37^e année ;
de MARGARET PRESTON-GREY,
épouse RAVENSCROFT,
décédée le 3 octobre 1958
dans sa 37^e année,
et de
ALISTAIR RAVENSCROFT, son époux,
décédé le 3 octobre 1958 dans sa 56^e année.

« Ils ne furent pas séparés dans la Mort. »

« Pardonnez-nous nos offenses
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
Seigneur, ayez pitié de nous
Christ, ayez pitié de nous
Seigneur, ayez pitié de nous. »

Poirot fixa la tombe un moment encore, puis hocha lentement la tête et redescendit l'allée.

À la sortie du cimetière, il s'engagea dans le sentier qui longeait la falaise. Il s'immobilisa bientôt, les yeux tournés vers la mer, se parlant à lui-même à voix basse.

— Je suis sûr de savoir maintenant ce qui s'est passé. Et pourquoi.

XIX

Maddy et Zélie

— Mademoiselle Roussel ? demanda Hercule Poirot en s'inclinant.

Mlle Roussel lui tendit la main. Environ cinquante ans, songea le détective. Une maîtresse femme, intelligente et qui devait avoir du caractère. Satisfaite de la vie qu'elle avait vécue, avec ses plaisirs, ses chagrins, ses souffrances.

— J'ai entendu parler de vous, dit-elle, car vous avez des amis en Suisse aussi bien qu'en France. Néanmoins, je ne sais pas en quoi je vais pouvoir vous aider, bien que vous m'ayez expliqué la situation dans votre lettre. Cette affaire est si lointaine... Asseyez-vous donc.

— Vous étiez, à une certaine époque, gouvernante chez les Ravenscroft, et sans doute ne les avez-vous pas oubliés.

— On n'oublie pas les événements de sa jeunesse. Oui, je me rappelle bien les deux enfants. La fillette portait un prénom tiré de Shakespeare. Était-ce Rosalinde ou Celia¹¹ ?

— Celia.

— Mais bien sûr ! Celia. Et je me souviens aussi des parents, naturellement.

— Il y avait également une sœur de Lady Ravenscroft.

— Oui. Mais elle n'était pas là quand je suis arrivée. De santé délicate, elle se trouvait en traitement quelque part.

— Vous rappelez-vous les prénoms des deux sœurs ?

— Oui. Margaret et Dorothea. Mais on ne les appelait que Molly et Dolly. C'étaient de vraies jumelles, et elles se ressemblaient énormément. Toutes deux étaient très belles.

— Et elles s'aimaient beaucoup, je suppose ?

— Certainement. Lady Ravenscroft paraissait particulièrement attachée à sa sœur. Lorsque je suis arrivée, Celia devait avoir six ou sept ans. Et le petit garçon, Edward, devait en avoir trois. J'ai été très heureuse auprès d'eux.

— Je crois qu'ils étaient heureux aussi. J'ai entendu dire qu'ils aimaient beaucoup jouer avec vous.

— J'ai toujours adoré les enfants.

— Ils vous appelaient Maddy, n'est-ce pas ?

Mlle Roussel se mit à rire.

— Ah ! si vous saviez comme j'aime entendre ce nom ! Il me rappelle tant de souvenirs...

— Avez-vous connu également un petit garçon du nom de Desmond Burton-Cox ?

— Bien sûr. Il habitait tout près, et il venait souvent jouer avec Celia et Edward.

— Êtes-vous restée longtemps chez les Ravenscroft ?

— Deux ou trois ans seulement. Ensuite, j'ai dû rentrer sur le continent, car ma mère était gravement malade. Elle est morte environ un an après mon retour. Après cela, j'ai ouvert ici un petit pensionnat destiné surtout aux jeunes filles désirant se perfectionner dans les langues étrangères. Je ne suis pas retournée en Angleterre, mais je recevais régulièrement pour Noël des cartes de Celia et d'Edward.

— Sir Alistair et Lady Ravenscroft formaient-ils, à votre avis, un couple heureux ?

— Très heureux. Et ils adoraient leurs enfants.

— Étaient-ils bien assortis ?

— Ils semblaient posséder toutes les qualités nécessaires pour former une union parfaitement réussie.

— Vous avez dit, tout à l'heure, que Lady Ravenscroft était particulièrement attachée à sa sœur. La réciproque était-elle vraie ?

— Mon Dieu, je n'ai pas eu tellement l'occasion d'en juger. Mais, à franchement parler, j'ai parfois eu l'impression que Dolly manquait un peu d'équilibre. À deux ou trois reprises, je l'ai vue se comporter d'une manière assez étrange. Elle était d'un naturel jaloux, et j'ai cru comprendre qu'elle avait été, à un moment donné, fiancée à Sir Alistair. Mais ce dernier s'était ensuite tourné vers Molly qui était, elle, parfaitement équilibrée. Très douce et très bonne aussi. Quant à Dolly, parfois on pouvait croire qu'elle adorait sa sœur et, en d'autres circonstances, elle paraissait presque la haïr. Elle trouvait également que l'on s'occupait trop des enfants. Mais il y a une personne qui pourrait, mieux que moi, vous parler de tout cela. C'est Mlle Maurat, qui est venue me remplacer à Overcliffe lorsque j'ai été rappelée ici et qui est restée longtemps chez les Ravenscroft. Elle y est même revenue plus tard, alors que Celia était en pension en Suisse, pour tenir lieu de demoiselle de compagnie à Lady Ravenscroft.

— J'ai son adresse, à Lausanne, et j'étais déjà décidé à aller la voir.

— C'est une femme charmante et absolument digne de confiance. S'il existe quelqu'un au monde qui puisse vous fournir des détails sur la tragédie d'Overcliffe et sur ses causes, c'est elle. Seulement, elle est très discrète. Elle ne

m'en a jamais parlé, à moi. Vous dira-t-elle quelque chose, à vous ? C'est possible...

Si Poirot avait été favorablement impressionné par Mlle Roussel, il le fut tout autant par Mlle Maurat qui se tenait maintenant devant lui. Elle n'était pas aussi imposante et paraissait beaucoup plus jeune. Encore très belle, pleine de vie, elle avait des yeux observateurs qui semblaient vouloir vous scruter jusqu'au fond de l'âme. Voici, se dit le détective, une femme remarquable.

— Je vous attendais aujourd'hui ou demain, monsieur Poirot, dit-elle. J'ai reçu une lettre de quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à Celia – un jeune homme du nom de Desmond Burton-Cox – et qui m'a annoncé votre visite.

— Il a beaucoup insisté pour que je vienne vous voir, en effet.

— J'ai cru comprendre qu'il avait quelques difficultés à surmonter, ainsi que Celia, et il est convaincu que vous pourrez les aider.

— Oui. Certaines circonstances font que la mère de ce jeune homme ne voit pas d'un très bon œil son mariage avec Celia, et elle a essayé de découvrir les causes du drame d'Overcliffe en s'adressant à Mrs. Oliver – la marraine de la jeune fille. Elle pensait évidemment que Celia était au courant de tout.

— Celia n'a jamais rien su des détails du drame. Elle ne peut rien savoir d'autre que ce qui a été dit à l'enquête. Elle était absente, et on a jugé qu'il était plus sage de lui cacher les circonstances exactes de la mort de ses parents.

— Approuvez-vous cette décision ?

— C'est difficile à dire. Autant que je puisse le savoir, elle ne s'est jamais inquiétée véritablement. Je veux dire qu'elle n'a jamais essayé de savoir le pourquoi et le comment des choses. Elle a accepté l'événement comme elle l'aurait fait d'un accident de voiture ou d'avion. Et vous savez qu'elle est restée longtemps en pension hors d'Angleterre.

— Dans le pensionnat que vous dirigiez vous-même, je crois ?

— Oui. Je me suis retirée récemment et ai cédé la place à une de mes collègues.

— Si j'ai bien compris, pendant tout son séjour chez vous, Celia ne vous a demandé aucun détail.

— Non. En réalité, elle était ici bien avant le drame, mais ce n'était pas encore moi qui dirigeais le pensionnat, puisque j'étais encore chez les Ravenscroft à ce moment-là. Je servais de demoiselle de compagnie à Lady Ravenscroft.

— Laquelle avait été malade, si je ne me trompe.

— Oui. Mais ce n'était rien d'aussi grave qu'elle l'avait craint au départ. Elle ne souffrait que de surmenage.

— Vous étiez donc à Overcliffe lorsque s'est produit le drame. Pouvez-vous me dire comment les choses se sont passées ?

— Le général et Lady Ravenscroft étaient partis faire une promenade, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, et on les a retrouvés morts tous les deux sur la falaise. L'arme appartenait à Sir Alistair qui la conservait dans un tiroir de son bureau. On a relevé sur la crosse ses empreintes et celles de sa femme, mais sans pouvoir déterminer lequel des deux l'avait tenue entre les mains en dernier lieu. La seule explication logique, c'était un double suicide.

— N'aviez-vous aucune raison d'en douter ?

— Je crois savoir que la police elle-même n'a pu découvrir le mobile du drame.

— Ah ! dit Poirot.

— Je vous demande pardon ?

— Rien, rien. Je pensais seulement à quelque chose.

Le détective leva les yeux vers Mlle Maurat. Parfaitement maîtresse d'elle-même, son visage ne reflétait aucune émotion.

— Vous ne pouvez donc m'apprendre rien d'autre.

— Je crains bien que non.

— Vous vous rappelez pourtant bien cette période.

— Il est évidemment difficile d'oublier une tragédie comme celle-là.

— Et vous avez été d'accord pour qu'on n'apprenne à Celia aucun détail supplémentaire.

— En ce qui me concerne, je n'étais en possession d'aucun renseignement.

— Vous étiez à Overcliffe depuis plusieurs semaines lorsque le drame est survenu, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais c'était mon second séjour, puisque j'avais été pendant longtemps la gouvernante de Celia. Et j'étais revenue pour aider Lady Ravenscroft.

— La sœur de Lady Ravenscroft séjournait-elle à Overcliffe à ce moment-là ?

— Oui. Elle était restée un certain temps dans une maison de repos, mais elle allait beaucoup mieux, et les médecins avaient jugé qu'il lui serait salulaire de reprendre une vie normale dans une ambiance familiale. Celia étant en pension, Lady Ravenscroft avait pensé que ce serait une bonne chose que de prendre sa sœur chez elle.

— Étaient-elles très liées ?

Mlle Maurat fronça un peu les sourcils. La question de Poirot semblait avoir éveillé son intérêt.

— C'était difficile à savoir. J'avoue me l'être souvent demandé. À cette

époque-là et même plus tard. C'étaient deux vraies jumelles, et il y avait certes entre elles un lien très puissant. En bien des points, elles se ressemblaient, mais il y en avait aussi d'autres sur lesquels elles se montraient totalement différentes.

— J'aimerais que vous puissiez me préciser un peu votre pensée.

— Oh ! ceci n'a rien à voir avec la tragédie. On admet aujourd'hui, je crois, que les vrais jumeaux naissent en général avec une extraordinaire ressemblance de caractère et que, même séparés et élevés loin l'un de l'autre, les mêmes choses leur arrivent presque en même temps. Certains cas observés paraissent ahurissants. Par exemple, deux sœurs dont l'une vit en Angleterre et l'autre sur le continent auront un chien de la même race qu'elles auront choisi à peu près à la même date. Elles épouseront le même genre d'homme, donneront naissance à un enfant au cours du même mois, etc. C'est un peu comme si elles étaient forcées, malgré elles, de suivre la même orientation, où que les circonstances de la vie les aient placées. Mais il y a aussi le cas contraire. Une sorte de réaction... je dirai presque de haine, qui fait que l'un des deux jumeaux repousse l'autre, cherche à s'en différencier par tous les moyens et à se débarrasser de tout ce qu'il peut avoir de commun avec lui. Et cela peut conduire à d'étranges résultats.

— Oui, dit Poirot. Il est exact que l'amour peut très aisément se changer en haine. Quand on a cessé d'aimer quelqu'un, il est plus facile de le haïr que de faire montre d'indifférence à son égard. La sœur de Lady Ravenscroft lui ressemblait-elle beaucoup ?

— Elle lui ressemblait encore beaucoup physiquement, bien que l'expression de son visage fût différente. Elle était constamment tendue et faisait preuve d'une hypernervosité que ne possédait pas Lady Ravenscroft. De plus, elle éprouvait, je ne sais pourquoi, une sorte d'aversion pour les enfants.

— Ce qui avait été la cause, je crois, d'événements graves.

— On vous a aussi parlé de cela ?

— Je l'ai appris par des gens qui avaient connu les deux sœurs lorsqu'elles étaient en Inde. Lady Ravenscroft y résidait avec son mari, et sa sœur Dolly était venue leur rendre visite. C'est alors qu'un enfant a été victime d'un accident dont cette jeune femme semblait en grande partie responsable. Il n'y avait contre elle aucune preuve formelle, mais Sir Alistair a tout de même jugé indispensable de ramener sa belle-sœur en Angleterre pour la faire entrer à nouveau dans une maison de santé.

— Oui. Je crois que c'est là un excellent résumé de la façon dont les choses se sont passées. Bien que je ne sois au courant de ces événements que par ouï-dire, naturellement.

— Mais, à côté de cela, il existe d'autres faits que vous connaissez pertinemment, n'est-il pas vrai ?

— Si oui, je ne vois aucune raison pour m'en souvenir maintenant. Ne vaut-il pas mieux laisser les choses telles qu'elles ont été acceptées ?

— Ce jour-là, à Overcliffe, il a pu y avoir un double suicide, il a pu y avoir un meurtre. Et il existe encore d'autres possibilités. D'après une petite phrase que vous venez de prononcer, je crois que vous savez exactement ce qui s'est passé. Et même ce qui avait commencé à se passer quelque temps auparavant. Je vais vous poser une question à laquelle j'aimerais bien que vous répondiez avec franchise. Il ne s'agit nullement d'un fait concret, mais bien plutôt de votre impression personnelle. Quels étaient, selon vous, les sentiments du général Ravenscroft à l'égard des deux sœurs ?

Pour la première fois, Mlle Maurat parut se détendre un peu. Puis elle se mit à parler, comme si cela la soulageait.

— Elles étaient très belles toutes les deux. Et cela, de l'avis de tout le monde. Sir Alistair s'était d'abord épris de Dolly. Bien qu'ayant l'esprit un peu dérangé, elle était extrêmement attirante, sexuellement parlant. Et il l'aimait, paraît-il, beaucoup. Et puis, peut-être a-t-il découvert en elle quelque trait de caractère qui l'a alarmé, peut-être a-t-il été conscient d'un début de démence et des dangers que cela représentait. Je ne puis que faire des conjectures. Ce qui est certain, c'est qu'il a reporté son affection sur Molly et l'a épousée.

— Il les a donc aimées toutes les deux. Non pas en même temps, mais l'une après l'autre. Et, dans chacun des cas, il s'agissait d'un amour sincère.

— Oui. Mais ensuite, il était très attaché à Molly. Il avait absolument confiance en elle, et elle en lui. Vous savez, c'était un homme très sympathique, très attirant.

— Pardonnez-moi, dit doucement Poirot, mais j'ai l'impression que vous étiez aussi un peu éprise de lui.

— Vous... osez me dire ça !

— Certainement. Oh ! je ne veux pas insinuer que vous ayez eu une liaison avec lui, loin de là. Je veux dire simplement que vous l'aimiez.

— Eh bien, oui, avoua Mlle Maurat, je l'aimais. Et, en un certain sens, je l'aime encore. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Quant à lui, il avait confiance en moi, mais il n'a jamais été amoureux de moi. Je ne demandais pas autre chose que ce qu'il pouvait me donner : sa confiance, sa sympathie...

— C'est pourquoi vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir au cours de cette crise terrible qu'il a traversée. Je conçois qu'il y a des choses que vous ne teniez pas à me raconter. Mais je vais vous dire, moi, ce que j'ai appris de diverses sources, ce que m'ont confié des gens qui avaient connu les deux sœurs. Je connais la vie tragique et lamentable de Dolly, le malheur qui a été le sien, le chagrin qu'elle a ressenti. Si elle aimait vraiment l'homme à qui elle était fiancée,

elle a même pu aller jusqu'à éprouver de la haine pour sa sœur. Peut-être ne lui a-t-elle jamais pardonné. Et Molly ? Quels étaient, selon vous, ses sentiments à elle ?

— Elle aimait beaucoup sa sœur. Elle l'aimait d'un amour profond, je le sais. Elle aurait souhaité la protéger, écarter d'elle le malheur, les dangers...

Poirot garda un instant le silence.

— Et maintenant, reprit-il, évoquons, si vous le voulez bien, d'autres détails. Tout d'abord, des perruques. Au nombre de quatre. Je sais comment elles étaient, et je sais aussi que, lorsqu'on a eu besoin des deux dernières, c'est une jeune Française qui est allée les commander à Londres. Et il y avait également un chien, qui accompagnait Sir Alistair et sa femme le jour du drame. Ce même chien qui, quelque temps auparavant, avait mordu sa maîtresse.

— Beaucoup d'animaux sont ainsi. On ne peut avoir en eux une confiance absolue.

— Et je vais vous dire ce qui, selon moi, s'est passé ce jour-là à Overcliffe. Ce qui s'y était passé un peu plus tôt, aussi.

— Et si je refuse de vous écouter ?

— Vous m'écoutez. Vous pourrez ensuite dire que tout cela est faux, que ce n'est que le fruit de mon imagination, mais je ne crois pas que vous le ferez. Parce que nous avons besoin de la vérité. Il y a, quelque part en Angleterre, une jeune fille et un jeune homme qui s'aiment et qui ont peur de l'avenir à cause de ce qui a pu se passer et de ce que le père – ou la mère – de la jeune fille a pu lui transmettre. Mais ils sont capables de regarder la vérité en face, sans effroi, avec cette acceptation courageuse qu'il faut avoir dans la vie si on veut en espérer quelque chose de bon et de bien.

— Vous en savez, de toute évidence, beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. Parlez, monsieur Poirot. Je vous écoute...

XX

Conseil d'enquête

Hercule Poirot se trouvait à nouveau sur le sentier de la falaise, dominant la mer dont les vagues écumantes venaient se briser contre les rochers. C'était à cet endroit même qu'avaient été découverts les cadavres des deux époux. À cet endroit aussi que, trois semaines plus tôt, une somnambule avait trouvé la mort.

Aujourd'hui, plusieurs personnes allaient se réunir là : un garçon et une fille qui cherchaient la vérité et deux personnes qui la connaissaient.

Poirot détourna ses regards de la mer pour les reporter vers le sentier qui conduisait à une villa autrefois appelée Overcliffe. Elle n'était pas très éloignée, et il apercevait des voitures arrêtées le long du mur. La maison, manifestement inhabitée, se détachait sur le ciel. Au-dessus de la porte, la pancarte d'une agence immobilière annonçait que la propriété était à vendre. Sur la grille, on avait remplacé le nom de Overcliffe par celui de Down House. Le détective s'avança à la rencontre de Desmond Burton-Cox et de Celia Ravenscroft qui gravissaient ensemble le sentier.

— L'agence m'a confié la clé, dit le jeune homme, pour le cas où nous voudrions entrer. Mais la maison a changé deux fois de propriétaire au cours de ces cinq dernières années, et je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à voir.

— Je ne crois pas, répondit Celia. Elle a d'abord été achetée par des gens du nom de Archer, qui l'ont revendue aux Fallowfield parce qu'ils la trouvaient trop isolée. Et maintenant, les Fallowfield veulent s'en débarrasser à leur tour. Peut-être est-elle hantée ?

— Vous croyez vraiment aux maisons hantées ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Mais il n'est pas impossible qu'elle le soit, n'est-ce pas ? Avec tout ce qui s'est passé...

— Je ne le crois pas, intervint Poirot. Il y a eu ici le malheur et la Mort. Mais il y a aussi eu l'Amour.

Un taxi venait de s'arrêter au bas du sentier.

— Ce doit être Mrs. Oliver, dit Celia. Elle m'a dit qu'elle viendrait par le train et prendrait ensuite un taxi depuis la gare.

Deux femmes descendirent de voiture. L'une était effectivement Mrs. Oliver.

L'autre, vêtue avec élégance, était plus grande et plus jeune. Poirot observa Celia du coin de l'œil pour noter ses réactions. La jeune fille resta deux ou trois secondes médusée, puis s'élança, le visage tout illuminé de joie pour aller se jeter dans les bras de Mlle Maurat.

— Oh ! s'écria-t-elle. C'est Zélie ! Je ne me trompe pas. Zélie !... Comme je suis heureuse ! Je ne savais pas que vous deviez venir.

— C'est M. Poirot qui me l'a demandé.

— Je comprends. Enfin... je crois comprendre. Desmond, est-ce vous qui...

— Oui, j'ai écrit à Mlle Maurat, à... Zélie, si toutefois je puis me permettre de lui donner ce nom, moi aussi.

— Bien sûr, répondit la jeune femme. Je me suis demandé s'il était sage de venir, et je me demande encore si j'ai bien fait. Je l'espère, toutefois.

— Oh oui ! Je veux savoir ! déclara Celia. Nous souhaitons tous les deux connaître la vérité. Desmond était persuadé que vous pourriez nous dire quelque chose. Était-ce un suicide ou un meurtre ? A-t-on tué mon père et ma mère pour un motif que nous ignorons ?

Poirot se dirigea lentement vers des sièges de fer qui se trouvaient à proximité de la maison, sous un grand magnolia.

— Nous allons nous installer ici, dit-il. D'autres gens ont vécu dans cette maison, et elle a maintenant une atmosphère différente. Nous pourrions, si nous le désirons, y entrer quand nous aurons tenu notre conseil d'enquête.

— Un conseil d'enquête ? répéta Desmond.

— Oui. Sur les événements qui se sont déroulés ici il y a quatorze ans.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

— Selon vous, dit-il en s'asseyant, il faut donc que ce soit un suicide ou un meurtre ?

— Ce ne peut être que l'un ou l'autre.

— À mon avis, nous nous trouvons en présence d'un meurtre et d'un suicide, mais aussi de ce que j'appellerai une exécution. Et quelle tragédie, aussi ! La tragédie de deux êtres qui s'aimaient et qui sont morts par amour. Car il n'existe pas que la tragédie de Roméo et Juliette. Ce ne sont pas nécessairement les tout jeunes gens qui souffrent les tourments de l'amour et qui sont prêts à mourir par amour.

— Je ne comprends pas, murmura Celia.

— Pas encore. Mais je vais vous dire ce qui s'est passé et comment je suis parvenu à le découvrir. Les premiers faits qui m'ont frappé sont ceux que l'enquête de la police n'avait pu expliquer. Pour commencer, on avait trouvé quatre perruques dans les affaires personnelles de Lady Ravenscroft.

Il s'interrompit quelques secondes et répéta d'un ton emphatique :

— *Quatre perruques.*

Puis il se tourna vers Zélie d'un air interrogateur.

— Elle ne portait pas une perruque constamment, expliqua Mlle Maurat. Seulement de temps à autre. Par exemple en voyage, ou bien si elle rentrait décoiffée et voulait remettre rapidement de l'ordre dans sa tenue. Elle en portait aussi une, parfois, quand elle allait en soirée.

— Oui, dit Poirot. La plupart des femmes qui utilisent des perruques en possèdent deux. Mais quatre, ça me paraissait beaucoup. D'autant que, d'après le rapport du médecin qui avait examiné le corps, elle n'avait nulle tendance à la calvitie. Sa chevelure était en parfait état. Une des perruques avait une mèche plus claire, une autre de toutes petites boucles. C'est cette dernière qu'elle portait le jour de sa mort.

— Elle aurait aussi bien pu en mettre une autre, fit observer Celia. Est-ce que ce détail est important ?

— Peut-être. Lors de l'enquête, la femme de charge avait déclaré que, depuis quelques semaines, Lady Ravenscroft portait presque constamment cette perruque à boucles.

— Je ne vois pas...

— Et, la semaine dernière, lors d'un entretien que j'ai eu avec lui, le commissaire Garroway me cita un vieux dicton de sa jeunesse : « Même homme avec un chapeau différent. » Cela me donna une idée.

— Je ne comprends toujours pas...

— Et puis, après les perruques, il y avait le chien, continua Poirot, imperturbable.

— Le chien ! Que vient faire le chien...

— Il était, de l'avis de tout le monde, extrêmement attaché à sa maîtresse. Néanmoins, au cours des deux ou trois semaines qui ont précédé le drame, il l'avait mordue à plusieurs reprises.

— Voudriez-vous nous laisser croire qu'il avait senti que Lady Ravenscroft allait se suicider ? demanda Desmond.

— Non. C'est beaucoup plus simple que ça.

— Je ne...

— Il savait ce que tout le monde ignorait : il savait *que ce n'était pas* sa maîtresse.

Celia poussa une exclamation de surprise.

— La femme de charge, qui était non seulement sourde mais aussi à moitié aveugle, poursuivit le détective, apercevait dans la maison une femme qui portait les vêtements de Lady Ravenscroft et la plus caractéristique de ses perruques. « Même homme, chapeau différent », avait dit Garroway. Et une idée avait

traversé mon esprit comme un éclair : « Même *perruque*, femme *différente*. » Le chien, lui, ne s'était pas trompé. Cette femme-là n'était pas la maîtresse à qui il était tout dévoué. C'était une autre, qu'il n'aimait pas et qu'il craignait. Mais alors, si on supposait que cette femme n'était pas Lady Ravenscroft, qui donc était-elle ? Sa sœur Dolly ?

— Mais c'était impossible, voyons ! dit Celia.

Poirot secoua doucement la tête.

— Et j'en arrive maintenant, continua le détective sans se troubler, aux renseignements recueillis par Mrs. Oliver. Certaines personnes interrogées ont prétendu que Lady Ravenscroft avait récemment été hospitalisée et avait peut-être un cancer ou croyait en avoir un. Je dois signaler, d'ailleurs, qu'il n'en était rien, si l'on en croit les conclusions du médecin. Puis, j'appris peu à peu l'histoire des deux sœurs, qui s'aimaient tendrement – comme c'est souvent le cas chez les jumeaux –, s'habillaient et agissaient de la même façon, avaient eu les mêmes maladies d'enfant à la même époque, avaient épousé toutes les deux des officiers. Mais par la suite, au lieu de continuer à se ressembler, elles avaient voulu, au contraire, être aussi différentes que possible l'une de l'autre. Certains trouveraient sans doute une raison à ce comportement. En effet, Alistair Ravenscroft avait été amoureux de Dorothea Preston-Grey, alors qu'elle était toute jeune fille. Puis son amour s'était porté sur Margaret, qu'il avait épousée. La première avait éprouvé une jalousie atroce et s'était mise à détester sa sœur, alors que celle-ci lui conservait toute son affection. Cela pourrait passer pour l'explication de bien des choses. En réalité, Dorothea était vouée à une destinée tragique, non point par sa faute ou celle des circonstances, mais de par sa naissance même, de par ses facteurs héréditaires. Elle était instable de nature. Déjà toute jeune, et pour une raison qui n'a jamais été déterminée, elle détestait les enfants. Et on est fondé à croire qu'elle était responsable de la mort de l'un des siens, un petit garçon de quatre ans. Il n'y avait pas contre elle de preuve absolue, mais l'affaire était suffisamment claire aux yeux du médecin pour qu'il conseillât de la faire entrer dans une maison de santé. Lorsqu'elle fut déclarée guérie, elle reprit une vie normale, allant souvent rendre visite à sa sœur. Et c'est alors, au cours d'un de ses séjours chez Lady Ravenscroft, en Malaisie, que se produisit un autre accident dont fut victime un enfant du voisinage. Là encore, il semble bien, en l'absence de preuves formelles, que Dolly fût responsable. Sir Alistair la ramena en Angleterre, et elle entra à nouveau en traitement dans une maison de santé. Lorsqu'on la laissa ressortir, apparemment guérie, elle essaya, une fois de plus, de reprendre la vie normale. Margaret qui était maintenant de retour en Angleterre avec son mari, crut bien faire en la prenant chez elle, afin que l'on pût la surveiller de plus près et parer à une éventuelle rechute. Pourtant, je ne crois

pas que le général Ravenscroft fût tellement enchanté de cette solution. À mon sens, il devait être persuadé que sa belle-sœur était incurable et rechuterait infailliblement un jour ou l'autre.

— Voulez-vous dire que c'est *elle* qui a tué les Ravenscroft ? demanda Desmond. C'est invraisemblable. Elle était déjà morte depuis trois semaines !

— Non, répondit Poirot. Mais elle avait tué sa sœur en la frappant avec une lourde pierre, puis en la poussant dans le vide, un jour qu'elles se promenaient toutes les deux sur le sentier de la falaise. La haine et le ressentiment qui sommeillaient en elle à l'égard de Molly – saine et bien portante – s'étaient soudain réveillés. Mais je crois que quelqu'un était au courant : une personne qui résidait aussi à Overcliffe, au même moment. Vous étiez au courant, n'est-ce pas, mademoiselle Maurat ?

— Oui, répondit Zélie, je savais. Depuis quelque temps, les Ravenscroft se faisaient du souci, car Dolly avait tenté de blesser leur petit garçon Edward, qui avait été malade et venait de passer six mois à la maison en compagnie d'un précepteur. Sir Alistair décida de renvoyer le gamin dans son école, et Celia partit pour la Suisse. Quant à moi, je revins ensuite pour tenir compagnie à Lady Ravenscroft. Les deux enfants éloignés, tout le monde se sentait rassuré. Et puis, un jour, ce fut le drame.

« Les deux sœurs étaient sorties ensemble, et nous fûmes étonnés, Sir Alistair et moi-même, de voir Dolly rentrer seule. Elle paraissait bizarre et plus nerveuse que d'habitude. Lorsqu'elle prit place devant la table où l'on venait de servir le thé, Sir Alistair remarqua qu'elle avait du sang sur la main droite. Il lui demanda si elle avait fait une chute. Elle répondit : « Oh ! ce n'est rien. Rien du tout. Je me suis égratignée à un rosier. » Seulement, il n'y avait pas de rosiers dans les dunes, bien entendu. Si elle avait parlé de genêt, son explication nous aurait peut-être parue vraisemblable, alors que nous fûmes immédiatement alarmés. Sir Alistair sortit en courant, et je le suivis. Il ne cessait de répéter : « Il est arrivé quelque chose à Molly, j'en suis sûr. » Hélas, il ne se trompait pas. Nous la découvrîmes sur une corniche. Elle était encore en vie mais avait perdu beaucoup de sang. Nous ne savions pas quoi faire. Nous n'osions pas la déplacer. La seule chose à faire, c'était d'appeler un médecin. Mais avant que j'aie pu m'éloigner pour aller téléphoner, elle s'accrocha désespérément à son mari et dit dans un souffle : « Oui, c'est Dolly. Mais elle ne savait pas ce qu'elle faisait, Alistair. Il ne faut pas que tu lui laisses supporter les conséquences de cet acte. Elle n'est pas responsable. Elle n'a jamais su pourquoi elle faisait les choses. C'est plus fort qu'elle. Il faut que tu me promettes, Alistair. Je vais mourir. Non, non, tu n'as pas le temps d'appeler le docteur. Et il ne pourrait rien pour moi. J'ai perdu trop de sang, et je n'en ai plus pour longtemps. Je le sais. Mais promets-

moi, promets-moi que tu la sauveras, que tu ne la laisseras pas arrêter par la police. Promets-moi qu'on ne la jugera pas, qu'elle ne finira pas sa vie en prison comme criminelle. Cache-moi quelque part, afin qu'on ne trouve pas mon corps, je t'en prie, c'est la dernière chose que je te demande. À toi que j'aime plus que tout au monde. Jure-le-moi. Vous aussi, Zélie. Je sais que vous m'aimez, que vous aimez les enfants. Vous avez toujours été bonne pour nous tous. Il vous faut sauver la pauvre Dolly. Je vous en supplie tous les deux. Il faut la sauver...

Mlle Maurat s'interrompt, les larmes aux yeux.

— Qu'avez-vous fait ? demanda doucement Poirot.

— Lady Ravenscroft est morte quelques minutes après avoir prononcé ces derniers mots que je viens de vous répéter. J'ai aidé Sir Alistair à transporter le corps au milieu des rochers, où nous l'avons caché aussi bien que nous l'avons pu. « J'ai promis, dit Sir Alistair. Je dois tenir ma promesse. Mais je ne sais pas comment m'y prendre. Comment sauver Dolly ? » Nous rentrâmes à la maison.

« Dolly était toujours là. Elle paraissait morte de frayeur et, en même temps, pleine d'une horrible satisfaction. « J'ai toujours su, nous dit-elle, que Molly incarnait le mal. Elle t'a arraché à moi, Alistair. C'est à moi que tu appartenais, mais elle t'a détourné de moi et a réussi à se faire épouser. Seulement, j'ai toujours su qu'un jour je me vengerais. Et maintenant, j'ai peur. Que va-t-on faire de moi ? On ne peut pas m'enfermer à nouveau, c'est impossible. Je deviendrais folle ! Tu ne me laisseras pas enfermer, dis, Alistair ? Ou alors, c'est la police qui va m'emmener et m'accuser de meurtre. Pourtant, ce n'est pas un meurtre. Je devais agir ainsi. Je ne pouvais pas faire autrement. Il y a des moments où il faut que je fasse certaines choses, je ne sais pas pourquoi. Je voulais voir le sang, tu comprends ? Son sang. Et puis, je n'ai pas pu attendre qu'elle meure. Je me suis enfuie. Mais je savais qu'elle allait mourir. J'espérais que vous ne la trouveriez pas tout de suite. On dira que c'est un accident. Elle est simplement tombée du haut de la falaise... »

— C'est une histoire horrible, dit Desmond.

— Oui, murmura Celia. Et cependant, j'aime mieux la connaître. Mais... mais comment avez-vous fait, Zélie ?

— Nous espérions qu'on ne trouverait pas le corps tout de suite, car aucun sentier ne conduisait jusqu'à l'endroit où nous l'avions dissimulé, et nous pensions que nous pourrions peut-être le transporter, durant la nuit, jusqu'à un endroit où on pourrait croire que Molly était tombée à la mer. Puis nous avons pensé à cette histoire de somnambulisme. « C'est effrayant, dit Sir Alistair, mais j'ai promis. J'ai juré à Molly, au moment de sa mort. J'ai juré de faire ce qu'elle me demandait. Il y a un moyen de sauver Dolly, à condition qu'elle accepte de jouer son rôle. Seulement, je me demande si elle en sera capable. » — « Quel

moyen ? » demandai-je. « La faire passer pour Molly et dire que c'est elle qui est tombée de la falaise au cours d'une crise de somnambulisme. »

« C'est ce que nous avons fait. Nous avons conduit Dolly jusqu'à cette vieille maison depuis longtemps inhabitée, et je suis restée là auprès d'elle pendant quelques jours. Alistair avait déclaré que sa femme, atteinte d'une commotion en découvrant sa sœur morte avait été transportée à l'hôpital. Et puis, en temps voulu, nous avons ramené Dolly, habillée avec les vêtements de Molly et portant sa perruque. Je suis allée à Londres pour m'en procurer deux autres, avec des boucles, car c'étaient celles qui la déguisaient le mieux. Les deux sœurs se ressemblaient suffisamment pour que Janet, la vieille domestique, ne pût distinguer la supercherie. Et tout le monde crut avoir affaire à Molly, souffrant encore de son traumatisme et dont le comportement était quelque peu bizarre. Je dois préciser que les deux sœurs avaient également des voix que l'on pouvait confondre. Tout cela avait l'air parfaitement normal. Et c'était bien ça le plus affreux...

— Je ne comprends pas comment vous avez pu vous en tirer pour que personne ne soupçonne rien.

— Dolly n'a pas trouvé son rôle difficile. Pour la simple raison qu'elle avait maintenant ce qu'elle avait toujours désiré. Elle avait Alistair...

— Mais comment a-t-il pu supporter ça, lui ?

— Le jour où j'ai décidé de rentrer en Suisse, il m'a confié ce qu'il allait faire. « J'ai promis à Molly de ne pas livrer sa sœur à la police, afin que l'on n'apprenne jamais que c'était une meurtrière, afin que les enfants ne le sachent jamais. Personne n'a besoin d'être au courant. Elle était somnambule et elle est tombée du haut de la falaise : c'était un accident, et rien d'autre. Elle pourra ainsi être enterrée religieusement sous son propre nom. » — « Comment pouvez-vous accepter cela ? » lui ai-je alors demandé. « Je le supporte, m'a-t-il répondu, à cause de ce que je me propose de faire. Il faut que Dolly cesse de vivre. Si on la laisse à proximité des enfants, il arrivera d'autres malheurs. Elle n'est pas digne de vivre. Mais ensuite, il me faudra payer de ma vie à moi l'acte que j'aurai commis. Je vais rester ici, avec elle jouant le rôle de ma femme, pendant quelques semaines, et puis... il se produira un second drame. Tout le monde sera persuadé que Molly et moi nous sommes suicidés. On pensera que l'un de nous deux avait un cancer, on pensera à toute autre maladie incurable, on émettra des hypothèses, mais personne ne saura la raison véritable du drame. Je vous promets que Dolly ne souffrira pas. Je la tuerai d'un coup de revolver et me tuerai ensuite. Ses empreintes seront retrouvées sur l'arme, car elle l'a manipulée dans mon bureau il n'y a pas longtemps. Il faut que justice soit faite, et je suis le seul à pouvoir l'accomplir sans noircir la mémoire de Dolly. Ce que je veux que

vous sachiez, Zélie, c'est que je les aimais – que je les aime encore – toutes les deux. Molly plus que ma propre vie. Dolly parce que je la plains d'être née ainsi. Souvenez-vous toujours de cela... »

Zélie se leva et s'approcha de Celia.

— Maintenant, vous connaissez la vérité, dit-elle. J'avais promis à votre père de ne jamais la révéler. J'ai failli à ma promesse. Je n'avais pas l'intention d'agir ainsi, mais M. Poirot avait déjà tout compris et il m'a persuadée de dire ce que je savais.

— Je comprends ce que vous ressentez, répondit la jeune fille. Mais je suis contente de savoir. J'ai l'impression d'être débarrassée d'un fardeau qui m'accablait. Lorsque j'étais enfant, Dolly m'effrayait un peu, mais je ne savais pas pourquoi. Maintenant, je comprends. Et je trouve que mon père a été courageux de faire ce qu'il a fait. S'il a eu tort, on peut lui pardonner. Mais je ne pense pas qu'il ait eu tort. Il a tenu la promesse faite à sa femme et a sauvé Dolly.

Celia jeta un coup d'œil à Hercule Poirot.

— Je suppose, continua-t-elle, que vous êtes catholique, et peut-être ne serez-vous pas de mon avis. L'inscription que porte leur tombe – *Ils ne furent pas séparés dans la Mort* – ne signifie pas qu'ils sont morts ensemble, mais qu'ils sont ensemble maintenant. Deux êtres qui se sont beaucoup aimés, et ma pauvre tante. Elle n'était pas responsable de ses actes, et je m'efforcerai de penser à elle avec plus de bonté.

Desmond s'approcha de la jeune fille.

— Nous allons nous marier le plus tôt possible, dit-il. Mais je puis vous promettre une chose : ma mère adoptive ne saura jamais ce qui s'est passé.

Poirot s'était un peu éloigné en compagnie de Zélie.

— Vous ne me blâmez pas trop, demanda-t-il, d'être venu vous chercher et vous persuader de venir confirmer la vérité que j'avais découverte ?

— Non. Vous avez bien fait. À cause de ces jeunes gens qui s'aiment. Ils sont bien assortis, et ils seront heureux.

La jeune femme garda un instant le silence avant d'ajouter :

— C'est ici, à l'endroit où nous sommes, qu'ont vécu et que sont morts deux êtres qui s'aimaient, eux aussi. Je ne sais pas si Alistair a eu tort de faire ce qu'il a fait, mais je ne peux pas le blâmer.

— Vous l'aimiez aussi, n'est-ce pas ?

— Oui. Je l'ai aimé dès le jour de mon arrivée à Overcliffe. Je l'aimais tendrement. Je ne crois pas qu'il l'ait jamais su. Mais il avait confiance en moi et éprouvait de l'affection à mon égard. Moi, je les aimais tous les deux. Lui et Molly.

— Il y a une chose que je voudrais vous demander. Il les aimait autant l'une

que l'autre, n'est-ce pas ?

— Jusqu'au bout, il les a aimées toutes les deux, oui. Et c'est pourquoi il voulait, autant que Molly, sauver sa belle-sœur. Quelle est celle qu'il a le plus chérie ? Je ne l'ai jamais su et ne le saurai jamais.

Poirot la dévisagea un instant, puis s'éloigna à pas lents pour rejoindre Mrs. Oliver.

— Il nous faut maintenant regagner Londres, dit-il, retourner à la vie de chaque jour, oublier les drames et les affaires de cœur.

— Les éléphants se souviennent, répondit la romancière. Mais nous sommes des humains et, Dieu merci, les humains oublient.

Fin

4^{ème} de couverture

Jamais une querelle, pas de liaisons... Les Ravenscroft filaient le parfait amour. Si on ajoute à cela une excellente réputation et une situation financière confortable, on en déduit qu'ils étaient de ceux qui meurent dans leur lit. Et non d'une balle dans la peau.

Double suicide, a conclu la police, sans trop y croire. Une fin singulière pour un couple uni et paisible... Mais qu'envisager d'autre ? Un double assassinat ? Un meurtre suivi de suicide ? Guère plus plausible. Alors ?

Alors, Hercule Poirot a horreur des histoires inachevées. Et même si le début de celle-ci remonte très loin dans le passé, il en connaîtra le fin mot... Comme d'habitude.

[1](#) Rue de Londres où se trouvent de nombreux cabinets de spécialistes.

2 Quartier nord de Londres (N. du T.).

3 Cinq petits Cochons.

[4](#) Mrs McGinty est morte.

5 Swan = cygne.

[6](#) En français dans le texte.

7 Cinq petits Cochons.

8 En français dans le texte.

9 En français dans le texte.

[10](#) Ville du comté de Gloucester (N. du T.)

[11](#) Personnages de *As you like it* (Comme il vous plaira)(N. du T.)